

HENRI WAQUET

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

Vieilles Pierres
= *Bretonnes*

QUIMPER
NOTRE-DAME DE KERINEC
LOCRONAN
MONUMENTS HISTORIQUES
DU FINISTÈRE



QUIMPER

AD. LE GOAZIOU

LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, Rue Saint-François, 7

L. LE GUENNEC

LIBRAIRE-ÉDITEUR

37, Rue Keréon, 37

1920

VIEILLES PIERRES BRETONNES

HENRI WAQUET

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME



Vieilles Pierres
= *Bretonnes*

QUIMPER
NOTRE-DAME DE KERINEC
LOCRONAN
MONUMENTS HISTORIQUES
DU FINISTÈRE



QUIMPER

AD. LE GOAZIOU

LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, Rue Saint-François, 7

L. LE GUENNEC

LIBRAIRE-ÉDITEUR

37, Rue Keréon, 37

1920

PRÉFACE

Les études contenues dans ce volume ont été déjà publiées presque telles quelles dans le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU FINISTÈRE. Deux d'entre elles, les plus importantes, concernant Quimper et Locronan, avaient été préparées pour le congrès que tint en 1914 à Brest et à Vannes la Société française d'archéologie. La première a été, depuis ce temps, remaniée et développée, surtout du point de vue de l'histoire ; à la seconde n'ont été ajoutés que des détails. Quant à l'illustration, sur dix planches hors-texte, six ont été prêtées par la Société française d'archéologie, plusieurs des planches insérées dans le texte même proviennent aussi de ses collections. Que le très savant et si dévoué directeur de cette société, M. Eugène Lefèvre-Pontalis, veuille bien agréer l'hommage de notre reconnaissance. Il est un de ces maîtres, si rares, qui, joignant à la science l'affabilité obligeante, savent former des élèves. Les bretons du Finistère et du Morbihan n'oublieront pas de si tôt la sympathie et l'admiration avec lesquelles il parla en 1914 des monuments de chez eux.

Rappeler qu'un travail eut une telle origine, c'est assez dire qu'il est rigoureusement scientifique. Cependant, il a paru permis et même bon de ne pas se borner à de simples analyses architectoniques. S'il y aurait criante injustice à dire que les monuments de la Bretagne valent surtout par le cadre, il ne faut pas pour cela les détacher tout à fait de ce cadre. Nulle part une œuvre du passé, quelle qu'elle soit, ne peut être considérée isolément. Née d'un besoin de l'œil et du cœur, elle doit appeler notre attention sur ce cœur ou sur cet œil. Il n'est jamais inutile, il est souvent indispensable, en présence d'une cathédrale, même d'une simple chapelle rurale, de considérer les lignes immuables de son horizon familier, la vie morale des hommes qui l'ont voulue pour eux, dont les regards, il y a tant et tant d'années, se posèrent avec plaisir sur ces pierres, s'amuserent à suivre le tracé régulier ou capricieux des moulures qu'aujourd'hui nous étudions.

Y a-t-il un art breton ? Certainement oui, puisqu'il y a une individualité bretonne. Les monuments les plus anciens ne le prouvent guère, dira-t-on. D'accord ; mais combien ont survécu de l'époque romane ? La Bretagne, l'une des deux ou trois plus solides et fécondes provinces de la France d'à présent, fut très peu peuplée durant le Moyen-âge. Comparez, par exemple dans les comptes des collecteurs pontificaux, les plus grandes abbayes bretonnes avec leurs voisines de l'Anjou et du Maine, leur indigence éclate. Au

xv^e siècle, le pays, remis d'émotions terribles, jouissant d'une prospérité sans cesse croissante, s'avisa de secouer son manteau étriqué, trop fruste, pauvre legs des vieux âges : il se revêtit d'un ample vêtement brodé, adapté à son goût, à ses besoins ; il se fit sa mode. Cette mode, ce n'est pas dans les cathédrales surtout qu'il convient de la chercher ; elle n'apparaît librement que dans les créations du sentiment populaire. Mais qui ne serait frappé par les traits d'une église bretonne : le plan, ou simplement rectangulaire (c'est le plus fréquent au xv^e siècle et dans les débuts du xvi^e) ou en T, ou pourvu, à partir de 1530 environ, d'une abside à trois pans, la nef en général lambrissée, dépourvue de fenêtres, souvent un seul bas-côté, les vastes porches méridionaux sur lesquels, à l'époque de la Renaissance, se donne carrière la verve décorative des sculpteurs, le clocher enfin, tantôt long et svelte, tantôt plus trapu de silhouette mais audacieusement ajouré, largement ouvert au grand souffle atlantique. Regardez autour de l'église, dans ces bourgs,

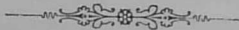
“ Villages où les morts errent avec les vents ”,

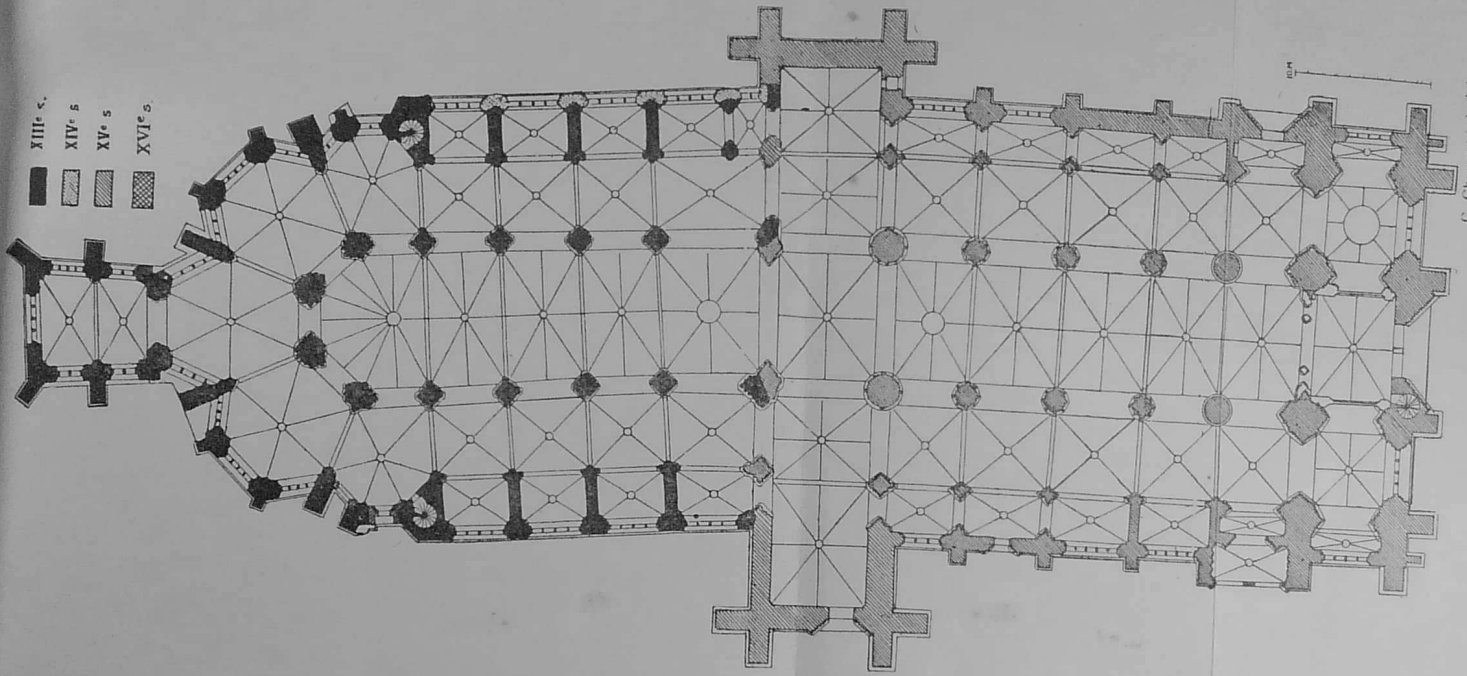
voici ce qu'il faut venir ici pour trouver : l'ossuaire, le calvaire, l'arc de triomphe. Et ce n'est pas dans ces accessoires que les pieux maîtres bretons ont le moins déployé leur talent. N'exigez pas d'eux la perfection de la forme ; ils l'atteignent rarement, mais un cœur sincère anime la main la plus maladroite. A qui sent profondément, la science peut manquer : s'il a la conscience, il

trouvera toujours le chemin pour nous émouvoir. Qui révélera jamais les noms des consciencieux tailleurs d'images qui exécutèrent pour de très humbles chapelles tant de statues de bois peint d'une physionomie à la fois naïve et puissante ? Quelques noms, de loin en loin, surnagent. C'est à l'âme du peuple même qu'en revient le mérite et l'honneur.

Oui, il y a un art breton. Qu'on vienne à lui sans préjugé ni d'admiration immodérée ni de dédain. Qu'on l'étudie, qu'on essaye de le comprendre. Puisse le petit volume que voici, consacré à quelques VIEILLES PIERRES BRETONNES, contribuer pour sa part à faciliter cette étude et cette compréhension.

Quimper, 23 Juillet 1920.





C. Chausseped, del.

Plan de la Cathédrale de Quimper.

VIEILLES PIERRES BRETONNES

I

QUIMPER

UN COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA VILLE

Quimper ou, plus exactement, Kemper, c'est-à-dire le Confluent, est par excellence une ville bretonne, mais les nombreux restes romains mis au jour sur le sommet et le versant nord-ouest du mont Frugy donnent à penser qu'il existait, avant l'invasion du v^e siècle, à l'emplacement du faubourg de Locmaria, une agglomération d'une certaine importance. Parce qu'une charte du xi^e siècle appelle Locmaria *Civitas Aquilonia*, il est admis que tel était le nom de la petite ville gallo-romaine. On peut, non sans bonnes raisons, croire qu'à l'origine elle dépendait de la cité des Osismes, qu'elle était le chef-lieu d'un pagus de cette cité, dit pagus des Corisopites, enfin que, ce pagus devenant à son tour une cité à la fin du iii^e siècle, Aquilonia prit alors, comme la plupart des chefs-lieux de cités, le nom de la peuplade elle-même. On la nomma, à partir de ce moment, Corisopitum. Le titre latin de l'évêque de Quimper est encore *episcopus Corisopitensis* (1).

(1) On a beaucoup écrit sur le sujet de Corisopitum. A citer surtout : A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 109-110 et 122, — A. Longnon, *Les cités gallo-romaines de la Bretagne*, 1872, p. 11-16, — Ch. de la Monneraye, *Géographie de la péninsule armoricaine*, 1884, p. 51-53, — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, 2^e éd., t. II, p. 242 et 243.

Ce que nous savons de certain sur la bourgade d'Aquilonia puis Corisopitum se réduit à très peu de chose. Un réseau de voies la mettait en communication avec les principaux points de l'intérieur et de la côte (1). Elle était garantie des attaques par un système de fortifications organisé, ce semble, après la grande invasion germanique de 276-277 et consistant en trois postes militaires, bâtis, l'un sur le mont Frugy (2), un autre sur la hauteur qui domine Quimper au nord, près du champ de foire, le troisième, moins fort, sur le coteau de Bourlibou (Bourg-les-Bourgs), sur le terrain de l'École normale des instituteurs. Corisopitum ayant à redouter surtout les attaques par mer, celles des Saxons, ces postes se trouvaient très bien disposés pour assurer la surveillance de la rivière. Cependant, nous ne saurions rien affirmer quant aux origines. Même avant 277, les empereurs ont, pour la défense des grandes routes, contre les brigands, mis sur pied « une sorte de gendarmerie, formée surtout de détachements militaires, avec casernes et corps de garde aux bons endroits. Il a pu y en avoir en Armorique » (3). Dans les tout derniers temps de l'empire, les troupes cantonnées à l'extrémité de la péninsule armoricaine se composaient en grande partie d'auxiliaires recrutés en Mauritanie (4). Retrouvera-t-on jamais la trace des Marocains qui défendaient Corisopitum ?

Rien ne prouve que le christianisme n'y pénétra pas avant la venue des Bretons. Au contraire, c'est un fait presque établi que saint Corentin, s'il fut vraiment évêque de Quimper, avait

(1) Ch. Picquenard, *L'occupation gallo-romaine dans le bassin de l'Odet*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXXIII, 1906, p. 188-217 et 282-323. Cf. divers autres articles, notamment de M. le chanoine Abgrall, dans la collection du même *Bulletin*.

(2) R.-F. Le Men, *Fouilles d'un poste gallo-romain sur le mont Frugy* (*Ibidem*, t. III, 1876, p. 189-191).

(3) C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 289.

(4) A. de La Borderie, *op. cit.*, p. 163.

eu des prédécesseurs dans le pays (1). Quant au roi Grallon, dont la légende, la poésie, la sculpture, la peinture ont, à l'en- vie, popularisé le nom, les meilleurs érudits s'accordent à confirmer aujourd'hui ce qu'écrivait de lui Dom Lobineau : « En vérité il y a si peu de fonds à faire sur les légendes qui sont les seuls mémoires dont on pourrait tirer ce que l'on aurait à en dire qu'il vaut mieux s'en taire tout à fait ».

Les Bretons, délaissant l'antique Corisopitum, s'établirent en amont, au confluent de l'Odet et du Stéir. lieu qui, du reste, n'était pas resté jusqu'alors inhabité, car on y a, de nos jours, découvert divers objets attestant une occupation romaine (2).

Jusqu'à la fin du XI^e siècle Quimper fut la capitale du comté de Cornouaille, lequel disparut en 1066, le mariage du comte Hoël avec la fille du duc de Bretagne l'ayant fait rattacher directement au domaine ducal. Dès cette époque l'évêque se trouvait un des principaux seigneurs de la région. Il le resta jusqu'en 1790. Toute la partie de la ville située à l'est du Stéir relevait de lui tandis que, de l'autre côté de la rivière, s'étendait la « Terre au duc ». Sa juridiction s'exerçait au tribunal des Regaires d'où les appels ne pouvaient être portés qu'au Parlement.

Aucun grand événement de l'histoire générale ne s'est passé à Quimper ; toutefois les guerres civiles ne laissèrent pas d'y avoir leur contre-coup. Jean de Montfort, après s'être soumis la ville en 1341, ne la garda pas longtemps ; le 1^{er} mai 1344, Charles de Blois la lui enlevait par un violent assaut à la suite duquel il ne réussit pas à empêcher une affreuse tuerie. Montfort tenta inutilement de la reprendre en août de l'année suivante. Découragé, il mourut peu après à Hennebont. Les habitants demeurèrent, sans trop de zèle, attachés à la cause

(1) L. Duchesne, *op. cit.*, p. 263-266.

(2) P. du Châtellier, *Les époques préhistoriques et gauloises dans le Finistère*, 2^e éd., 1907, p. 337-338.

de Blois. Quand, au mois de novembre 1364, le vainqueur d'Auray se présenta, l'évêque, Geoffroy Le Marhec, s'efforça de stimuler leur courage, de les déterminer à se défendre. A ses exhortations les plus pressantes la plupart répondirent en regimbant. « Nous sauterons par dessus les murs », déclaraient les uns. « Nous n'y monterons plus la garde », criaient les autres. L'opposition était irrésistible. L'évêque craignait pour sa vie. On traita des conditions de paix. Le duc Jean IV n'en imposa pas de cruelles et reçut volontiers tout le monde en sa « begnivolance, grâce, miséricorde et obéissance » (1).

Durant les troubles de la Ligue le peuple se montra très hostile au parti royal. Malgré la répugnance de beaucoup de bourgeois, les ligueurs l'emportèrent vite. La garnison résista avec succès au sieur de Lézonnet, capitaine pour le roi à Concarneau, mais en fin de compte il fallut bien, après un échange d'arquebusades moins meurtrières que bruyantes, se rendre quand même au maréchal d'Aumont (12 octobre 1594). L'affaire n'avait duré que trois jours dont deux de négociations. Un moine blessé au talon, un gamin écorché à la fesse : il n'y eut pas de plus grands dommages.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'histoire de Quimper se résume dans celle de ses évêques, de son chapitre, de son présidial, de son corps de ville, de toutes ses autres administrations et juridictions séculières : processions, entrées solennelles d'évêques, de sénéchaux, de gouverneurs, quelques rares alarmes de guerre, jamais de vrais périls, de loin en loin séjour, très bref, d'un grand de la cour ou de l'armée, incessants procès, infinies querelles de préséances (2).

(1) Voir les textes publiés par H. Bourde de La Rogerie dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXVII, 1900, p. 243-254.

(2) Le seul travail d'ensemble sur l'histoire de Quimper est la notice écrite par A. de Blois pour la seconde édition du *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne* d'Ogée, 1853. Pour le Moyen-âge l'*Histoire de Bretagne* de La Borderie permet de la rectifier sur quelques points.

LES REMPARTS

Le quartier de la cathédrale portait jadis le nom de Tour du Châtel. Divers actes nous montrent qu'au Moyen-âge le ruisseau du Frouit se trouvait appelé Frouit-Questell (ruisseau du château) ; les alentours immédiats de l'église formaient le château de saint Corentin, *castrum sancti Corentini*. A cet endroit devait se dresser, à l'époque romane, le château que, suivant une tradition fabuleuse, Grallon avait donné au vertueux évêque de Quimper. A quelque époque qu'il importe d'en faire remonter l'origine, il y a lieu de voir là, sans doute jusqu'à la place Maubert vers l'ouest, l'espace délimité par l'enceinte primitive de la ville (1). Des poternes, évidemment refaites à une basse époque et dont l'une, celle de la rue du Guéodet, a duré jusqu'au XIX^e siècle, en perpétuèrent longtemps le souvenir. Celle de la rue Kéréon était qualifiée de Portzmen (porte de pierre), en latin *porta lapidea*, ce qui fait supposer que l'enceinte proprement dite consistait surtout en palissades.

Une autre ceinture de murailles, d'un périmètre plus vaste, à peu près pareil à celui de la plus récente, dut être bâtie au XIII^e siècle, cette fois toute de pierre. En 1209 Guy de Thouars, gouvernant la Bretagne du chef de sa femme Constance, voulut en vain faire élever une forteresse au confluent de l'Odet et du Stéir, mais nous savons que, lors du siège mis par Charles de Blois, non seulement la cité de l'évêque se trouvait enclose de murs, mais, de plus, sur la Terre-au-Duc, se voyaient des ouvrages que Charles, pauvre en troupes, fit abattre après sa victoire pour n'avoir pas à y installer de garnisons. Ces remparts du XIII^e siècle furent en partie restaurés sous Jean IV vers 1380, principalement le long de

(1) R.-F. Le Men, *Monographie de la cathédrale de Quimper*, p. 4.

l'Odet, côté par où avaient eu lieu les assauts. A cette date on établissait même sur la rive gauche de nouvelles murailles dont le tracé coupait les bâtiments de l'hôpital Sainte-Catherine par le milieu (1). Cependant il n'y eut de travaux d'ensemble entrepris qu'à partir de 1452, lorsque le duc Pierre II eut enfin obtenu de l'évêque l'autorisation de faire faire au confluent un groupe de tours plus fortes que les autres : ce fut ce que les Quimpérois décorèrent assez prétentieusement du titre de "château". Les travaux avancèrent avec lenteur. Ils n'étaient pas encore tout à fait finis en 1498 (2).

Au XVI^e siècle cinq portes et deux poternes donnaient accès à l'intérieur de la ville. La principale porte, celle de Sainte-Catherine ou de l'évêque, ménagée sur la face sud, était flanquée de deux tours et touchait au moulin de l'évêché, installé un peu en aval, dans un îlot fortifié (3). A l'ouest la porte Médard, dont une sorte de barbican couvrait les approches, présentait une disposition analogue. A l'angle nord-ouest s'ouvrait la porte Saint-Antoine ou Mescloaguen, au nord celle de la Tourbie, voisine de la plus haute, de la plus imposante des tours, la tour Bihan, qui dominait tous les toits et servit jusqu'à la fin du XVI^e siècle de logis au gouverneur. A l'est, l'enceinte passait non loin du chevet de la cathédrale. De ce côté on trouvait la porte des Regaires. Entre les portes et poternes, de nombreuses tours, tantôt rondes, tantôt, notamment au nord-ouest, carrées, interrompaient la courtine qu'elles ne dépassaient guère en hauteur (4).

(1) D'après une lettre du pape Clément VII publiée par le P. Denifle (*La désolation des églises*, t. II, p. 746). L'hôpital Sainte-Catherine était là où est aujourd'hui la Préfecture.

(2) J. Trévédy, *Promenade à Quimper*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XII, 1885, p. 213, 253, 317, 381.

(3) Il avait été fortifié dans les premières années du XV^e siècle par les soins de l'évêque Gaiien de Monceaux.

(4) Ducrest de Villeneuve, *Anciennes fortifications de Quimper*, dans le volume du congrès de l'Association bretonne tenu à Quimper en 1895.

L'ensemble était assez imposant. Mais, en 1576, quand éclatèrent en Cornouaille les premiers troubles civils, une longue paix avait assoupi la vigilance des bourgeois « Pas une des portes n'était en état d'être fermée ; pas un pont-levis n'était en état d'être haussé ». (1).

Le maréchal d'Aumont, ayant pris la ville, songea tout de suite à en assurer sérieusement la défense. Il fit entreprendre dans la partie haute une citadelle « la moitié dedans la dite ville, la moitié dehors, la tour Bihan demeurant au milieu en forme de donjon ». Quatre éperons, formés de terrassements et de pieds d'arbres, furent édifiés en 1596 entre la tour Bihan et le confluent des deux rivières. Ces ouvrages avancés montraient déjà « l'apparence d'une forteresse battante, capable de brider bien une autre ville que Quimper » quand le maréchal s'en alla. « Tout cela fut ruiné depuis de soi-même ». (2)

La portion la mieux conservée de l'enceinte est maintenant celle qui, partant de l'ancien palais épiscopal, s'étend en bordure du boulevard de Kerguëlen jusqu'à un point correspondant exactement à l'angle sud-est, qu'occupait une tour ronde. La base des murs, jadis baignée par l'eau, est à présent enterrée ; en outre, les merlons ont disparu, mais les mâchicoulis, désormais bouchés, demeurent, et les corbeaux, profilés en double quart de rond, appartiennent bien au type régional. Un autre long pan de mur, assez semblable au précédent, sert de clôture au lycée sur le champ de foire. D'autre part, on voit près de la place Terre-au-Duc, au milieu de quelques maçonneries anciennes, une échauguette en encorbellement, suspendue au-dessus du Stéir et portant un petit écu sur lequel on distingue trois fleurs de lis. Quant au « château », les dernières tours en sont tombées sous les pies des démolisseurs vers 1860 à l'époque de la réfection des quais.

(1) Chanoine Moreau, *Mémoires*, éd. de 1837, p. 72.

(2) Toutes les citations sont du chanoine Moreau (*op. cit.*, p. 285-287).

LA CATHÉDRALE

Historique. — Il y a eu certainement, à la même place que la cathédrale actuelle, une église romane, remontant, selon toute vraisemblance, à la seconde moitié du XI^e siècle, et dont la nef ne disparut qu'au XV^e. Nous n'en connaissons, — et encore l'attribution ne va-t-elle pas sans conteste, — qu'un chapiteau, retrouvé en 1879 dans le mur d'une maison voisine (1). Ce chapiteau, déposé au musée archéologique, offre les plus grandes analogies avec ceux de l'église Saint-Croix de Quimperlé, fondée par le comte de Cornouaille Alain Caignart ou Canhiart (1022-1058 et achevée vers 1085. Derrière le chevet, mais à part, une petite chapelle renfermait, suivant une tradition discutable (2), les restes de ce même comte Alain. Un baptistère, qui subsista jusqu'à 1440, complétait ce groupe d'édifices.

Le 22 août 1239, vingt ans après son élection, l'évêque Rainaud, touché par la pauvreté de la fabrique à laquelle ses propres ressources ne permettaient pas de réparer la cathédrale, lui accorda, son chapitre y consentant, le revenu d'une année de toutes celles des paroisses à sa collation dans le diocèse, qui, par autre cause que par permutation, viendraient à vaquer. Le catalogue épiscopal nous apprend que Rainaud ou Renaud (*Ranoldus* ou *Ranulphus*) était d'origine française (de

(1) R.-F. Le Men, *Note sur un chapiteau roman...*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. VII, 1880, p. 70 à 74. — *La Monographie de la Cathédrale de Quimper*, par le même auteur (Quimper, 1877, in.8°), a conservé du point de vue historique une réelle valeur. Mais l'analyse archéologique y est très insuffisante. Le Men a composé, à propos de la cathédrale, une sorte de catalogue de notices sur les familles, les rues, les évêques, les artisans. L'essentiel passe un peu au second plan.

(2) Au XVII^e siècle on montrait, à Saint-Croix de Quimperlé, un tombeau dit d'Alain Caignart.

genere francus). Le détail n'est pas sans importance. On sait que le style flétri au XVII^e siècle de la méprisante épithète de « gothique » se nommait, au Moyen-âge, style français (*opus francigenum*). Nulle part il ne s'épanouissait avec plus de force et d'éclat que dans le domaine propre des Capétiens et les fiefs limitrophes, sur les bords de l'Oise, de la Seine et de la Marne. C'est là qu'il était apparu. « L'art gothique » écrit



CHAPITEAU ROMAN DE QUIMPER

un grand artiste contemporain (1), « c'est l'âme sensible, tangible de la France; c'est la religion de l'atmosphère française ». Quoi d'étonnant qu'un évêque né français ait désiré faire adopter l'art de son propre pays dans le diocèse où l'amenaient les hasards de sa carrière. Du reste, la Bretagne avait alors pour maître un prince français, Pierre de Dreux, dit Mauclerc, petit cousin du jeune roi Louis IX. Jamais, avant 1532, elle ne fut unie d'un lien plus serré à la

(1) A. Rodin, *Les cathédrales de France*, p. 34.

couronne et ne subit plus profondément l'influence française que sous les règnes des ducs issus en ligne directe de ce prince, jusqu'à la mort de Jean III en 1340. Il n'est pas interdit de conjecturer que Pierre avait provoqué l'élection d'un de ses compatriotes au siège de Quimper. Aussi bien ce refus politique, si mal disposé pour les prêtres, quand, en 1236, il prit la croix, confia-t-il à l'évêque Rainaud la garde du duché pendant la minorité de Jean son fils (1). Or, à l'exception, d'une part, de quelques arcades dans la nef de l'abbaye de Saint-Mathieu en Plougonvelin, d'autre part, du chœur de l'église de Bénodet, il semble que le style gothique n'ait, dans la région bas-bretonne, rien produit d'antérieur à la cathédrale de Quimper. Encore les arcades de Saint-Mathieu pourraient-elles bien dater de moins loin qu'on ne pense (2). Quant au chœur de Bénodet, il a des chapiteaux et des fenêtres conformes au style de la cathédrale de Chartres; chaque fenêtre se subdivisant en deux lancettes simples que surmonte une rose à redents et sépare un meneau bâti, encore un peu massif. Mais, précisément, le souvenir de Rainaud s'y rattache. C'est lui qui, en 1231, d'accord avec Eude de Fouesnant, donna l'église Saint-Thomas de Bénodet et toute la paroisse de Perguet à l'abbaye de Daoulas pour y fonder un prieuré (3). Nous avons donc le droit de saluer en l'évêque Rainaud le principal importateur en Basse-Bretagne du style gothique, du style français (4).

(1) En conséquence le pape dispensa Rainaud du vœu qu'il avait fait lui-même de partir pour la Terre sainte (*Registres de Grégoire IX* publiés par L. Auvray, n° 3364). Cf. Analyse dans Peyron, *Actes du Saint-Siège concernant les diocèses de Quimper et de Léon*, n° 35.

(2) En outre il s'agit d'une église abbatiale; les grands ordres religieux échappaient toujours plus ou moins aux principes des arts locaux.

(3) Chanoines Peyron et Abgrall, *Notices sur les paroisses*, t. II, Bénodet, p. 120.

(4) Il est curieux de constater que c'est par Pierre de Dreux, protecteur de Rainaud, que fut généralisé en Bretagne l'usage de dater les actes d'après Pâques (*mos gallicanus*). Voir un article d'A. Oheix, dans le *Moyen-âge*, 1914, p. 215.

L'œuvre nouvelle fut commencée par le chœur, probablement dès 1240. La petite chapelle d'Alain Caignart qu'on avait peut-être eu d'abord l'intention de conserver pour la raccorder au monument projeté, fut démolie. Une autre, faite pour appartenir à la masse même de la cathédrale, la remplaça bientôt. Le mur de la travée sud du déambulatoire contigue à cette chapelle centrale contenait jadis dans son enfeu un tombeau que l'on a parfois regardé comme celui de Rainaud, mort en 1245.

En 1261 on enterra dans le chœur l'évêque Hervé de Landeleau (1245-1261). Le chœur, qui devait se trouver dès lors passablement avancé, servait à la célébration du culte en 1287. Son bas-côté nord, moins les remplages des fenêtres, existait à cette date, car l'inhumation de l'évêque Yves Cabellic (1267-1280) qui, sans doute, l'avait fait entreprendre, y avait eu lieu dans la seconde chapelle. Sur le bas-côté sud les textes ne fournissent aucun renseignement, mais il est permis d'affirmer que, sauf la muraille même de ses chapelles, il existait lui aussi en 1287 depuis plusieurs années, ainsi, à plus forte raison, que les travées en trapèze qu'il prolonge. En 1287, l'évêque était Éven de La Forest, depuis 1283. Nous pouvons lui attribuer, à la fois l'achèvement de certains détails dans le chœur et ses bas-côtés, et aussi la pose des remplages des fenêtres dans la chapelle centrale, dans les travées contigues à cette chapelle et dans les travées en trapèze, même, du moins en partie, dans le chœur. Il fut enterré en 1290 dans la chapelle centrale.

Les dernières années du XIII^e siècle et les premières du XIV^e se passèrent, semble-t-il, à finir de garnir les fenêtres hautes du chœur et à garnir celles des quatre chapelles du bas-côté nord. Le 15 mai 1291, le pape Nicolas IV accordait une indulgence d'un an et quarante jours à ceux qui visiteraient « l'église de Quimper » aux quatre fêtes de la sainte Vierge et de la Sainte-Croix (1). Le texte de la lettre ne mentionne aucune intention

(1) Peyron, *Actes du Saint-Siège*, n° 58.

spéciale, mais il serait étonnant que le pape n'eût pas eu en vue la construction à poursuivre.

Le mur et les fenêtres des chapelles dans le bas-côté sud du chœur datent des années 1335-1336. C'est la seule partie qu'il faille formellement assigner au XIV^e siècle. Un inventaire ancien signale, il est vrai, un martyrologe de 1361 faisant mention, sous cette même date, « de la nouvelle œuvre de la cathédrale et d'un certain miracle ». Cette « nouvelle œuvre » pourrait, à la rigueur, avoir été l'établissement des voûtes de la chapelle centrale, mais il est plus probable qu'il s'agissait de réfections, peut être dans la nef romane. On est porté à croire qu'à cette époque si malheureuse les architectes bretons ne construisirent rien de « nouveau ». Quoiqu'il en soit, il n'est pas douteux que les sièges et les assauts subis par la ville au cours de la guerre de Succession ne furent pas sans nuire au bon état de la cathédrale. La preuve en est que, le 30 septembre 1367, deux ans après la paix de Guérande qui avait mis fin à la guerre, le pape Urbain V, sollicité par l'évêque Geoffroy Le Marhec, accordait pour dix ans une indulgence d'un an et quarante jours aux fidèles qui contribueraient par leurs aumônes à la réparation de l'« église de Quimper ». En raison, faisait-il écrire, « des guerres qui ont sévi dans ces contrées, elle a perdu des livres, des calices, des parements, des ornements et vêtements affectés au culte divin, et se trouve, en outre, gravement endommagée dans ses édifices, ce qui fait qu'elle a besoin d'être réparée, non sans grands frais » (1). Le 22 novembre 1371, son successeur Grégoire XI accordait la même faveur pour vingt ans à tous ceux qui visiteraient ladite église aux jours de fêtes accoutumés et pendant leurs octaves, pourvu qu'ils aidassent à sa restauration (2). Com-

(1) Archives du Vatican, Reg. Aven. 167, Urbain V, t. XVIII, fol. 359. Cf. analyse dans Peyron, *Actes du Saint-Siège*, n° 343 (l'acte y est, à tort, daté du 1^{er} octobre).

(2) Peyron, *op. cit.*, n° 400.

ment, avant d'avoir effacé les marques laissées par les dégâts d'un récent et pénible passé, songer à former des projets pour l'avenir? La première grande période de travaux était bien close.

La seconde s'ouvre en 1408. Elle commence par la construction des voûtes du chœur pendant l'épiscopat de Gatien de Monceaux (1408-1416). Bientôt enfin la nef romane céda la place à une nef gothique. Les tours, dont la première pierre avait été posée le 26 juillet 1424, au milieu d'un grand concours de peuple, par l'évêque Bertrand de Rosmadec, assisté d'un représentant du duc Jean V, se trouvaient achevées, ainsi que les portails latéraux, en 1445.

Jean V paraît s'être intéressé au sort de cette église, la plus grande et la plus belle de son duché. C'était, on le sait, un homme de goût. Venu à Quimper en décembre 1424, puis s'y étant arrêté au cours d'un pèlerinage au Folgoët en mai 1426, il avait pu voir monter les premières assises de la façade. En septembre 1432 et en juillet 1433 il revint en sa bonne ville cornouaillaise (1). En 1432 il y séjourna, ce semble, plus d'un mois (2). Nous avons lieu de présumer que, durant ce temps, il visita plus d'une fois les chantiers de la cathédrale. On se plaît à se l'imaginer interrogeant les tailleurs de pierres, exposant ses intentions pour l'agencement et l'ornementation du grand portail, félicitant l'évêque Bertrand de Rosmadec et le chanoine Jean Hascoët « gouverneur de l'œuvre », se réjouissant avec eux de l'heureux progrès de l'entreprise. Cependant il désirait que l'argent ne cessât pas d'affluer. Ce fut sur sa

(1) *Lettres et mandements de Jean V*, publiés par R. Blanchard, p. cxxvii et cxxx. En 1424, 1432 et 1433, les villes où il séjourna avant et après sa venue sont toutes à l'est de Quimper, ce qui autorise à croire que le but de son voyage était bien de se rendre en cette ville. D'ailleurs il ne quittait guère la Haute-Bratagne et le pays de Vannes. Au-delà de Quimperlé on ne le trouve, sur l'itinéraire dressé par M. Blanchard, qu'au Folgoët, à Quimper, à Saint-Renan (Loeronan), une fois à Morlaix, en 1404, et une fois à Saint-Pol, en 1419.

(2) Le 31 août il était à Quimperlé, le 7 octobre à Vannes.

prière, jointe à celle du chapitre et de Bertrand de Rosmadec, que le pape Eugène IV concéda encore des indulgences en faveur de la fabrique (10 mai 1436).

La nef était terminée en 1460, le croisillon sud et le carré du transept en 1467. Le croisillon nord fut élevé de 1475 à 1485 et voûté avec le reste du transept en 1486. La nef, sauf les bas-côtés et les chapelles, couverts dès leur achèvement, ne reçut ses voûtes qu'en 1488-1493. A la fin du xv^e siècle, il ne manquait plus à l'édifice tout entier que les flèches destinées à couronner les tours. Les travaux, amorcés vers 1450, restèrent en plan pendant quatre siècles. On coiffa les plates-formes de petits toits octogones, très laids, couverts d'ardoises.

La cathédrale eut beaucoup à souffrir des passions révolutionnaires. Le 25 septembre 1790 on en détruisit ou martela les armoiries. Ce n'était qu'une niaiserie d'enfants. La Terreur entraîna bien autre chose : le 12 décembre 1793 une bande de polissons et de brutes avinées envahit l'église. Ils cassèrent ou déchirèrent tout, jusqu'à satiété. Les tombeaux furent violés, les ossements jetés dehors. La bacchanale s'acheva enfin sur le Champ-de-bataille où l'on brûla solennellement les authentiques des reliques au pied d'une statue de la Liberté. Il ne serait pas juste toutefois d'imputer au seul "vandalisme" de la Terreur tout le mal accompli. Nous pourrions tracer un tableau fort peu édifiant des mutilations infligées à l'édifice, dans toutes ses parties, de 1802 à 1836. On ne se préoccupa activement de le préserver, puis de le restaurer, qu'à partir de 1840. C'est Mgr Graveran, un breton de Crozon, qui gardera le principal mérite de cette initiative. Il avait calculé qu'un sou donné par chacun de ses diocésains, pendant cinq ans, produirait une somme suffisante pour couvrir les frais de la construction des flèches (1). La générosité des fidèles, l'ardeur et la conscience de l'architecte et des ouvriers trom-

(1) C'est ce qu'on appela le "sou de Saint-Corentin".

pèrent d'une très heureuse façon ses calculs. Dès le 10 août 1856 les flèches apparaissaient débarrassées de leurs échafaudages ; la dépense, en fin de compte, avait été inférieure au devis. Mais Mgr Graveran n'avait pu jouir du succès de son ingénieuse piété. Il était mort le 1^{er} février 1855. Après lui la restauration se poursuivit. On regrette d'être obligé d'ajouter que, quoiqu'elle ait eu, à tout prendre, de bons effets, elle n'est pas sans préférer, sur trop de points, à la critique (1).

Plan. — L'édifice est orienté. Il comprend une nef de cinq travées, flanquée de bas côtés que borde une rangée de chapelles. — un transept de deux travées à chaque croisillon, — un chœur formé de cinq travées droites et d'une abside à trois pans avec bas-côtés, chapelles et déambulatoire. Une chapelle rectangulaire, divisée en deux travées, s'ouvre sur le déambulatoire derrière l'abside (2).

L'axe du chœur ne coïncide pas avec celui de la nef : il s'en écarte de deux degrés et demi, ce qui produit, au niveau du chevet, un déplacement de trois mètres vers le nord. Quelques-uns veulent encore voir dans cette particularité l'expression d'une idée mystique, la figuration du Christ penchant la tête pour mourir. En fait, M. de Lasteyrie a démontré que rien ne justifiait de pareilles interprétations. Les irrégularités de cette espèce s'expliquent toujours assez aisément par les circonstances dans lesquelles la construction s'effectua. Elles résultent soit d'une erreur d'alignement, soit de la nature des lieux (3).

(1) J. Bigot père, *Notice historique sur la cathédrale de Quimper*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XVII, 1890, p. 3-8 ; — *Construction des flèches*. . . (*Ibidem*, t. X, 1883, p. 262-267).

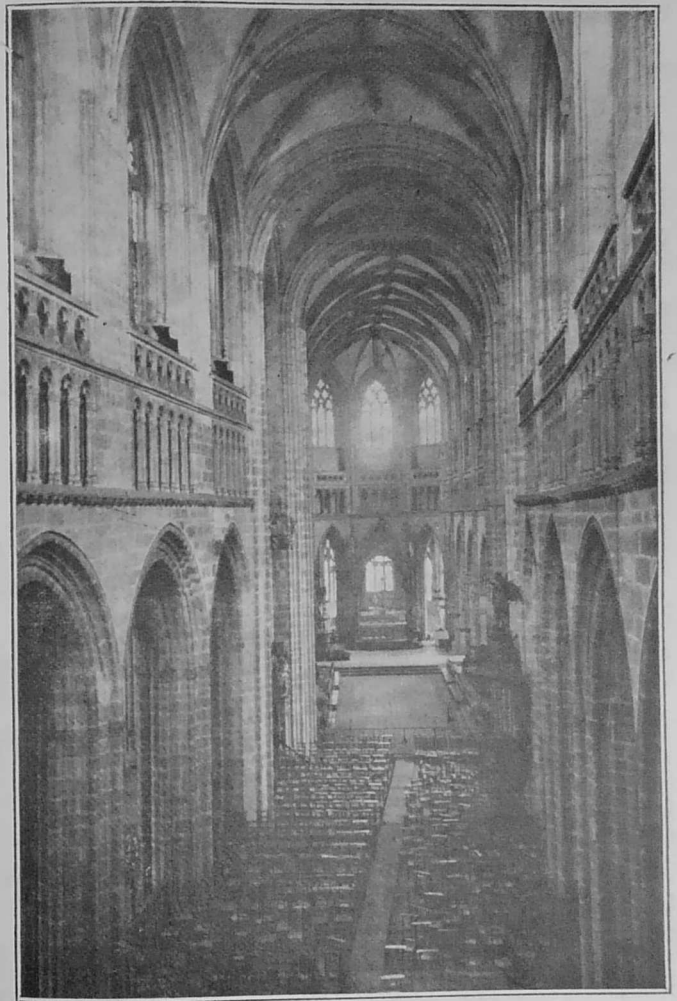
(2) Les principales dimensions sont : longueur totale, 92^m 45 ; longueur du chœur, 30 mètres ; longueur de la nef, 36 mètres ; hauteur de la voûte au-dessus du sol, 20^m 20 ; largeur de la façade, 34 mètres ; hauteur des tours avec les flèches, 75^m 40.

(3) R. de Lasteyrie, *La déviation des églises est-elle symbolique ?*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVI, 1906, p. 277-308.

Ici, quelque nombreuses que se révèlent, on le verra, les traces d'inhabileté en divers points du monument, il ne saurait cependant y avoir eu d'erreur : la faute serait trop grave, invraisemblable. D'ailleurs, les fondations de l'édifice roman, qu'on venait de jeter à bas, devaient servir de points de repère. C'est à la nature du sol qu'il faut demander l'explication cherchée.

La déviation était prévue, admise à l'avance : sinon, une fois arrivé au transept, l'architecte se serait bien aperçu qu'il s'était trompé, et la dernière travée construite dans le chœur eût reçu la disposition nécessaire pour s'adapter à un transept auquel on devait désirer donner, ainsi qu'à la nef, le nouvel axe adopté par mégarde. Au contraire, la divergence des axes fut respectée et les dernières piles furent placées en correspondance avec celles de la nef. Nous pouvons nous en rendre compte par l'examen des piles actuelles ; elles ne sont en somme que celles du *xiii^e* siècle refaites en partie au *xv^e*, mais dont certains profils, subsistant du côté du transept, nous permettent de nous représenter l'aspect complet. Si les travaux avaient été continués alors vers l'ouest, la nef aurait donc eu, sans aucun doute, la même orientation qu'aujourd'hui. La déformation de la dernière travée du chœur (la première pour nous, dans le sens de l'ouest à l'est) ne pourrait s'expliquer, si l'on croyait à une erreur, qu'à la condition de croire en même temps que les évêques se contentaient d'avoir fait rebâtir cette partie de la cathédrale et ne se proposaient pas d'aller plus loin. La chose, certes, n'a rien d'impossible, mais elle est très douteuse. En tout cas, même prouvée, elle ne prouverait pas la réalité d'une erreur.

Pourquoi donc les architectes du chœur gothique adoptèrent-ils un axe différent de celui du chœur roman ? Suivant R.-F. Le Men, ils auraient voulu rattacher leur construction nouvelle à la vieille chapelle d'Alain Caignart. Cette hypothèse n'est guère plausible, car, en fait, la chapelle en question ne



A. Villard, phot.

Cathédrale de Quimper.

Nef.

fut pas conservée. D'ailleurs, nous ne savons pas exactement où elle se trouvait. Reste une seule explication : à l'emplacement de plusieurs des maçonneries romanes, et surtout là jusqu'où les murailles de l'édifice projeté, plus vaste que le précédent, devaient s'étendre, le sol était trop instable. En 1835 M. de Blois, de Morlaix, signala à Mérimée « un manuscrit en sa possession où il était relaté que, le terrain destiné à l'emplacement du chœur s'étant trouvé fangeux, on avait dû, pour en rencontrer un plus solide, s'écarter de l'axe de la nef » (1). Il faut se souvenir que le lit de l'Odet passait autrefois plus près que maintenant de la cathédrale et que le ruisseau du Froust, s'y jetant à très petite distance en aval, devait contribuer à entretenir l'humidité dans ces parages ; un léger écart pouvait suffire pour éviter la vase. Il faut se souvenir aussi que la partie du chœur la plus récente est précisément le mur des chapelles du bas côté sud. Suivant une tradition locale ancienne, ce mur aurait été bâti sur pilotis. (2)

Une dernière question se pose : Pour quelle raison les maîtres d'œuvre de la nef ne tentèrent-ils pas de rectifier le plan d'ensemble ? Pour une raison sans doute analogue à celle qui, au XIII^e siècle, avait fait à la fois déplacer l'axe du chœur et maintenir, pour la nef future, l'orientation primitive : il leur semblait désirable, même de ce côté où le terrain était meilleur, de ne pas se rapprocher, si peu que ce fût, de la

(1) Pr. Mérimée, *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, 1836, p. 202-204.

(2) L. de Jacquelot du Boisrouvray, *Notices sur la cathédrale de Quimper*, 1840, p. 7, manuscrit conservé aux Archives du Finistère. L'auteur de ces intéressantes notices, très méritoires pour cette époque, rapporte que « l'abbé de Boisbilly, syndic du chapitre en 1770... a déclaré à des personnes dont plusieurs vivent encore qu'en compulsant les archives, il y avait trouvé la preuve que la déviation des axes était due à des nécessités de consolidation ; l'une de ces personnes est M. de Blois, de Morlaix, neveu de l'abbé de Boisbilly » (*Ibidem*, p. 8), ce qui confirme l'assertion de Mérimée. On ne sait ce que sont devenues les pièces auxquelles l'abbé de Boisbilly faisait allusion.

rivière (1). De plus Bertrand de Rosmadec venait justement de faire reconstruire son palais épiscopal, et ce palais, serré entre la cathédrale et la rivière, occupait une position telle qu'il fallait nécessairement l'entamer si l'on tenait à obtenir une construction symétrique. Les gens du Moyen-âge ne se préoccupaient pas assez d'observer une symétrie rigoureuse pour consentir à cette mutilation. Qu'une interprétation mystique de la divergence des axes se fût, en outre, accréditée peu à peu, rien n'interdit de le croire. Bref, on accepta facilement ce qu'il était difficile d'empêcher.

Chœur. — Nous commencerons notre visite par le chœur, qui est la partie la plus ancienne de la cathédrale.

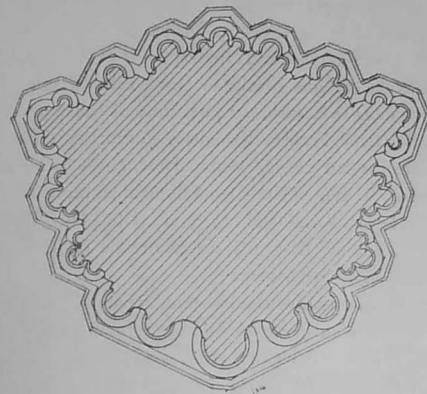
Il comprend en élévation trois étages : les arcades, le triforium et les fenêtres. Toutes les travées offrent la même disposition générale, que l'on conserva d'ailleurs au xv^e siècle dans la nef. Cependant, la travée voisine de l'abside est un peu moins longue que les autres ; en outre, celle qui touche au transept présente du côté méridional une arcade plus large que celle qui lui fait face au nord. Cette bizarrerie s'explique sans peine par la nécessité de rattacher le chœur gothique au transept roman. Mais ce qui paraît inexplicable, c'est le fait que la pile du sud, mitoyenne entre l'arcade et le transept, est moins forte dans le sens longitudinal que celle du nord. Le contraire eût été plus rationnel.

Les arcades de l'abside, sur lesquelles se profile un faisceau de tores, reposent sur des piliers cantonnés de colonnettes de divers diamètres, dont quelques-unes sont réunies par des gorges. Il y a autant de colonnettes sur les piliers que de tores sur les arcades. La mouluration des archivoltes reste la même dans la partie droite du chœur, (2) mais nous avons affaire ici à

(1) Des fouilles faites au pied de chaque tour en 1854 firent voir que les fondations reposent sur le galet.

(2) Il y a un filet au tore de l'intrados des arcades 3 et 4 du sud. Fantaisie personnelle ou réflexion ? Il est impossible de décider.

un autre genre de supports, un massif, cylindrique pour les deux dernières piles, les plus proches de l'abside, octogonal pour les autres, flanqué de trois colonnes, à savoir une de chaque côté dans le sens longitudinal et une vers le collatéral, et d'un faisceau de colonnettes vers l'intérieur du chœur. Le faisceau placé face au chœur comporte, aux deux dernières piles, manifestement un peu plus anciennes que les autres, trois colonnettes, aux premières, cinq. Les bases des dernières piles,



Ch. Chaussepied del.

PILE DU CHŒUR (A L'ABSIDE)

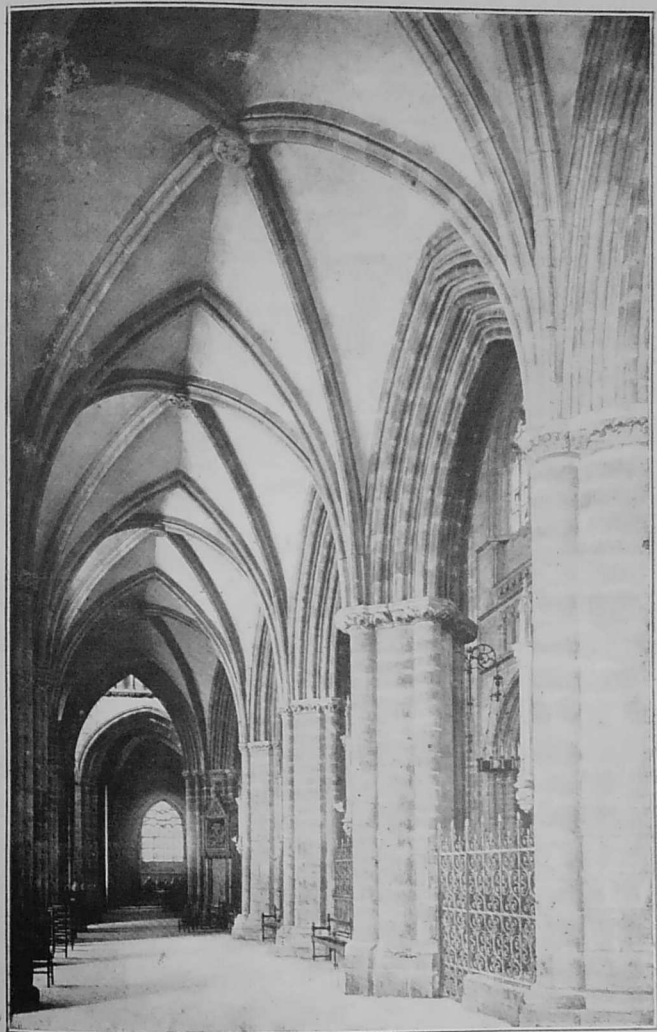
portées sur de haut socles polygonaux, se composent d'un gros tore aplati, surmonté de deux baguettes de même profil, le tout débordant le socle et soutenu en encorbellement, çà et là, par de petites consoles. Les bases les plus proches du transept ont une mouluration plus compliquée. A l'abside, au contraire, l'aplatissement est tel que les bases se trouvent presque réduites à rien.

Les chapiteaux, assez peu élevés, sont garnis de feuillages

variés. On distingue sur quelques-uns des corps d'animaux, sculptés malheureusement sans finesse. Dans la partie droite, les chapiteaux des colonnes constituent, avec celui du massif, une sorte de frise sous un tailloir commun, dont le profil consiste en un cavet légèrement refouillé par en-dessous et placé entre deux filets, le filet supérieur, plus large que celui d'en bas, étant lui-même décoré d'un onglet très mince. En plan, les tailloirs, à en considérer les grandes lignes, sont polygonaux. Ils supportent, du côté interne, trois longues colonnettes groupées qui montent vers les voûtes pour recevoir les doubleaux, les ogives et les formerets.

On ne peut s'empêcher d'être frappé de ce fait que, abstraction faite de certains détails et aussi, cela va sans dire, de l'habileté dans la facture, ces piles imitent celles des grandes églises de l'Ile-de-France, des églises entreprises dans le premier tiers du ^{xiii}^e siècle, principalement des cathédrales de Chartres et de Reims. Nous voici donc ainsi ramenés au souvenir de l'évêque Rainaud. Qui sait si le plan primitif du chœur n'a pas été tracé par un maître de l'œuvre, qui, lui aussi, était *de genere francus* ?

En poursuivant notre examen, nous constatons tout de suite l'influence d'un autre école, de l'école normande. Elle se révèle juste au-dessus de la clef des arcades par le rang d'ornements sculptés en creux ou en relief qui se développe sur toute l'étendue du chœur. La plupart de ces ornements sont des feuilles de fantaisie, des arcatures simples, des quatre-feuilles. Toutefois on aperçoit également des têtes humaines, surtout du côté nord où se voient quatre têtes, dont l'une, coiffée d'une mitre pointue, doit représenter l'évêque entouré des dignitaires du chapitre. Un cordon mouluré, contournant, en manière de bagues, les groupes de colonnettes montantes, accuse l'étage du triforium, constitué par une suite de petites baies tréflées, au nombre de quatre dans l'abside, cinq dans la dernière travée, six dans les autres. Chaque baie présente



E. Lefevre-Pontalis, phot

Cathédrale de Quimper.

une mouluration continue ornée par deux baguettes et par une gorge intermédiaire. Un tore en amande encadre le cintre et retombe sur les chapiteaux à feuillages de colonnettes adossées aux piles. Des ornements en creux garnissent les écoinçons. A la première travée, du côté nord, deux petites arcades en tiers-point géminées s'ouvrent dans le mur à droite de l'arcature du triforium.

On ne manquera pas de remarquer, dans l'ensemble du chœur, diverses fautes de construction. Les clefs des arcades ne montent pas toutes au même niveau. Il y a même de l'incertitude dans le dessin des archivolttes, en particulier sur le mur du nord. Celui-ci, du reste, ne suit pas un tracé rectiligne exact ; il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer, sur toute son étendue, le cordon placé au niveau du triforium.

Les fenêtres occupent la partie supérieure du troisième étage. Un mur plein forme le fond de la partie inférieure. Le long de ce mur passe une galerie de circulation qui traverse les piles et sur le bord de laquelle règne une balustrade quadrilobée. Les galeries de circulation sont, on le sait, d'un usage très fréquent dans l'école normande. Mais, en Normandie, on trouve presque toujours une voussure profonde encadrant la fenêtre, tandis qu'à Quimper, les montants et le cintre de chaque fenêtre sont réunis à la face interne du mur par des ébrasements pourvus d'une série de moulures et de colonnettes. Les remplages, de bon style rayonnant, à deux ou trois meneaux, se composent de trèfles et de quatre-feuilles comportant des lobes arrondis. La première fenêtre du nord en a un plus simple que les autres, évidemment antérieur à eux. Comme ceux des travées en trapèze du déambulatoire, auxquels il ressemble beaucoup, il doit remonter à la période 1280-1290. La date des autres est incertaine, mais ne saurait guère être avancée au delà de l'année 1300.

La voûte, établie dans les premières années du xv^e siècle, se divise en cinq croisées d'ogives que traverse une longue lierne

au tracé quelque peu sinueux. Les compartiments sont de blocage. Sur les nervures se profile un tore à filet dégagé par deux gorges entre deux onglets. Les doubleaux décrivent une courbe brisée. La clef de la croisée voisine du transept est percée d'une lunette. Sur les autres clefs se détachent les écus des divers personnages importants, laïques ou ecclésiastiques, qui contribuèrent par leurs libéralités à l'achèvement de cette partie de l'édifice. La voûte présentait jadis une décoration d'un autre genre. Dès 1417, on l'avait peinte : des lignes rougeâtres dessinaient sur fond blanc un appareil de pierres. Les ogives avaient reçu une couleur jaune clair. Au xvii^e siècle, on recouvrit cette peinture d'un badigeon bleu de ciel semé d'étoiles bleu foncé. Lors de la restauration, une couche uniforme de badigeon blanc recouvrait tout l'intérieur de l'église.

Le chœur se trouvait, au xviii^e siècle, séparé de ses collatéraux par des murs de pierre. Une disgracieuse cloison de bois remplissait le vide des arcades ; elle fut abattue en 1791 sur l'ordre du Directoire du département.

Déambulatoire. — On compte, de chaque côté du chœur quatre travées droites, dans le déambulatoire cinq travées en trapèze rattachées chacune à une chapelle rayonnante à trois pans, le pan central de la troisième s'ouvrant sur une chapelle d'axe. Les travées droites sont bordées par des chapelles que séparent les unes des autres des murs peints à fresque par le peintre breton Yan d'Argent.

A la première travée du sud correspondent deux chapelles, plus étroites que les autres ; disposition qui résulte de celle du chœur. Cette première travée ne dessine pas un rectangle ; aussi la pile qui, sur le bas-côté, reçoit l'arcade intermédiaire entre les deux chapelles, présente-t-elle des colonnes dont les chapiteaux ne supportent rien. Peut-être les maîtres de l'œuvre du xiii^e siècle prévoyaient-ils, pour la voûte d'ogives, une ordonnance autre que celle qu'on adopta plus tard.

Dans tout le déambulatoire, à l'exception de la chapelle centrale, et dans les bas-côtés du chœur, le profil des ogives reproduit celui que nous avons vu dans le chœur.

La principale différence entre les bas-côtés sud et nord réside dans le dessin et l'encadrement des fenêtres. Au nord, à la réserve de la quatrième fenêtre, manifestement pourvue d'une nouvelle armature au xv^e siècle, les remplages se composent de trèfles et de quatre-feuilles dont les lobes restent arrondis ou ne s'amincissent que faiblement ; ils doivent remonter aux premières années du xiv^e siècle. Au sud, au contraire, on constate un amincissement très prononcé ; les remplages et le mur lui-même y sont de 1335-1336. Au nord, l'encadrement des fenêtres consiste en tores sur les archivoltes et colonnettes à chapiteaux sur les montants, tandis qu'au sud on voit seulement quatre biseaux continus en ressaut.

Les travées en trapèze font, de chaque côté, partie du même ensemble architectural que les travées droites, avec un caractère cependant un peu plus ancien. Elles sont étroitement unies chacune à une chapelle par une combinaison de voûtes d'ogives à six nervures. Toutefois il y a des différences sensibles entre celles du sud et celles du nord. Par lesquelles commença-t-on ? Question embarrassante ! Tout compte fait, il y a apparence que ce fut par celles du sud, vers 1265. Celles-ci présentent des fenêtres dont l'archivolte en bandeau a son arête émoussée par un tore, lequel repose, à la naissance du cintre, sur une sorte d'encorbellement orné de feuillages et formant saillie sur les montants biseautés (1). Les biseaux ne révèlent aucune époque particulière, mais l'archivolte formée d'un bandeau et d'un tore est d'un type relativement ancien. Les feuillages sont, pour la plupart, d'un dessin très sobre. Il y a une certaine variété dans les remplages. L'un porte l'empreinte

(1) La fenêtre centrale de la deuxième chapelle est accostée d'une colonnette sur chaque montant, mais cette colonnette n'a pas de base et porte un chapiteau formant encorbellement.

du XIV^e siècle avancé ; deux autres sont composés, suivant la tradition normande, par de petits arcs tracés avec la même ouverture de compas que les grands. Une seule fenêtre présente le véritable remplage rayonnant, tel qu'il s'observe à la première fenêtre nord du chœur. Cela suffit, du reste, pour nous autoriser à prétendre que ces chapelles ne sont pas postérieures à 1290. Quant aux pans coupés rattachés à la chapelle centrale, au nord comme au sud, ils comptent parmi les morceaux les plus anciens de la cathédrale. Par leur remplage, posé probablement après coup, les fenêtres ne se distinguent guère des précédentes ; elles ont aussi pour encadrement un bandeau dont un tore émousse l'arête, mais ce tore retombe sur deux colonnettes dont les chapiteaux ont un tailloir carré et une corbeille évasée. Est-ce bien là, du côté sud, que fut enseveli l'évêque Rainaud ou ne serait-ce pas plutôt dans la chapelle du couvent des Cordeliers ? Les deux opinions ont été soutenues. Il y a un moyen de les concilier, c'est en admettant que Rainaud a eu deux tombeaux, cas très fréquent au Moyen-âge. Certains personnages en eurent jusqu'à trois. C'est ainsi que le pape Jean XXII autorisa la reine d'Angleterre Isabelle, le 26 novembre 1323, à prescrire qu'après sa mort on partagerait son corps en trois parties pour l'inhumier en trois églises différentes (1).

La première chapelle du nord, à partir du bas-côté, a été l'objet de diverses modifications au XVI^e siècle, lors de la construction d'une nouvelle sacristie. Au-dessous d'une fenêtre au remplage moderne, se remarque une baie rectangulaire, surmontée d'un arc en anse de panier et encadrée d'une riche décoration flamboyante. Une forte grille, dont la partie centrale est mobile, la ferme. On a beaucoup discuté sur la destination de l'édicule, aujourd'hui démoli, qui prenait jour par cette ouverture. C'était, sans doute, une chambre à reliques,

(1) G. Mollat, *Lettres communes de Jean XXII*, n° 18543.

une sorte de confession. Lors de certaines fêtes, quand le clergé présentait par le guichet les reliques à contempler ou à baiser, la grille protégeait le trésor contre les dévots peu discrets ou trop pressés.

Les travées suivantes ont des fenêtres à remplage rayonnant, des archivoltes moulurées et des montants pourvus de deux colonnettes (1). Les chapiteaux sont décorés de feuillages variés, feuilles d'eau, feuilles de fraisier, etc. Par exception, deux corbeilles jointes entre elles montrent le corps d'un homme allongé auquel une cigogne administre un clystère. Les tailloirs, polygonaux dans le bas-côté, sont ici carrés, la plupart avec les coins abattus. Il en est de même sur les grosses piles qui, en face, supportent les arcades du chœur. On notera que, vers le déambulatoire, ces piles présentent des colonnes qui ne reçoivent rien. Les constructeurs des voûtes n'ont pas su ou n'ont pas voulu utiliser ces supports.

Aucune armoirie n'a été mise sur les voûtes du déambulatoire ; il n'en existe que sur les arcades des enfeus ménagés dans les chapelles, mais ces voûtes ont des clefs ornées de feuillages dont quelques-unes sont, parmi tous les morceaux de sculpture de la cathédrale, ceux qui ont été traités avec le plus de soin et de goût.

La chapelle centrale, dont le plan offre un trapèze allongé, se divise en deux travées et se termine par un mur plat. La partie inférieure du mur nord de chaque travée se creuse pour former un enfeu ; la partie supérieure de toutes les travées, au sud comme au nord, est percée par une fenêtre, la seconde fenêtre du sud étant un peu plus large que les autres. Une vaste baie s'ouvre, en outre, dans le mur du fond. Dans le mur sud de la deuxième travée, il y a une piscine entre deux petites arcades en tiers-point reposant sur des colonnettes

(1) L'un de ces remplages, plus surchargé que les autres, a dû être posé quelques années après eux.

dont les chapiteaux n'ont pas de tailloir. Dans les remplages des fenêtres, on remarque des trèfles et des quatre-feuilles du type ordinaire de la première période rayonnante. L'encadrement se compose d'un tore sur l'arête des archivoltas en bandeau, d'une colonnette sur chaque montant. Les tailloirs sont carrés ou à coins légèrement abattus. C'est exactement le style des pans de mur voisins dans le déambulatoire. Tout cet ensemble est homogène.

Les voûtes seules font exception. Les faisceaux de colonnettes placés entre les travées et aux angles de l'est comprennent autant de colonnettes qu'il y a de nervures à recevoir. Ils étaient en place dès le XIII^e siècle, mais le profil des ogives, qui révèle une date bien postérieure, ressemble à celui des voûtes du chœur, avec l'onglet supérieur en moins. Peut-être, mais la chose n'est nullement certaine, cette voûte fut-elle établie avant celle du chœur. On remarquera le tracé singulier, mal explicable, du formeret du fond qui, au lieu de suivre l'arête du mur, vient encadrer le sommet du cintre de la fenêtre. Dans les angles de l'ouest, les ogives reposent sur des culots sculptés en têtes fantaisiques.

Cette chapelle se trouve parfois désignée, dans les actes des XIV^e et XV^e siècles, sous le nom de « chapelle neuve ». Suivant R.-F. Le Men elle ne serait autre que l'ancienne chapelle romane, remaniée et rattachée à la cathédrale gothique. Le remaniement aurait eu lieu de 1285 à 1290. Nous ne saurions admettre une telle hypothèse. D'une part, nous venons de le constater, la chapelle ne diffère que très peu des parties les plus anciennes de l'édifice, justement toutes voisines d'elle ; si elle ne fut achevée qu'en 1290, et dut subir alors un remaniement, c'est sans doute qu'elle resta plusieurs années sans remplages aux fenêtres. D'autre part, on n'y aperçoit aucun élément qu'il convienne d'assigner à une époque antérieure au XIII^e siècle. De l'ancienne chapelle d'Alain Caignart il subsiste peut-être des matériaux, rien de plus.

Nef. — Bien que la nef soit de cent trente ans plus récente que le chœur, l'ordonnance d'ensemble y demeure la même. Nous retrouvons les trois étages : arcades, triforium, fenêtres avec galerie de circulation.

En partant des tours, dont les puissants supports d'angle forment, à l'entrée, de gros piliers cantonnés de colonnettes, on compte cinq travées, communiquant avec les bas-côtés par des arcades en tiers-point dont la brisure n'est que faiblement accusée, surtout à la troisième et à la quatrième travée, un peu plus longues que les autres. Les arcades sont, d'ailleurs, toutes inégales entre elles. Dans la cinquième travée, celle du nord présente une ouverture plus étroite que celle du sud. La fenêtre haute est aussi, de ce côté, moins large qu'en face. On est porté à croire que l'église romane était plus courte que l'église actuelle. Dans cette hypothèse, les fondations des tours auraient donc été posées en avant de l'ancienne façade et le repérage fait alors n'aurait pas été très exact, ce qui n'est pas pour nous étonner. Les diverses irrégularités relevées tout à l'heure n'ont pas non plus d'autre cause.

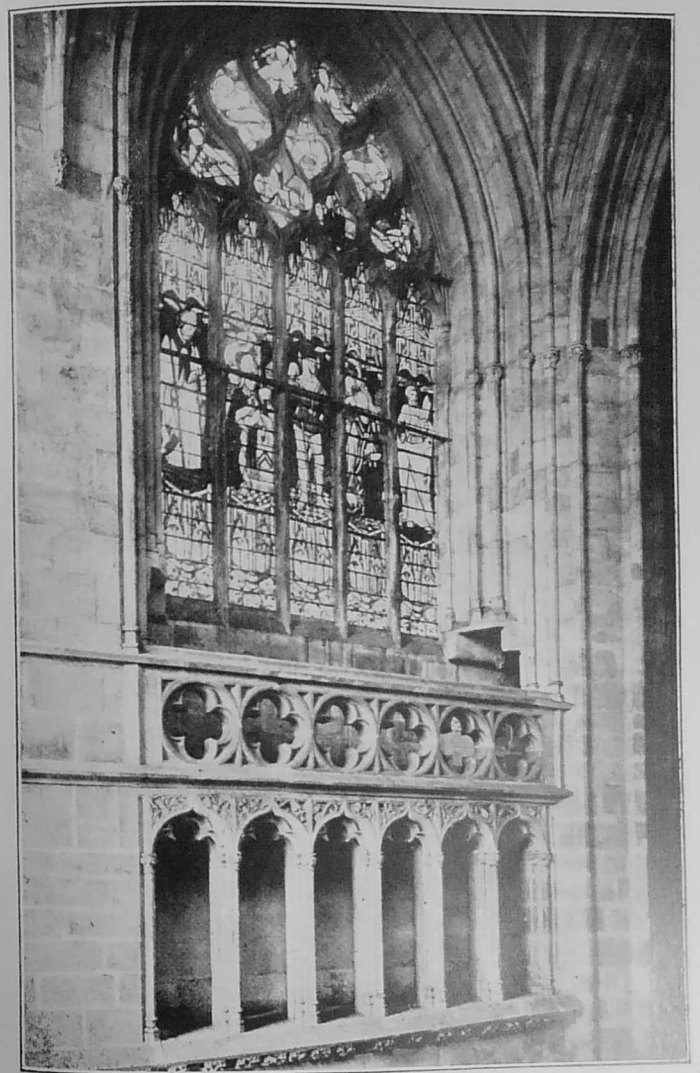
Les arcades reposent sur des piles de diverses sortes. De chaque côté, la première est un solide massif cylindrique dans lequel se perdent, en y pénétrant, les moulures des archivoltas. Deux groupes de moulures, l'un vers la nef, l'autre vers le bas-côté, retombent sur un culot à figurine sculptée. La pile suivante se compose d'un faisceau de colonnettes jointes par des gorges et correspondant à tous les tores des archivoltas. Les colonnettes ont des chapiteaux couverts d'une ornementation végétale, les tailloirs sont octogones, les bases prismatiques. Seules les plus grosses colonnettes ont un filet. Les troisième et quatrième piles présentent un plan octogone. Sur chaque face, une colonne reçoit un des tores des archivoltas voisines, les moulures secondaires et intermédiaires pénétrant dans le fût. Les colonnes des faces non orientées portent un filet et se dégagent de la pile par des gorges au profil ondulé ;

les autres, plus fortes, offrent un profil cylindrique qui leur donne une certaine allure d'archaïsme. Sur aucun de ces supports, notons le, la colonne interne ne fait saillie sur la nef : elle ne reçoit que les tores des extradors, tandis que celle qui se trouve sur le bas-côté reçoit les doubleaux et ogives correspondants. La pile mitoyenne entre la nef et le transept est un massif cylindrique, cantonné de dix colonnettes, dont trois reçoivent les moulures de la dernière arcade.

Le triforium est souligné par un larmier qui repose sur un bandeau de feuillages. De même hauteur que celui du chœur, il se compose comme lui de petites arcades, au nombre de six à chaque travée, type plutôt rare à l'époque flamboyante. Ainsi que dans le chœur, chaque baie s'amortit en trilobe, mais ici les montants sont formés par un groupe de colonnettes et chaque trilobe est encadré dans un arc en accolade. Dans les écoinçons, des feuillages se mêlent à divers motifs d'ornementation sculptés en bas-relief.

La balustrade qui borde la galerie haute a été mise en place en 1860, mais d'après des amorces qui ont permis de la reconstituer. Une voûture profonde et des tableaux perpendiculaires au mur encadrent chaque fenêtre dans les trois premières travées ; les deux dernières ont des ébrasements garnis de colonnettes. Les remplages, qui appartiennent au style de la dernière période flamboyante, furent posés plusieurs années après l'achèvement de la nef, en 1495.

La voûte d'ogives, accompagnée, comme dans le chœur et le transept, d'une longue lierne, et, à chaque travée, d'une lierne transversale, date de 1488-1493. On l'avait probablement commencée en achevant les murs, car il subsiste, aux retombées de la première croisée, des assises dont le profil est semblable à celui des ogives du chœur ; puis on s'arrêta. Le profil adopté près de trente ans plus tard consiste, dans la première travée, en un tore à filet dégagé par des cavets ; dans les suivantes, un tore aminci et rehaussé d'un filet se relie par des



E. Lefèvre-Pontalis, phot.

Cathédrale de Quimper.

cavets à deux tores simples et plus minces, dégagés chacun par un onglet.

Nous avons déjà observé, en décrivant les piliers, que les colonnes posées vers la nef ne reçoivent que les moulures externes des grandes arcades. Il n'existe, en effet, aucune liaison entre les parties inférieures et les voûtes. Les ogives et les doubleaux viennent reposer sur des culots placés au niveau de la naissance du cintre des fenêtres. Les murs s'élèvent jusqu'à ce point sans que rien dans leur structure révèle l'attente des voûtes. Il serait très vraisemblable que les maîtres de l'œuvre se fussent résignés à s'en passer. L'effet produit par une telle disposition est assez fâcheux. Les murs étalent ainsi au-dessus des piles une surface nue dont la monotonie n'est rompue que par les cordons délimitant les trois étages. Les sculptures variées des culs-de-lampes, ornés de bouquets de feuillage, d'animaux fantastiques et de masques humains, ne sont ni assez soignées, ni, d'ailleurs, assez visibles pour compenser vraiment cette monotonie.

Les voûtes de la nef furent peintes en 1492 ; elle portent, comme celles du chœur, des écus, où figurent, avec les armoiries de l'évêque Alain Le Maout (1484-1493), celles de divers chanoines de cette époque ; on en compte cinq dans la travée qui est entre les tours. La tribune adossée à la façade en a remplacé, en 1866, une autre, de style classique, à pilastres corinthiens, construite en 1644 aussitôt après l'installation des orgues.

Transept. — Des arcades très moulurées délimitent le carré du transept (1). Celles des croisillons dessinent un cintre légèrement brisé, celles de la nef et du chœur un cintre un peu

(1) Le maître de l'œuvre, à l'époque où fut bâti le croisillon sud et le carré, se nommait Pierre Morvan, recteur de Guisriff et procureur de la fabrique. Au croisillon nord s'attachent les noms de Pierre et Guillaume Le Gozraguer, de Quimper, maîtres tailleurs de pierres et maçons.

surbaissé. Les massifs d'angle reçoivent les moulures de ces arcs, à l'entrée du chœur, sur autant de colonnettes qu'il y a de tores dans les archivoltas, des autres côtés, sur deux ou trois colonnettes seulement, la plupart des moulures allant se perdre directement dans le fût de la pile. Les massifs placés à l'entrée du chœur ont été reconstruits au xv^e siècle, mais dans la mesure strictement nécessaire pour faire correspondre les supports aux voûtes. En cet endroit s'élevait jadis un jubé de style classique qui fut abattu en même temps que la clôture du chœur, en 1791.

Le croisillon sud est un peu plus court que le croisillon nord, pour la même raison sans doute qui décida les maîtres de l'œuvre, au xiii^e siècle à infléchir l'axe du chœur, puis, au xv^e, à conserver l'orientation primitive de la nef : l'instabilité du sol en certains points entre l'église et la rivière. Cependant, l'ordonnance générale ne change pas d'un bout à l'autre du transept. Elle est identique à celle de la nef. Chaque croisillon comprend deux travées ouvertes par des arcades et une travée à murs pleins, cette dernière plus longue au nord qu'au sud. Il n'y a pas de concordance, d'ailleurs, entre les clefs des arcades et celles des fenêtres hautes et encore moins des croisées d'ogives, car une seule croisée d'ogives et une seule fenêtre correspondent, de chaque côté, à la seconde et à la troisième travée ensemble. Au fond, le triforium se continue par une galerie de circulation à balustrade quadrilobée qui passe sous l'appui de grandes fenêtres en tiers-point. Les fenêtres, divisées, celle du nord par cinq, celle du sud par quatre meneaux, renferment au tympan un remplage fait de soufflets et de mouchettes d'un dessin assez mou. Les vitraux sont modernes.

Une lierne longitudinale, coupée dans chaque travée par une lierne transversale, parcourt toute la voûte. Toutes ces nervures ont, ainsi que les ogives, le même profil que les nervures de la nef. Ici encore on remarque des armoiries

sur les clefs. Au carré se voit l'écu de Bretagne timbré de la couronne ducale. Autour de cet écu, la décoration picturale donnée aux voûtains comportait un semis de fleur de lis d'azur sur fond blanc. Le goût des armoiries ainsi prodiguées est propre à la Bretagne. Quiconque y a remué des archives de paroisses et de seigneuries sait quelle importance y gardèrent jusqu'à la Révolution les questions, nous pouvons dire les querelles, relatives aux prééminences dans les églises. Le fait frappait les étrangers. Il inquiéta le roi François I^{er} qui espéra " faire cesser les différents qui sont provenus et proviennent à cause des prééminences que l'on prétend au dedans des églises du dit pays " (1) Vain espoir ! Après lui les différents continuèrent comme devant. Le normand Dubuisson-Aubenay remarquait en 1636 que les Bas-Bretons sont " grands armoyeurs et généalogistes, item soigneux d'apposer en leurs bastiments leurs armes et devises " (2). Les archéologues, eux, ne le déplorent jamais et s'en réjouissent parfois. Ces écus ne sont-ils pas des documents pour l'histoire ?

Bas-côtés. — Aucun caractère bien original ne signale à l'attention les bas-côtés. Contemporains de la nef, ils portent l'empreinte du même style qu'elle. Une suite de chapelles, ouvertes presque toutes les unes sur les autres par des arcs en tiers-point, les bordent et, en quelque sorte, les doublent d'un bas-côté secondaire moins large. Les supports dessinent en plan des losanges ; ils consistent en un faisceau de colonnettes et de nervures piriformes correspondant toutes aux moulures des arcades. Toutes les colonnettes ont des bases prismatiques et de petits chapiteaux à corbeilles renflées, pareils à ceux de la nef. A peu près la moitié des fûts se trouvent rehaussés par un filet. Les voûtes présentent de simples croisées d'ogives,

(1) Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XII p. 594 et 640.

(2) *Itinéraire de Bretagne*, t. II, p. 245.

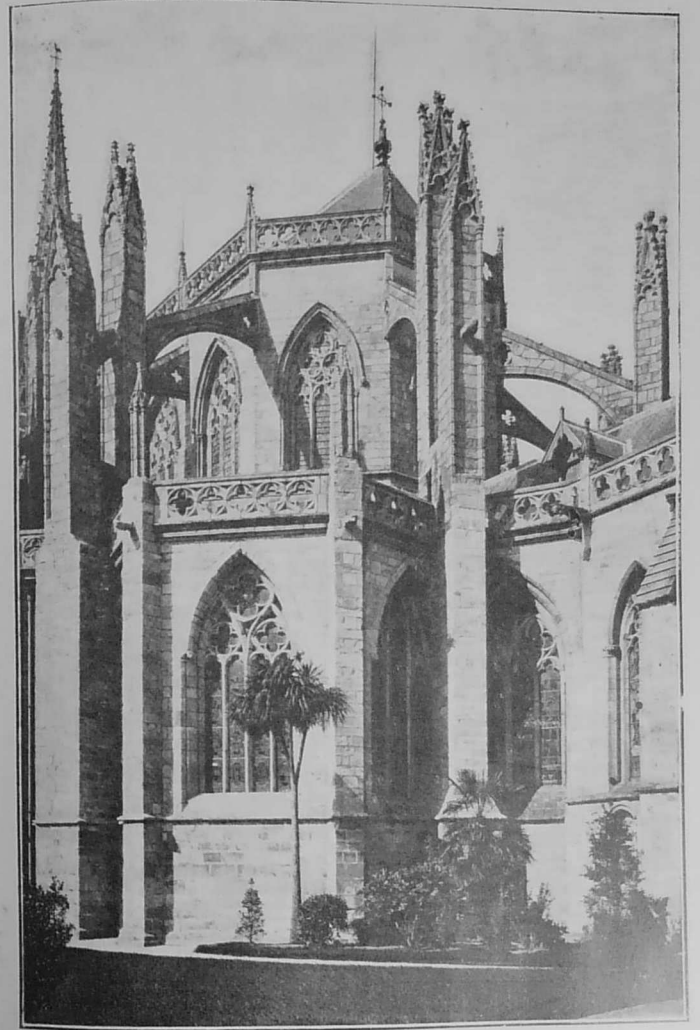
sans liernes. On y trouve le même profil qu'aux ogives de la nef ; chaque clef est ornée d'une écu.

L'une des travées de chaque bas-côté, située sous une tour, communique avec les autres par une forte arcade moulurée. La travée de la tour sud est couverte de huit branches d'ogives rayonnant autour d'un trou de cloche, celle de la tour nord de huit nervures dont la clef porte les armes de l'évêque Raoul Le Moal. La première constituait le seul coin de l'église où les caqueux ou cacoux (anciens lépreux) eussent le droit d'assister aux offices. Le ciborium qui, dans la seconde, abrite les fonts baptismaux, est du *xix^e* siècle. Dans l'une et l'autre on pouvait accéder du porche même par une porte latérale qu'on a eu tort de murer lors de la restauration de l'édifice.

Dans la première travée, au nord comme au sud, s'ouvre un porche latéral. Les deux travées suivantes, dans le bas-côté sud, s'appuient au mur du palais épiscopal et sont, par conséquent, aveuglées ; un escalier de pierre, construit au *xvii^e* siècle pour rattacher l'évêché à la cathédrale, occupait jadis la quatrième ; la fenêtre qu'on y voit maintenant est toute moderne. A la place de l'escalier il n'y a qu'une petite porte. Les fenêtres, inégales entre elles à la fois en hauteur et en largeur, appartiennent toutes au style flamboyant par leur remplage à soufflets et mouchettes, et sont encadrées de colonnettes surmontées de petits chapiteaux. La plupart des enfeu pratiqués sous ces baies ont été vidés de leurs tombes.

Façade. — La façade est très élégante. Élargie à la base par deux contreforts latéraux, elle dresse ses flèches jusqu'à plus de 75 mètres. D'autre part, la prédominance des lignes verticales lui donne un aspect particulièrement élancé.

Le portail, placé en faible saillie entre deux contreforts, est surmonté d'un gâble plein et d'une plate-forme bordée d'une balustrade à quatre-feuilles et à soufflets. Il comporte sept voussures, qui se continuent sur les ébrasements par de larges



E. Lefèvre-Pontalis, phot.

Cathédrale de Quimper.

Abside.

gorges de même profil, trois principales, garnies de niches à dais, quatre secondaires, occupées chacune par un cordon de bouquets feuillagés. Des tores, limitant les voussures, retombent sur les chapiteaux très minces des colonnettes logées entre les canaux des ébrasements. Quelques niches abritent des anges d'une sculpture assez fruste. Le tore externe se relève à la clef en une accolade à peine marquée, ornée de choux frisés et portant un fleuron. Un petit nombre seulement de colonnettes et de moulures présentent le filet, classique ailleurs à l'époque flamboyante. Du reste cette dernière observation s'applique à toutes les parties de la cathédrale élevées au xv^e siècle.

Le tympan et le trumeau datent de 1866. Le portail avait été mutilé vers 1820 pour laisser aux processions un large passage. Il se divisait auparavant en deux baies en tiers-point, séparées par un pilier qui se composait de trois ou quatre colonnettes. Au tympan, une grande niche, flanquée de deux autres plus petites, contenait une statue équestre du duc Jean V (1). Du moins l'écu carré du duc subsiste toujours, sculpté sur le mur, entre les rampants du gâble. Il est porté par le lion de Montfort casqué, qui, de son autre patte, tient la hampe de la bannière de Bretagne. Autour se pressent plusieurs autres armoiries qui ont été trop consciencieusement martelées à l'époque révolutionnaire.

Au-dessus du portail, le mur comprend encore deux autres étages de hauteur égale, chacun percé d'une vaste baie. Celle du milieu, en plein cintre, renferme un remplage, de tracé à la fois souple et simple, établi vers 1490. La fenêtre supérieure,

(1) Renseignements aimablement communiqués par M. de La Rogerie, archiviste d'Ille-et-Vilaine, d'après des dessins du xviii^e siècle, conservés à la bibliothèque de la ville de Rennes, dans la collection Robien. Le Men écrit que " le tympan était occupé par un bas-relief représentant le Père-Eternel adoré par ses anges ". La statue équestre de Jean V aurait été adossée au trumeau.

en plein cintre comme la précédente, mérite l'attention. Une accolade ornée de crochets flamboyants borde l'archivolte moulurée et monte s'appuyer à la balustrade qui couronne le mur. Un faisceau central de colonnettes divise l'ensemble en deux baies, recoupées elles-mêmes en deux petites baies triflées. Les petits arcs sont tracés avec la même ouverture de compas que les grands, à la manière normande. Deux meneaux horizontaux recourent toute la fenêtre dans le sens de la hauteur. C'est là encore une disposition normande ; mais chaque meneau comporte, dans sa partie inférieure, un motif de décoration triflé qui, ainsi employé, est, semble-t-il, bien breton.

Une balustrade analogue à celle du portail orne les rampants à pente douce du pignon supérieur. Au-dessus, portée presque jusqu'au niveau du sommet des tours par le fleuron qui prolonge l'accolade de la baie du second étage, s'élève une statue équestre, refaite de nos jours, et représentant le roi Grallon. La statue originale, qui datait du xv^e siècle, avait été mise en pièces en 1793.

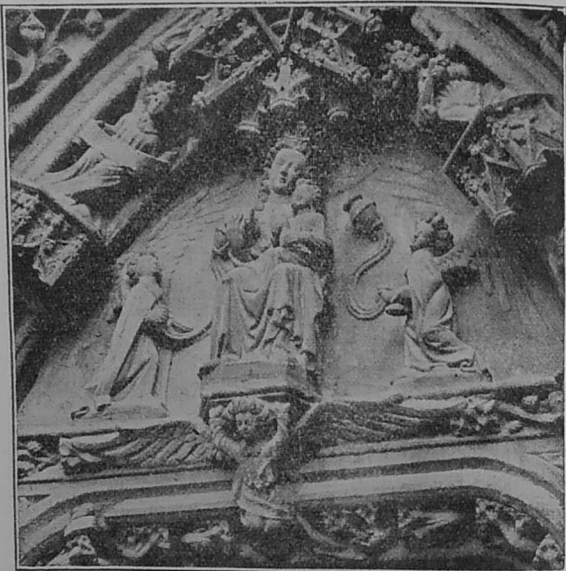
Les deux tours sont semblables entre elles, à quelques détails près. Une large fenêtre, qui ne reçut son remplage qu'en 1493, correspond à chaque bas-côté. Un larmier qui se continue sur les contreforts court au niveau des fenêtres ; un autre accuse la limite supérieure de l'étage. Plus haut, le mur plein n'est percé que de deux petites ouvertures rectangulaires, mais deux longues baies, profondément ébrasées, le dominant et ajoutent plus de la moitié de la hauteur totale de la tour. Cinq minces colonnettes en décorent les montants. Une accolade amortie par un fleuron encadre l'archivolte dont la brisure est très peu accentuée. De fausses arcades en mitre, décorées comme les accolades, et, du reste, unies à elles, garnissent les surfaces nues, aux angles. Cinq travées horizontales recourent les baies, à la manière normande, mais on y retrouve, au moins à la tour nord, le même motif triflé qui se voit à la fenêtre supérieure de la façade.

Deux contreforts qui, dans leur montée, s'amincissent en se chargeant de pinacles à crochets, épaulent la façade de chaque tour sous les fausses arcades en mitre. Ceux des côtés, plus courts que les autres, forment, au rez-de-chaussée, une masse à forte saillie, et, au-dessus, se réduisent de façon à devenir les culées de deux petits arcs-boutants ajourés.

Deux bandeaux sculptés, consistant en motifs flamboyants d'un bel effet décoratif, se déploient sur le mur entre les baies et la corniche. De la corniche même s'élancent douze gargouilles, une à chaque angle, deux sur chaque face. Une galerie à double étage couronne la tour. Elle comprend une galerie principale couverte, entourée d'une balustrade quadrilobée à laquelle se superpose une arcature triflée, et une plate-forme supérieure bordée d'une balustrade flamboyante. Cette sorte de galerie couverte, dont le prototype, un peu différent de la galerie de Quimper, est à Rosporden, jouit d'une grande vogue dans la région bas-bretonne du xiv^e au xvi^e siècle. Elle s'observe encore dans la seconde moitié du xvi^e siècle sur la tour de Ploaré, près de Douarnenez, et sur celles de Beuzec et de Plouhinec, près de Pont-Croix. Elle appartient surtout à la Cornouaille. Dans le Léon elle n'apparaît qu'à l'église du Folgoët dont la tour nord, du reste, est peut-être antérieure de quelques années à celles de la cathédrale de Quimper.

Les flèches, œuvre moderne, s'adaptent néanmoins aussi bien que possible au reste de l'édifice et font grand honneur à l'architecte qui les conçut, M. Bigot, à l'entrepreneur qui les exécuta, M. Quéré. Il n'y a pas lieu de s'attarder à les décrire. Toutefois elles ne sont pas les créations d'une imagination fantaisiste. De la construction ébauchée au xv^e siècle il restait des assises qui fournirent un point de départ très sûr. Ainsi, il était facile de déterminer la hauteur à laquelle les anciens architectes se proposaient d'atteindre. Pour les détails, le clocher de Pont-Croix, bâti vers 1450, servit de modèle. L'aspect de l'ensemble est, en somme, très satisfaisant et sans

doute assez conforme aux intentions des constructeurs des tours. Vieilles pierres et flèches neuves, nulle disparité, même de teinte, ne les différencie. Bien des yeux exercés s'y sont laissé prendre.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

TYMPAN DU PORTAIL SUD

Élévation latérale. — Tout auprès de la tour du sud, sur le côté, s'ouvre un portail, composé d'une porte en anse de panier qui est inscrite dans une baie en tiers-point amortie en accolade et décorée comme le grand portail de la façade. Un faux gâble aux rampants relevés de choux frisés vient s'appliquer à la balustrade. Dans l'espace qu'il délimite on

remarque, au milieu de divers écus martelés, l'hermine de Bretagne qui tient un cartouche sur lequel se lit la devise « A ma vie ». Les sculptures du tympan, jadis mises en pleine valeur par le secours de la peinture, montrent la Vierge tenant sur son bras gauche l'Enfant Jésus que deux anges crépus encensent d'un geste vigoureux mais non sans grâce. A gauche, dans la niche d'un contrefort s'abrite une statue de kersanton représentant sainte Catherine d'Alexandrie avec une roue sur le bras gauche et une épée dans la main droite. La *Légende dorée* rapporte que l'empereur Maxence, n'ayant pu triompher de l'invincible dialecticienne, fit préparer quatre roues à laquelle on devait la lier pour l'écarteler. Mais les anges brisèrent la machine. Remarquons-le en passant : ce récit semble fournir un exemple des cas où l'image est à l'origine de la légende. En effet, dans l'iconographie primitive de sainte Catherine, une sphère symbolisait sa science (1). Une sphère se métamorphose sans peine en une roue. Cette roue, d'autre part, ne fallait-il pas en expliquer la présence ? De très habiles hagiographes surent l'expliquer. Quoiqu'il en soit, l'imagination bretonne ajouta encore aux récits de la légende commune. Elle se plaisait à rattacher la sainte égyptienne à une famille de rois de la Bretagne insulaire. Le bon historien Alain Bouchard expliquait aux contemporains de la dernière duchesse, avec un orgueil délicieusement naïf, « la magnifique noblesse de la génération de Madame sainte Catherine, de laquelle Constantin, premier de ce nom, roy de Bretagne et depuis empereur, estoit ayeul paternel ». Et, observait-il, pénétré d'une pieuse satisfaction, « c'est moult grant honneur aux princes bretons d'avoir en la court céleste une telle parenté (2) ». A Quimper bien des gens, au moins parmi

(1) Abbé H. Brémond, *Sainte Catherine*, dans la collection *l'Art et les Saints*.

(2) Alain Bouchard s'égare dans la chronologie et confond Constantin avec son père Constance Chlore. Sur l'origine de ces fantaisies historiques, voir Pierre Le Baud, *Croniques et Ystoires*, édit. Ch. de Calan, p. 210.

les clercs, connaissaient cette glorieuse histoire. Sainte Catherine y était particulièrement en honneur : l'hôpital situé en face du portail méridional de la cathédrale, sur la rive gauche de l'Odet, la vénérât comme sa patronne. Le portail lui-même était désigné tantôt sous le nom de Notre-Dame, à cause du joli groupe du tympan, tantôt sous celui de sainte Catherine à cause de la statue du contrefort.

Au-delà du bâtiment de l'ancien évêché, la première fenêtre n'a été pourvue de remplage qu'au moment de la restauration. Une balustrade règne au sommet des murs des chapelles et de la nef ; celle des chapelles se compose de soufflets en forme de cœur ; celle de la nef de quatre-feuilles. Une sorte de frise de bouquets feuillagés s'allonge au-dessous de la corniche supérieure. A la limite de chaque travée, un petit pinacle à crochets flamboyants interrompt la balustrade.

Les arcs-boutants sont à double volée. Un quatre-feuilles ajoure l'écoinçon de la volée interne. La culée centrale est amortie par quatre pignons surmontés de fleurons, la culée externe par une bâtière avec des fleurons, disposition empruntée au style normand. A cette culée s'adosse un pinacle à crochets formant contrefort et porté lui-même sur les glacis du contrefort qui épaula le mur des chapelles.

La balustrade de la nef se continue sur le croisillon du transept qu'elle contourne complètement. L'aspect des fenêtres, à l'est et à l'ouest, est aussi le même dans le transept que dans la nef. Deux puissants contreforts s'élèvent à chacun des angles du croisillon, l'un appliqué sur le côté, l'autre sur la façade. Ils s'amortissent par des glacis d'où jaillissent des pinacles ornés de fleurons et de crochets. Un grand larmier, qui continue la corniche du mur des chapelles, divise l'ensemble en deux parties à peu près égales dans le sens de la hauteur. La partie inférieure de la façade est nue ; la fenêtre occupe presque toute la partie supérieure jusqu'au niveau de la balustrade, qui, passant en avant du pignon, forme une

loggia découverte. Des crochets flamboyants garnissent les rampants du pignon qu'un fleuron couronne.

A l'extérieur comme à l'intérieur, l'ordonnance du chœur s'harmonise avec celle de la nef.

Du transept jusqu'au pan de mur voisin de la chapelle d'axe, les fenêtres basses sont encadrées par un biseau plus large sur les montants qu'au cintre, de sorte que le cintre, formant encorbellement, porte, comme à l'intérieur du déambulatoire, sur des culots feuillagés. La fenêtre voisine de la chapelle d'axe, celles de cette chapelle et du déambulatoire nord présentent presque toutes des biseaux continus. On aperçoit sur le mur de fond de la chapelle d'axe, de chaque côté de la fenêtre, les marques d'une reprise. Les dimensions prévues tout d'abord furent abandonnées : la fenêtre eût été trop large. Une balustrade formée de trèfles ou de quatre-feuilles règne au sommet du mur des chapelles.

Les fenêtres hautes possèdent un encadrement constitué par un tore et une colonnette. Une moulure appliquée sur le mur longe l'extrados et retombe, un peu au-dessous du niveau des chapiteaux, sur de petits culots sculptés dont la plupart figurent des têtes humaines. Sur le toit du chœur court une balustrade quadrilobée qui n'atteint pas au niveau de celle du transept, car le toit du chœur se trouve légèrement en contrebas par rapport à celui du reste de la cathédrale.

Les culées externes des arcs-boutants de la partie droite portent à faux sur la corniche du mur des chapelles. Il n'existe pas de contreforts. Les murs qui, à l'intérieur, séparent les chapelles en tiennent lieu. Ce sont en effet de véritables contreforts intérieurs et non de simples cloisons. Les maîtres de l'œuvre devaient se fier trop peu au terrain pour contribuer la muraille du dehors. Désirant s'éloigner toujours plus de l'Odet, ils reportèrent les contreforts au dedans. En ce qui concerne le bas-côté nord, solidement assis pourtant, des raisons de symétrie ont pu le faire concevoir sur ce même

plan. Les arcs-boutants, construits évidemment lors de la mise en place des voûtes, c'est-à-dire vers 1410, sont, à l'exception de certains détails, pareils à ceux de la nef. Quant aux contreforts qui épaulent les murs du déambulatoire et de la chapelle d'axe, ils datent à la vérité du XIII^e siècle, mais ne reçurent eux aussi de culées qu'au XV^e. C'est à cette même époque qu'il convient d'attribuer les balustrades, en grande partie refaites de nos jours, et l'élégante tourelle à flèche octogonale qui, à la naissance du chevet, contient un escalier. Ce sont là les *plura alia opera* que, d'après le catalogue épiscopal (1), fit faire, outre les voûtes du chœur, l'évêque Gaiien de Monceaux.

De la place Saint-Corentin, au nord, l'inclinaison de l'axe du chœur sur celui de la nef s'aperçoit très nettement. Cette face de l'église est la plus décorée. Les fenêtres basses du chœur sont encadrées d'un tore reposant sur des tailloirs carrés ; les corbeilles des chapiteaux sont garnies, pour la plupart, de crochets ou bouquets de feuillage ; l'une porte une tête de chien, deux autres sont arrondies et nues, à la mode anglaise. Notons surtout qu'un filet saillant rehausse le tore des archivolttes. Le fait est en vérité notable, car cette partie de la cathédrale, sauf les remplages des fenêtres, remonte vraisemblablement à 1275 ou 1280. Or l'emploi de la moulure à filet ne se généralisa guère avant le XIV^e siècle.

A propos du transept et des murs de la nef il y a peu d'observations à faire. La balustrade supérieure ne passe pas sur la façade du croisillon nord, mais l'ornementation est plus abondante ici que sur le croisillon sud. Une porte, aujourd'hui murée, était percée en bas à droite (2). L'archivolte qui subsiste comprend de nombreuses voussures moulurées et s'amortit par une accolade et un fleuron. Un gâble plein surmonte le tout. Au sommet du pignon, un écusson martelé portait les

(1) L. Duchesne, *Catalogues épiscopaux de la province de Tours*, p. 81.

(2) Si elle n'est pas au milieu, c'est que l'autel était appliqué au mur nord ; on avait voulu réserver un peu de place par devant.

armoiries du duc François II. Une autre petite porte de même style, pratiquée sous une fenêtre du bas-côté, est également murée.

Le dernier porche, dit porche des baptêmes, forme une légère saillie et s'ouvre, à l'extérieur, entre deux contreforts à niche, par deux baies jumelles en tiers-point qu'encadre un gâble plein. La décoration, avec ses crochets, ses cordons de feuillages et ses écus, ne diffère pas de celle des autres portails. On remarquera cependant les deux petites statuette de chiens posées, suivant une habitude courante en Bretagne, aux points de retombée des rampants du gâble. L'intérieur, voûté d'une croisée d'ogives, communique avec l'intérieur de la cathédrale par une porte en plein cintre. Un banc de pierre est disposé le long des murs latéraux sous les niches vides dont les dais flamboyants ont été presque tous refaits.

De petites échoppes avaient été établies depuis la sacristie jusqu'au palais épiscopal, tant " pour le logement des officiers et serviteurs " de la fabrique " que pour empêcher les infections et incommodités que l'on recevait dans la dite église " (1). Elles n'ont été abattues que vers 1850. Cette modification à l'aspect ancien n'a, certes, rien de regrettable ; mais on ne saurait trop déplorer la démolition, effectuée au XIX^e siècle, d'un élégant ossuaire construit en 1514 près du portail nord, à la limite de l'ancien cimetière, à la place marquée maintenant par une croix, et la suppression, en 1620, de la flèche de plomb qui se dressait sur le carré du transept. Elle avait été frappée par la foudre et presque fondue (2).

Vitraux. — Les verrières des fenêtres basses, parmi lesquelles un magnifique vitrail de l'évêque Claude de Rohan,

(1) Archives du Finistère, 2 G. 2, n° 1. Cf. H. Diverrès, *Le pourtour de la basilique de Saint-Corentin*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XV, 1883, p. 3-12 (d'après 2 G. 2 n° 3).

(2) La sacristie actuelle est de 1857-1859.

du début du XVI^e siècle, ont été mises en pièces sous la Révolution. Celles des fenêtres hautes ont été réparées de 1867 à 1873, mais souvent avec maladresse : l'ordre des panneaux et, dans chaque panneau, celui des compartiments, se trouve parfois interverti. Plusieurs vitraux ont néanmoins gardé leur beauté et sont vraiment intéressants.

Chaque panneau contient un ou deux personnages, généralement un chanoine, un seigneur ou une dame avec son saint patron. Un dais, constitué par une somptueuse architecture de flèches et de pinacles, décore la partie haute.

Ceux du chœur, les plus anciens, datent de 1417-1419. Du moins, un peintre verrier de Quimper, Jean Soyer, dit Jamin, y travaillait pendant ces trois années. Ce sont par malheur les moins bien conservés. Beaucoup d'entre eux, notamment les trois du fond, dont l'un représente le duc Jean V avec son fils François et saint Corentin, sont modernes ainsi que toutes les armoiries des tympanes. Les fenêtres du nord semblent réservées aux gens d'église, les fenêtres du sud aux laïques. Outre les donateurs, on remarque, entre autres saints, la Vierge portant l'Enfant Jésus — sujet représenté quatre fois — les apôtres saint Pierre et saint Paul, ce dernier figuré trois fois, la Sainte Trinité, symbolisée par Dieu le Père, assis, tenant entre ses genoux le Fils crucifié, tandis que la colombe du Saint-Esprit repose sur le bras droit de la croix.

Les vitraux du transept ont subi plus de dégradations que ceux du chœur. Plus de la moitié des panneaux ont été refaits. Parmi les morceaux anciens on peut citer, dans le croisillon nord, à l'ouest, saint Paul et saint Pierre, à l'est, saint Michel terrassant le démon, saint Christophe portant le Christ. Dans le croisillon sud, à la seconde fenêtre de l'est, on voit sainte Geneviève de Paris et saint Martin de Tours. Cette dernière verrière porte la date de 1496. Celles du fond des croisillons sont modernes.

Sans contredit, les plus beaux vitraux sont ceux de la nef. Ils ont relativement moins souffert que les autres de la violence ou de la maladresse, et l'éclat en demeure très vif. A en juger d'après les dais, dont l'ornementation est tantôt gothique, tantôt conçue dans le style de la Renaissance, ils ne remonteraient pas tous à la même époque. Les plus anciens doivent être contemporains de ceux des croisillons. Le dessin y est plus soigné que dans le transept. Mais on y retrouve les mêmes sujets, les mêmes groupements que partout ailleurs dans l'église, à savoir des saints, soit seuls, soit accompagnant des personnages agenouillés. A l'exception de tous les tympanes et de la cinquième fenêtre du nord, refaite presque en entier, il n'y a que quatre panneaux neufs. Ceux qui méritent surtout l'attention sont au nord : à la première fenêtre, troisième panneau, saint-Jean l'Évangéliste ; deuxième fenêtre, troisième panneau, la Vierge allaitant l'Enfant Jésus ; troisième fenêtre, au milieu, une *pietà* ; quatrième fenêtre, deuxième panneau, un chanoine en chape, à genoux, présenté par une sainte à l'abondante chevelure blonde. Ce chanoine, nommé Yves Du Dresnay, ayant été attaché au chapitre de 1486 à 1497, le vitrail se trouve ainsi à peu près daté. Au sud, la seconde (1) la troisième et la quatrième fenêtres attirent et charment le regard par la richesse du coloris ou la netteté du dessin. Jusque vers 1821, la fenêtre de la façade, derrière l'orgue, possédait un vitrail où l'on voyait un grand crucifix, entouré de la Vierge, de saint Jean l'Évangéliste et divers autres saints. Peu après 1821, pour des motifs inconnus de nous, on lui substitua de simples vitres blanches. C'est vraiment dommage.

Sculpture ; mobilier. — La cathédrale est moins riche en sculptures qu'en vitraux. Des nombreux tombeaux qu'elle renfermait avant la Révolution, pas un seul n'a été préservé

(1) Le premier panneau (saint Ronan) de la seconde fenêtre est neuf.

de toute atteinte. Celui qui eût été le plus précieux pour nous était le tombeau de l'évêque Hervé de Landeleau (1245-1261), haut de trois pieds au-dessus du sol du chœur, couvert d'une plaque de cuivre et portant une statue de cuivre "gisante à l'épiscopale" (1). Il a été sottement rasé en 1791, par les soins de l'évêque constitutionnel Expilly, dans la seule intention de faire de la place dans le chœur. Des autres, tous plus récents, on a reconstitué quelques-uns, mais, à vrai dire, trois seulement valent la peine qu'on les regarde. Le reste a été trop restauré ou bien est trop médiocre.

Le tombeau de l'évêque Raoul Le Moal (1493-1501) se trouve dans un enfeu de la travée placée sous la tour nord. La statue seule remonte au début du xvi^e siècle. Elle représente l'évêque couché, ayant sous les pieds un dragon dans la gueule duquel il enfonce sa crosse.

En face de cet enfeu a été adossé au mur un haut-relief d'albâtre plus curieux que beau, figurant saint Jean-Baptiste dans le désert. Il provient d'une église de Penmarc'h, qui, à ce qu'on raconte, le tenait d'un navire naufragé. En tout cas ce n'est pas une œuvre bretonne. Les formes étirées et anguleuses rappellent certaines sculptures anglaises. Aussi bien, il a été démontré que presque tous les reliefs d'albâtre conservés dans l'ouest de la France et particulièrement nombreux en Bretagne ont été fabriqués en Angleterre (2). Il y a lieu de se demander s'ils n'auraient pas été acquis par des marins ou négociants français lorsque la diffusion de la Réforme

(1) Dubuisson-Aubenay, *Itinéraire de Bretagne*, t. I, p. 122. Le texte de l'inscription qui se lisait sur les rebords de la plaque est plus exact dans cet ouvrage que dans la *Monographie* de Le Men. Le tombeau de Guillaume Le Prestre, évêque de 1615 à 1640, fut enlevé du chœur et détruit pour le même motif et à la même époque que celui d'Hervé de Landeleau.

(2) John Bilson, *Un panneau d'albâtre au musée du Mans*, dans la *Revue historique et archéologique du Mans*, t. LXVIII, 1910.

eût fait proscrire les images religieuses. Celui de la cathé-



ALBATRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

drale de Quimper est du xv^e siècle, ainsi que le prouve l'armure du petit chevalier à genoux aux pieds du saint.

La travée de la tour sud renferme dans un enfeu le tombeau de l'évêque Alain Le Maout (1484-1493) dont, malheureusement, un amas d'objets des plus hétéroclites rend l'approche difficile (1).

En remontant le bas-côté sud on rencontre, dans la troisième chapelle du chœur, la statue tombale, d'une facture un peu fruste, de Bertrand de Rosmadec, lequel, certes, méritait mieux, puis, dans la quatrième, celle, beaucoup meilleure à tous égards, du chanoine Pierre du Quinquis ou du Plessix, mort en 1459 (2). Un coussin soutient la tête qui est coiffée de l'aumusse. Contrairement à la tradition, qui, à cette époque, commençait à s'oblitérer, les pieds reposent, non sur un dragon, mais sur un chien couché. Bien que taillée dans le granit (granit de Scaër) cette statue présente des lignes nobles et pures ; les plis sont modelés avec beaucoup d'habileté. La sculpture bretonne n'a rien à montrer de plus parfait dans la pierre du pays.

Non loin de là, à l'autel de la deuxième chapelle sud du déambulatoire, se voit un petit retable d'albâtre venu de Penmarc'h, comme le saint Jean. Autour du Christ assis se tiennent les quatre Vertus cardinales. Seules la Justice et la Force se distinguent par des attributs nettement caractérisés : la Justice par une épée et une tête de mort, la Force par une croix dont elle enfonce le pied dans la gueule d'un dragon.

La chapelle d'axe, dite de la Victoire, possède une table

(1) Son épitaphe, arbitrairement reconstituée par Le Men est donnée par Dubuisson-Aubenay (*op. cit.*, p. 123). Fils d'un paysan du Faouët il avait débuté comme enfant de chœur à Quimper. — La *Mise au tombeau* située dans la même travée est une copie moderne d'une *Mise au tombeau* existant à Bourges.

(2) Il avait été à plusieurs reprises procureur de la fabrique. Ses armes sont figurées à l'intérieur du porche nord au-dessus de la porte.

d'autel datée de 1295. Le grand autel du chœur a été exécuté en 1866, de même que le ciborium, sur les dessins de M. Boeswilwald. Le chœur, privé de ses belles stalles, qui remontaient à 1475, ne contient maintenant plus rien d'ancien (1). Dans la nef, la chaire mérite une mention, car c'est un artiste quimpérois, Olivier Daniel, qui la fit en 1679. Les bas-reliefs de la cuve et de la rampe, racontant divers épisodes de la vie de saint Corentin, ne sont pas sans valeur.

Signalons enfin, — à l'intérieur, au-dessus du porche, le buffet d'orgue dû à un "ancien organiste de la reine d'Angleterre", Robert Dallam, qui travailla vers 1645, — à l'extérieur, sur le toit de la façade, derrière la statue du roi Grallon, une cloche qui fut bénie au printemps de l'année 1312 par l'évêque Alain Morel. On a rattaché à l'horloge neuve la cloche plus de six fois centenaire. Ce sont les vibrations, toujours les mêmes, de ce vieux bronze intact qui mesurent pour les Quimpérois du vingtième siècle la fuite du temps irréparable (2).

(1) La sculpture bizarre logée dans l'angle nord-ouest du chœur a été passablement retouchée lors de la restauration de la cathédrale.

(2) Pour ne rien laisser de côté que ce qui est tout à fait négligeable, il convient de ne pas oublier les fresques de Yan d'Argent. Dans le bas-côté nord du chœur, à la 1^{re} chapelle : scènes de la vie de saint Pierre, — dans la 2^e : scènes de la vie de saint Frédéric, — dans la 3^e : scènes de la vie de saint Roch, — dans la 4^e : scènes de la vie de saint Corentin (à l'ouest saint Corentin s'entretenant avec saint Primel, à l'est saint Corentin porté par les anges), — près de l'entrée de la sacristie : le P. Maunoir recevant le don de la langue bretonne. Dans le bas-côté sud du chœur, dans la 2^e chapelle : sainte Anne et la Vierge, — dans la 3^e : la fuite en Egypte et la mort de saint Joseph, — dans la 4^e : le baptême du Sauveur et la prédication de saint Jean, — dans la 5^e : saint Paul sur le chemin de Damas et devant l'Aréopage, — dans la 1^{re} chapelle en trapèze : prédication de Michel Le Nobletz. Yan d'Argent, né à Saint-Servais, près de Landerneau, en 1824 et mort en 1899, a peint ces fresques de 1870 à 1883. Ce ne sont pas ses chefs-d'œuvre.

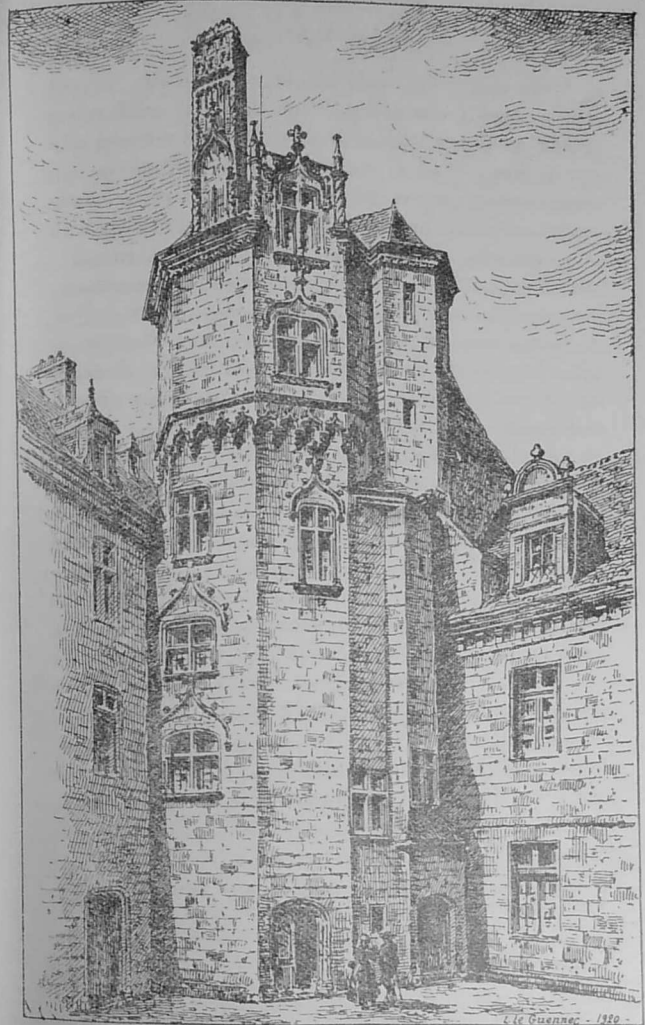
PALAIS ÉPISCOPAL. — MUSÉE

Palais épiscopal (1). — Au sud de la cathédrale se trouve le palais épiscopal, transformé maintenant en musée archéologique. Il ne forme pas un monument homogène. Des bâtiments, peu considérables, qui existaient au XIII^e siècle, rien ne reste. Ceux que fit élever Bertrand de Rosmadec ne s'étendaient pas jusqu'à la rivière. Ils furent complétés, sous l'épiscopat de Claude de Rohan (1501-1540), par une grande tourelle d'escalier et, près des remparts, par une aile orientée vers l'est. Les travaux, commencés au mois de mars 1508, sous la direction de Daniel Gourcuff et Guillaume Le Goaraguer, avaient été probablement menés à terme quand l'évêque fit son entrée solennelle à Quimper, le 6 juin 1518.

Cet évêque, encore très jeune, était fils du vicomte Jean II de Rohan. Aussi est-on conduit à penser que Daniel Gourcuff et Guillaume Le Goaraguer se virent invités à s'inspirer du modèle que leur offrait la magnifique façade intérieure du château de Josselin, reconstruite entre 1490 et 1505, par les soins du même vicomte Jean (2). Ce vicomte fut grand bâtisseur. En Basse-Bretagne, il fit, entre autres ouvrages, jeter un solide pont, très imposant, sur l'Élorn, dans sa ville de Landerneau, chef-lieu de sa principauté de Léon. Nous pouvons être convaincus qu'après avoir fait choisir son fils pour le siège de saint Corentin, il voulut lui procurer un palais digne de l'éclat de son nom. Claude prit-il une part personnelle à l'élaboration des plans ? C'est très douteux. Il passait pour "homme de dévotion", mais "non entendant aux faits de ce

(1) Chanoine Peyron, *Le palais épiscopal de Quimper*, dans le *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie*, t. XII, 1912, p. 5-18.

(2) C'est ce qui a été démontré par M. Roger Grand dans le volume du *Congrès archéologique de France* de 1914, p. 318 et 319.



LOGIS DE ROHAN AU PALAIS ÉPISCOPAL DE QUIMPER

monde". Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'avait rien d'un grand clerc : sa famille dut s'adresser au roi, en 1527, pour faire pourvoir à " la conduite de ses affaires tant temporelles que spirituelles " (1). Heureusement, après la pompe de son entrée, ses diocésains ne connurent de lui que l'opulent manoir où s'étaient partout les armoiries à neuf mâcles des Rohan.

Les troubles de la Ligue eurent pour le manoir les plus désastreuses conséquences. En l'absence de l'évêque Charles du Liscoët qui, gagné au parti royal, résidait à Concarneau, les habitants ouvrirent toutes grandes aux gens de guerre les portes de l'évêché. Hospitalité fatale ! Très vite, l'évêché devint un vrai corps de garde, bien pis, une forteresse. On hissa des canons jusque dans les chambres hautes ; on en fourra dans les embrasures. Ainsi en défense, la garnison se donnait du bon temps. Un soir qu'on s'amusait fort et ferme dans les vastes salles du logis de Rosmadec, le feu s'y mit, consuma tout le bâtiment du xv^e siècle (2). Quand, la paix faite, l'évêque revint à Quimper, il dut renoncer à son manoir trop délabré ; il s'installa dans son " palais rural " de Lanniron. Peu après toute l'aile contiguë au rempart s'effondrait. Le palais naguère si brillant servait alors de prison, et de prison mal close, aux détenus de la juridiction des Regaires.

Du palais de Claude de Rohan ne subsistait plus, comme aujourd'hui, que la haute tour de l'escalier, lorsque fut construit, en 1646, sous l'épiscopat de René du Louët, à la place du palais de Rosmadec, le corps de logis qui la relie à la cathédrale. Au sud, le mur de ville vient buter contre une

(1) Dom Morice, *Preuves*, t. III, col. 973 — « Il estoit homme qui n'avoit sens ne entendement pour conduire, diriger ne ordonner affaire, ainçois estoient toutes ses affaires menées par ses serviteurs et gens qui estoient environ lui ». (Ant. Dupuy, *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, t. II, p. 433, d'après Arch. nat., J 245, n^o 125).

(2) Chanoine Peyron, *Incendie de l'évêché de Quimper en 1595* dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XIX, 1892, p. 3-13.

construction sans intérêt, remaniée de nos jours, qui remplaça, à la veille de la Révolution, l'aile écroulée plus d'un siècle et demi auparavant. Quant aux arcades de cloître qu'on voit dans la cour et le long de la cathédrale, elles ne datent que de 1866.

Musée archéologique. — Le musée archéologique, de création assez récente, présente un caractère strictement local et n'est pas encore très riche. Il possède néanmoins quelques objets précieux (1).

Le long des murs, dans la cour, s'alignent de vieilles mesures à grains, des boulets de pierre et de petits chapiteaux du xiii^e siècle. Mais la seule chose vraiment intéressante est cette masse de pierre, informe au premier abord, qui se tient à gauche de la porte. On y distingue assez vite les formes d'une croupe de cheval et les jambes d'un homme. Nous sommes en présence d'une de ces statues bizarres et mystérieuses que l'on est convenu d'appeler groupes du cavalier et de l'anguipède. Elle est fortement mutilée. Placée contre le talus d'un chemin de service, à la sortie du village de Guélen en Brieç, elle gardait son cavalier en bon état quand, en 1835, un châtaignier, tombant sur lui, le brisa. Sa main gauche tenait la bride de la monture, le bras lui-même restant collé au corps. Il était barbu ; un ample manteau flottait sur ses épaules. Quel geste faisait la main droite ? Nous l'ignorons. Quant au monstre anguipède, unissant les formes d'un homme par devant à celles de deux serpents par derrière, il soutenait de ses épaules les pattes antérieures d'un cheval (2). Un fragment d'une statue de ce

(1) Qu'on ne cherche pas dans ces pages un catalogue ; on n'y trouvera qu'une série de courtes notes descriptives et explicatives sur les principaux objets, à l'exclusion de la préhistoire.

(2) J. Trévédy, *Les anguipèdes bretons*, dans les *Mémoires* de l'Association bretonne, 1888. Cf. Em. Espérandieu, *Bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, t. IV, p. 159-161.

genre, moins grand, mais moins dégradé, est conservé au château de Keraval en Plomelin, sur la rive droite de l'Odet, au sud de Quimper. Un troisième existe à Saint-Mathieu près de Plouaret, dans les Côtes-du-Nord. Nul doute qu'ils ne se rapportent tous trois à l'époque gallo-romaine, probablement au ii^e ou iii^e siècle. Mais que veut dire ce groupe ?

Hors de Bretagne on en a découvert un grand nombre de spécimens dans la région du Rhin et de la Moselle, en général dans le nord-est de l'ancienne Gaule (1). La plupart sont plus petits que celui de Quimper. Beaucoup étaient posés au sommet d'une colonne dont le soubassement montrait des figures de dieux et de déesses (2). Le groupe avait donc une signification religieuse. En tout cas, il ne commémorait pas, quoi qu'on ait dit, la victoire d'un empereur sur les Germains, car, alors, comment expliquer la vogue dont le cavalier et l'anguipède jouissaient dans la partie occidentale de l'Armorique ? Il faut nécessairement supposer des traditions communes aux populations des deux grandes régions où se localisent ces statues. Aussi bien M. Jullian a-t-il soutenu que l'extrémité de l'Armorique, surtout près des côtes, fut occupée, au iii^e siècle avant notre ère, par des hommes de race belge qui se mêlèrent aux populations primitives (3). Notre conjecture s'accorderait parfaitement avec cette opinion. Le cavalier barbu représenterait le dieu-soleil ou plutôt, dans la statue de Quimper, quelque Tarannis, Jupiter d'origine belge, dieu du tonnerre adapté sans trop

(1) Les plus occidentaux et méridionaux (et encore, ce sont des isolés) se trouvent l'un à Meaux, l'autre dans la Nièvre. (Em. Espérandieu, *op. cit.* t. III, p. 140-144 et 266).

(2) *Ibidem*, t. III, IV, V, VI, VII. Voir surtout (t. V, p. 452-458) le beau monument de Merten et (t. V, p. 134-136) celui de Portieux.

(3) *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 323 et t. II, p. 488. Le pays des Redons aurait, lui, subi une influence purement celtique, tandis que ce seraient les Belges qui auraient le plus contribué à faire de ce que nous appelons Basse-Bretagne une terre gauloise.

de difficulté à la mode romaine (1). L'anguipède serait, soit le mal ou la nuit, soit, à l'origine, quelque divinité inférieure dont le dieu du tonnerre triomphe et qu'il abat : figuration d'un mythe venu sans doute du plus lointain des âges, legs fidèlement transmis de génération en génération par les Belges établis loin de leurs frères de race dans le pays des Osismes.

Pénétrons dans le musée et tournons à gauche. Dans la salle basse, dès l'abord, les yeux sont attirés par un éclatant vitrail provenant de la chapelle Saint-Exupère de Dinéault. Il porte la marque de la Renaissance avancée et ne doit guère être antérieur à 1560. Au centre, la Vierge assise tient sur le genou droit l'Enfant Jésus qui incline doucement le corps en côté comme pour offrir une corbeille de fruits à quelque personnage invisible. Dans le panneau de gauche, sainte Marie-Madeleine, patronne de la paroisse, leur tend un vase de parfums. A droite, un saint évêque présente un chevalier agenouillé. Dans les soufflets inférieurs du tympan, des mains, sortant de nuages, tiennent des écus armoriés suspendus à des banderolles. Un troisième écu, porté par deux anges et timbré des instruments de la Passion, décore le soufflet supérieur. L'évêque est saint Exupère (en breton *sant Ispar*); le chevalier, vêtu de l'armure à cuissards et jambières, est un Kersauson, peut-être Jean de Kersauson qui, en 1562, possédait la seigneurie de Rosarnou en Dinéault (2). Les médaillons à bustes du soubassement, le riche fauteuil de la Vierge, les niches à coquilles des trois compartiments, les pompeux arcs de triomphe qui les surmontent, tout accuse une profonde influence italienne. En face de cette Vierge et

(1) Le cavalier d'un groupe découvert en 1908 près de Saverne brandissait un foudre de fer qu'on a retrouvé (Espérandieu, *op. cit.*, t. VII, p. 241). Parfois le cavalier porte une roue, dans quel cas il doit symboliser le dieu-soleil.

(2) Chanoines Peyron et Abgrall, *Notices sur les paroisses*, t. III, p. 40.

de cet Enfant il est impossible de ne pas évoquer le souvenir



VITRAIL DE DINÉAULT AU MUSÉE

de certaines madones milanaises. L'attitude et le costume de la Mère, la pose de l'Enfant, sinon son geste, sont les mêmes

que dans la charmante peinture de Bernardino Luini dite la Madone au berceau de roses, qu'on voit au musée Brera à Milan. On aimerait savoir dans quelles conditions fut exécuté ce vitrail. Seuls les binious dont jouent les anges musiciens nous prouvent qu'il a bien été fait en Bretagne. Mais par qui ? Il existait alors dans le pays de Nantes des fabriques de verre dirigées par des Italiens. Ceux-ci ont pu fournir parfois des gravures à leurs clients.

Tout au contraire, le tombeau posé au centre de la salle appartient sans réserve à l'art breton. Il porte une statue de gisant, celle d'Yves du Parc, gouverneur du château du Taureau près de Morlaix, mort en 1640. Dans son beau livre sur l'*Art religieux à la fin du Moyen-Age*, M. Mâle indique la statue tombale du connétable Anne de Montmorency, mort en 1567, comme un des derniers « gisants » qui aient été sculptés en France. Il oubliait la Bretagne, si soucieuse pourtant de toutes les choses de la mort et de l'au-delà. Nous y pourrions citer plusieurs tombeaux conçus comme celui d'Yves du Parc et datant comme lui du XVII^e siècle (1). Sans quitter Quimper, nous en verrons un second dans une autre salle du musée.

Dans celle où nous sommes il reste à admirer la façade à pans de bois d'une maison située naguère en face de l'évêché. Traverses et montants, tout est sculpté. Sur la partie supérieure des montants se trouvent de petites statuettes d'hommes, de femmes, d'animaux fantastiques, traitées avec beaucoup de verve. Combien il est fâcheux que nous ne puissions plus contempler cette riche façade à sa vraie place, sur la maison qu'elle paraît et qu'on aurait dû respecter ! (2).

(1) Le plus beau est celui de Guillaume de Rosmadec (mort en 1608) dans la chapelle de Notre-Dame de la Cour en Lantic (Côtes-du-Nord).

(2) Voir Taylor et Nodier, *Voyages pittoresques et romantiques*, 1843, t. II, p. 317-320. Cf. *Fureteur breton*, t. VIII, 1913, p. 228.

Le vestibule, — où il faut revenir, — renferme une pierre milliaire trouvée à Kerscao, en Kernilis, près de l'Aber-wrac'h. Les huit premières lignes de l'inscription qu'elle porte se lisent ainsi : *Ti[berius] Claudius, Drusi filius, Cæsar Aug[ustus] Germanicus, pontifex maxim[us], tribunicia pot[estate] [V], imp[erator] XI, p[ater] p[atris] co[n]s[ul] III, designatus III*. La neuvième :

V O R G A N M P V . . .

(*Vorgan[ium], m[illia] p[assuum] V*) a donné lieu à bien des controverses. Sans entrer dans les détails il vaut la peine d'exposer sommairement la question et de proposer une hypothèse (1).

Faut-il lire un V ou un X ? Dans le premier cas, *Vorgan[ium]* devrait être cherché du côté occidental de la voie ; dans le second il devrait être cherché du côté opposé. Or, de ce côté, la voie passe par Carhaix, et il est indiscutable, d'une part que Carhaix, à l'époque romaine, s'appelait *Vorgium* ou peut-être aussi, du moins dans les premiers temps, *Vorganium*, d'autre part que ce *Vorgium* ou *Vorganium* était le chef-lieu de la cité des Osismes. S'il était prouvé que les deux noms, *Vorgan[ium]* de la borne et *Vorgium*, désignent la même ville, il faudrait donc lire un X et le compléter par LVII pour obtenir le chiffre XLVII, exprimant la distance en milles romains de Kerscao à Carhaix. Mais la forme *Vorgan[ium]* ne se rencontre avec certitude que sur cette borne (2). D'autre part les distances étaient elles toujours, sans aucune exception, comptées à partir des chefs-lieux de cités ? Supposé au contraire

(1) Voir la bibliographie du sujet dans Seymour de Ricci, *Répertoire épigraphique de la Bretagne occidentale (Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord, 1897, p. 244)*. Desjardins (*Géographie de la Gaule romaine*, t. IV, p. 179 et 180 et pl. XI) donne un estampage de l'inscription.

(2) Dans Ptolémée, c'est bien *Ouorgion* et non *Ouorganion* qui est indiqué comme chef-lieu des Osismes. Voir à ce propos les *Neue Heidelberger Jahrbücher*, 1892, p. 1-36.

qu'il n'y ait pas moyen de lire autre chose qu'un V, *Vorganium* ne se confond pas avec *Vorgium* ; par suite la localité nommée se trouvait sur le bord de la mer, au nord-ouest de Plouguerneau. Où exactement ? Autour de Coz-Castel-Ac'h ? Peut-être. Les archéologues, espérons-le, nous le diront un jour. En attendant il n'est pas possible, à la lecture, de décider sans recours si la lettre en question est un X ou un V.

Dans tous les cas on a eu tort de ne pas considérer la date de la borne : l'an 45 de notre ère. Depuis deux ans les Romains étaient en Bretagne. Si la lutte n'avait pas été très dure, l'expédition n'en avait pas moins été très importante. Elle se poursuivait pour la soumission de tout le pays. N'avons-nous pas le droit de présumer que la voie fut ouverte à l'occasion de cette entreprise ? Et pourquoi l'ouvrir à ce moment si elle ne menait pas à un port dont les troupes avaient besoin ? Le nom du prince est au nominatif dans l'inscription, usage qui distingue en général les voies impériales de celles dont les cités faisaient les frais. Si la distance n'est pas comptée à partir du chef-lieu des Osismes, c'est que la cité ne contribua pas au travail. De cette manière, la réalité d'un *Vorganium* distinct de *Vorgium* reste croyable. Au surplus, les deux mots, semblent signifier l'un et l'autre " lieu fortifié ", le premier comportant en plus, par rapport au deuxième, le sens d'un diminutif (1). *Vorganium*, port de la cité des Osismes, aurait été, soit créé, soit tout simplement développé et utilisé au cours de la conquête de la Bretagne, pour les communications des troupes opérant dans l'ouest de l'île (2).

Mais poursuivons notre visite. Dans la troisième salle on s'est efforcé de reconstituer, aussi exactement que possible,

(1) R. Mowat, *La station de Vorgium*, p. 6 (*Revue archéologique*, 1874).

(2) Plusieurs travaux de voirie du règne de Claude, dans d'autres régions de la France, se rattachent à cette conquête, surtout en Normandie et dans le Jura (*Notes gallo-romaines* par C. Jullian, dans la *Revue des Études anciennes*, 1919, p. 211 et 212).

un intérieur rural breton. Dans la quatrième a été posé un vitrail de la Passion, datant du xvi^e siècle et provenant de Langolen près de Quimper, œuvre d'un art sincère, vigoureux et sauvage. Parmi les objets les plus remarquables de cette partie du musée, citons, en premier lieu une frise de bois, provenant de l'ossuaire de Guimiliau, sculptée avec une grande adresse et une rare sûreté de main, en second lieu une sorte de médaillon ou vaste clef de voûte également de bois, sculpté et peint, qui représente la Sainte-Trinité entourée de petits anges musiciens. Le Père et le Fils, assis côte à côte, tiennent, le premier le globe du monde, le second un livre ouvert. Au-dessus plane la colombe du Saint-Esprit. Les gracieux anges du pourtour ont un air de famille très marqué avec ceux des portails de la cathédrale, surtout du portail de sainte Catherine. Du reste, c'est à la cathédrale qu'appartenait jadis ce médaillon, dû à un artiste du xv^e siècle. Nous regrettons d'ignorer le nom de cet artiste. Il était doué d'un talent incontestable.

Des meubles bretons garnissent cette même salle de divers côtés. Plusieurs remontent à la fin du xvi^e siècle ou à la première moitié du xvii^e. Outre leur valeur propre ils présentent cet intérêt de témoigner, par leur ornementation, de la persistance en Bretagne des motifs flamboyants.

La dernière salle du rez-de-chaussée contient des tombes plates ou en ronde-bosse, d'un dessin peu soigné, et une statue tombale de 1612, couchée sur un soubassement du xv^e siècle. La statue gisante, mieux travaillée que celle d'Yves du Parc, est celle de François du Châtel, seigneur de Châteaugal en Landeleau. Du reste, en dépit du lion, que le sculpteur, tenant aux traditions, lui a mis sous les pieds, c'était un guerrier assez peu valeureux (1). Le soubassement se compose de fragments

(1) En 1590 il laissa surprendre par les royaux Quimperlé, dont il était capitaine pour la Ligue, et s'enfuit piteusement.

des tombes des évêques Gatien de Monceaux (1408-1416) et Alain de Lespervez (1444-1451, mort en 1455) (1). Quant aux



MÉDAILLON DE LA TRINITÉ AU MUSÉE

chapiteaux romans exposés sur les saillies des murs, ils proviennent de l'église Sainte-Croix de Quimperlé. Sur l'un d'entre

(1) Celle d'Alain de Lespervez était aux Cordeliers.

eux se détache la svelte silhouette de deux oiseaux fantastiques, d'une allure toute orientale, buvant tous deux au même vase. Près de la porte qui donne sur l'escalier se remarque, transformé en bénitier, le chapiteau qu'on peut considérer comme le seul vestige de la cathédrale romane de Quimper.

Au premier étage, la salle synodale conserve une série de portraits d'évêques, peints, sans beaucoup d'originalité, par un artiste vannetais du xviii^e siècle, Lhermitais. Parmi les pièces exposées, il en est une très curieuse, c'est la reconstitution en relief sur bois de l'ancien couvent des Cordeliers. L'auteur de cette reconstitution, M. Bodereau, membre de la société archéologique du Finistère, travaillant avec le soin le plus scrupuleux, d'après des documents d'archives et des dessins, a fait revivre tout un quartier du Quimper d'autrefois.

Il y a bien des choses à voir dans les autres salles. L'escalier, à lui seul, mériterait qu'on en fit l'ascension jusqu'au sommet. Il est couvert d'un plafond circulaire de bois soutenu par des nervures qui rayonnent autour d'un poteau central comme des branches qui jailliraient d'un tronc d'arbre. Une ornementation d'une amusante fantaisie garnit le poteau et la corniche du plafond. Dans les deux salles d'en haut subsistent des cheminées du début du xvi^e siècle. Il n'y a pas longtemps qu'on y distinguait encore, entre les vilains plâtras des murs, quelques dessins burlesques ou obscènes tracés par les soldats de la Ligue.

La ville de Quimper possède un autre musée, municipal et plus ancien que celui de l'évêché. Il y existe une galerie de peinture comprenant un certain nombre de bonnes toiles qu'il n'y a pas lieu d'énumérer et d'étudier ici. Du point de vue archéologique breton, on notera avant tout les costumes anciens, recueillis en différents cantons de la Cornouaille et du Vannetais et présentés, un peu artificiellement, dans une scène de noce. Le fond de la scène est formé par une sorte de petit porche qui reproduit en partie l'ossuaire détruit de la cathédrale.

L'ÉGLISE SAINT-MATHIEU

L'église Saint-Mathieu, construite de 1894 à 1896, a succédé à un édifice gothique qui avait lui-même succédé à un édifice roman. L'église gothique, consacrée le 28 octobre 1514, possédait un grand vitrail de la Passion qu'on a conservé (1).

Il comprend dix scènes : Agonie au jardin, Baiser de Judas, Comparution devant Caïphe, Flagellation, Couronnement d'épines, Condamnation par Pilate, Portement de croix, Crucifiement, Mise au tombeau, Résurrection, le tout disposé dans une grande fenêtre à cinq divisions dont le Crucifiement occupe à lui seul trois sur les deux tiers de la hauteur. Un dais conçu dans le style de la Renaissance domine chaque scène. L'Agonie et le Baiser de Judas ont été refaits d'après un vitrail d'Ergué-Gabéric. Le panneau central du Crucifiement a été lui aussi refait, du reste avec soin, sur le modèle d'un vitrail de Tourc'h. Dans le soufflet supérieur du tympan, le Père Éternel, en tiare et chape, bénit de la main droite et, de la main gauche, soutient le globe du monde. Plus bas, les autres soufflets montrent les instruments de la Passion et des armoiries.

Tout porte à supposer que ce vitrail provient du même atelier que celui de Tourc'h, avec cette réserve qu'à Tourc'h n'existe que le Crucifiement. Il y eut d'ailleurs, à Quimper, aux xv^e et xvi^e siècles, surtout au xvi^e, une école florissante de peintres verriers qui a laissé des œuvres nombreuses, relativement variées, et dont quelques-unes, à Plogonnec, à Gouézec, à Pleyben, à La Roche-Maurice, sont de premier ordre. Nous savons le nom d'un verrier qui travaillait à la cathédrale en 1417-1419, Jean Soyer, dit Jamin, chef d'une

(1) *L'Église Saint-Mathieu de Quimper* par l'abbé Abgrall dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XX, 1893, p. 198-205.

famille de peintres qu'on retrouve jusqu'en 1514. Le Men en a cité plusieurs autres dans sa *Monographie*, mais sans pouvoir leur attribuer d'œuvres bien déterminées. Au xvi^e siècle leur influence rayonnait sur un territoire étendu, jusqu'à l'Elorn et aux montagnes d'Arrée vers le nord. Ce fut un Quimpérois, Gilles Le Sodec, qui reçut en 1543 la commande d'un vitrail des douze apôtres pour l'église paroissiale de Brasparts (1). Du côté de l'est ils se trouvaient en concurrence avec l'école moins importante mais active du Faouët et de Quimperlé. Cependant ils formaient une des trois grandes écoles bretonnes, les deux autres étant celles de Tréguier et de Rennes (2). La beauté de leurs vitraux leur avait valu une distinction flatteuse : ils faisaient partie à titre honoraire de la corporation des peintres-verriers de Paris.

Dans l'ordonnance générale, le vitrail de Saint-Mathieu rappelle beaucoup celui de La Roche-Maurice, daté de 1529, et qui raconte la fin de la vie du Sauveur depuis l'entrée à Jérusalem. En dépit de l'opinion de Palustre (3), l'original est évidemment à La Roche. Le vitrail de Quimper témoigne d'un certain progrès. Des soldats, au pied de la croix, se disputent, le couteau à la main, et mettent en lambeaux les vêtements du Crucifié, détail qui manque à La Roche. A Saint-Mathieu, la présence de dais donne aussi plus d'harmonie et de régularité à la composition. Le Sauveur attire davantage le regard, il apparaît vraiment comme le personnage essentiel. Enfin, nous l'avons noté, les dais y sont nettement de la Renaissance. Or l'influence de la Renaissance, sensible dans la région dès 1516, ne s'y affirme guère avant 1548. Assurément la peinture sur verre, grâce aux verriers italiens du pays nantais, la mani-

(1) *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXII, 1895, p. 320. Ce vitrail n'existe plus.

(2) A. André, *De la verrerie et des vitraux peints dans l'ancienne province de Bretagne*, 1873, p. 188-195.

(3) *La Renaissance en France*, t. III, p. 68-69.

resta plus tôt que ne fit l'architecture elle-même. Mais le vitrail de Tourc'h n'étant pas antérieur à 1550, celui de Saint-Mathieu pourrait être attribué à la période 1550-1560.

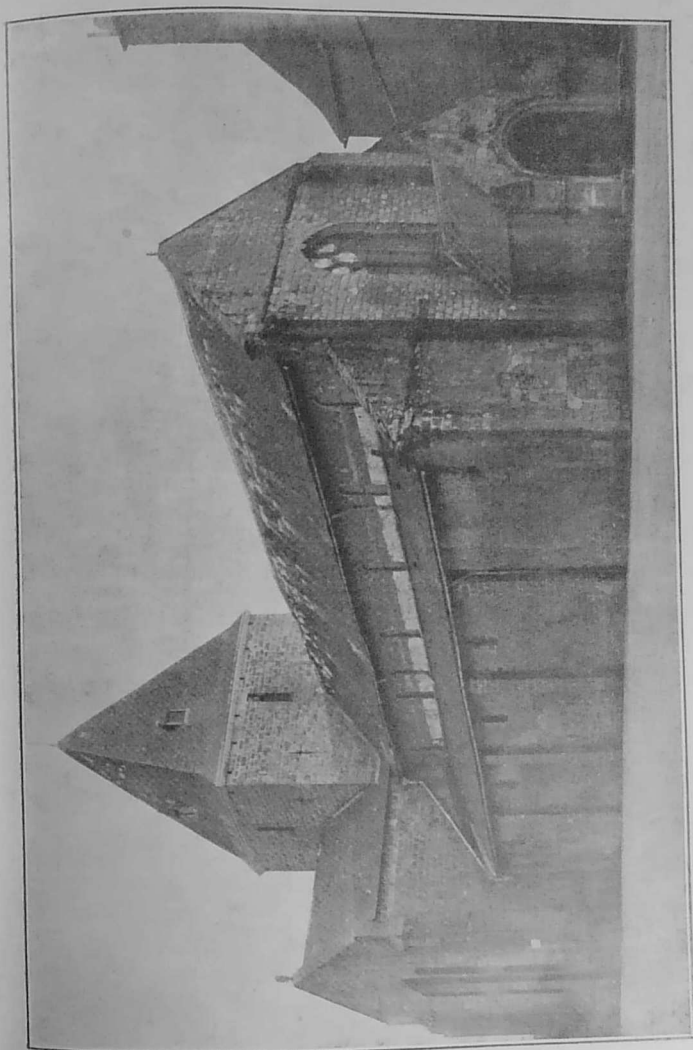
L'ÉGLISE DE LOCMARIA

Historique. — Les évêques de Quimper, avant de pénétrer pour la première fois dans leur ville et de prendre possession de leur siège, passaient une nuit au prieuré de Locmaria. C'est de là que, le lendemain, quatre puissants seigneurs cornouaillais portaient le nouveau prélat sur leurs épaules, comme en triomphe, jusqu'au chœur de la cathédrale. Cet usage n'était-il pas une commémoration symbolique, devenue peu à peu inconsciente, du transfert de l'évêché d'Aquilonia-Corisopitum à Kemper ? On ne peut s'interdire de poser la question. Si réellement il existait avant saint Corentin un évêque des Corisopites, cet évêque avait une cathédrale, si petite fût-elle, et cette cathédrale devait s'élever à Corisopitum, c'est-à-dire à Locmaria (1). Quand, vers l'année 500, les Bretons eurent fixé le siège ecclésiastique plus en amont, au confluent, des moines s'installèrent-ils à leur tour dans les ruines de la petite ville abandonnée (2) ? Cela non plus n'est pas impossible. Mais, quatre siècles après, le formidable flot de l'invasion normande surgit, emportant tout.

En somme, nous ne savons rien de positif sur le monastère antérieurement au XI^e siècle. Peu après l'an mil, de toute façon avant 1022, l'évêque Benoît (*Benedictus* ou *Binidic*), fit don à

(1) Sur les origines ecclésiastiques de l'Armorique, voir L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, 2^e édit., t. II, p. 246-266 et 370-375.

(2) Cf. *supra*, p. 3. Dans cette hypothèse, Corisopitum aurait, dans la langue des clercs, repris son vieux nom d'Aquilonia, celui de Corisopitum s'appliquant désormais à Kemper. C'est ainsi que le nom de Lutèce ne fut jamais oublié à Paris, bien qu'il n'y eût pas eu déplacement.



A. Villard, phot.

Église de Locmaria à Quimper.

Notre-Dame d'Aquilonia (*Sancte Marie in Aquilonia civitate*), du tiers de la paroisse de Gourlizon et d'un terrain assez vaste s'étendant, autour de l'église, jusqu'au bord de l'Odet (1). Cette donation a tout l'air d'une constitution de temporel, de quoi l'on peut inférer que le monastère venait d'être créé ou rétabli depuis peu. Il n'y aurait donc dans l'église aucune partie remontant au-delà de l'épiscopat de Benoît.

Un bien singulier et peu recommandable personnage que ce Benoît, exemplaire trop parfait du haut clergé féodal. D'abord, ce semble, comte de Cornouaille, poussé dans les ordres par l'amour immodéré des biens d'église, il avait pris femme et fondé une famille: l'évêché pour lui était un patrimoine. En 1022, on ne sait pour quel motif, il se retira des affaires. De ses deux fils, l'un, Alain Caignart (*bellator fortis*), reçut le comté, l'autre, Orscand, l'évêché. En qualité d'évêque, Orscand devint ainsi seigneur de Locmaria. Mais, comme son père, il était marié. Un jour, à la cathédrale, sa femme refusa de se lever devant sa belle-sœur, épouse d'Alain. Grand scandale ! Locmaria servit de rançon. L'évêque dut en céder la seigneurie au comte (2). Le monastère, d'ailleurs, n'y perdit rien ; Alain se montra fort généreux.

Une querelle de femmes avait décidé du sort de la vénérable abbaye. Les ducs de Bretagne, succédant aux droits des comtes de Cornouaille, la recueillirent, en purent disposer. En 1124 Conan III l'unit comme simple prieuré à l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes. Primitivement elle comprenait une double communauté : religieux et religieuses. Bientôt les religieuses dominèrent. Au XIV^e siècle, la communauté d'hommes ayant disparu, le prieur n'était plus qu'une sorte d'aumônier (3).

(1) *Chartes inédites de Locmaria de Quimper* publiées par A. de La Borderie dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXIV, 1897, p. 96-113.

(2) *Cartulaire de Quimper*, publié par le chanoine Peyron, p. 4, 7, 44.

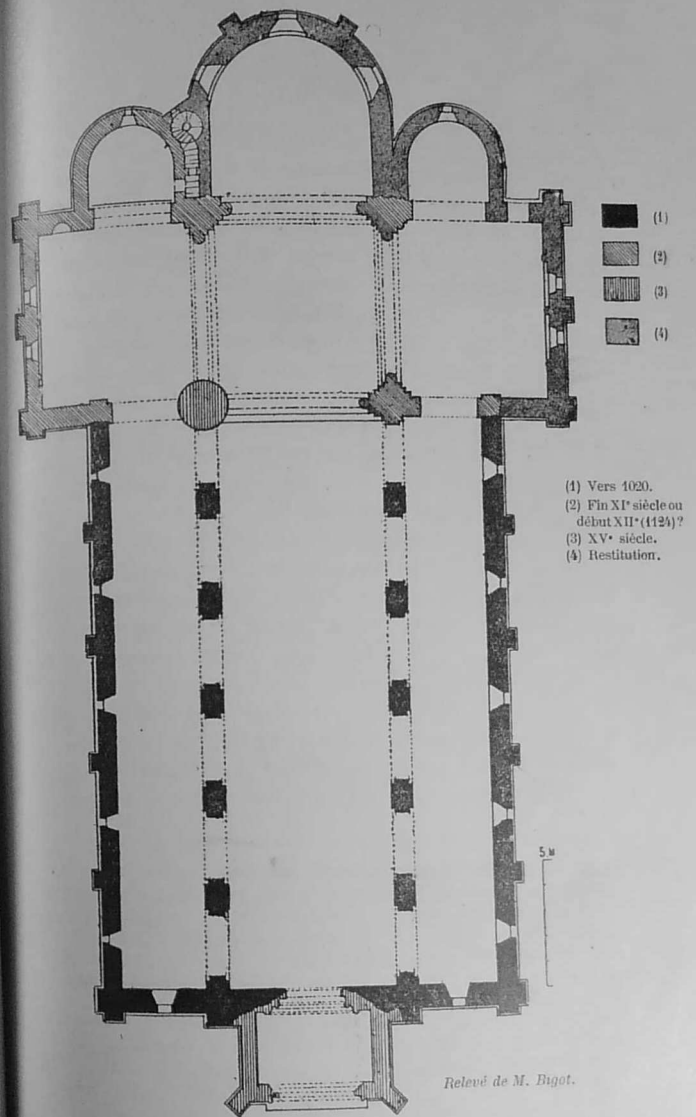
(3) Chanoine Peyron, *Origines de Locmaria*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XVII, 1890, p. 101-106.

Plan. — De l'église que connurent Benoit, Alain Caignart et Orscand, la nef seule, avec ses bas-côtés, a été conservée. La disposition primitive de l'ensemble nous est inconnue. Aujourd'hui la nef est prolongée par un transept et une abside en hémicycle flanquée de deux absidioles qui s'ouvrent chacune sur un des croisillons.

Intérieur. — L'intérieur, d'une extrême simplicité, produit néanmoins une belle impression. Nulle voûte; seulement des lambris de bois. Rien ne révèle l'influence poitevine qui devait se faire sentir fortement en Bretagne au *xiii*^e siècle.

La nef, éclairée par des fenêtres hautes ébrasées sans moulures, compte six travées. Les bas-côtés n'en comptant, eux, que cinq, parce que les fenêtres, ébrasées comme celles de la nef, n'y sont pas dans les axes des arcades. Les arcades en plein-cintre sans ressaut retombent sur des piles de plan rectangulaire, qui offrent dans leur appareil deux particularités rappelant l'art carolingien : d'une part l'alternance d'assises basses et d'assises hautes, d'autre part la présence de pierres fourrées verticalement dans la maçonnerie. Le tailloir, ou plutôt l'imposte, puisqu'il n'y a pas de chapiteaux, se compose d'un filet et d'un biseau, et, face à la nef et aux collatéraux, se confond dans la masse d'une sorte de pilastre saillant sur la pile. Au-dessous de l'imposte, le plan des piles se trouve ainsi cruciforme. Une ordonnance analogue se voit, non loin de Quimper, à la chapelle de Perguet en Bénodet, plus récente que l'église de Locmaria; mais, à Perguet, la saillie de l'imposte supporte une petite colonne trapue, engagée dans le mur et recevant la retombée des fausses arcades. A Locmaria rien n'indique qu'on ait prévu une disposition de ce genre. Si l'on voulait caractériser d'une formule cette nef, on pourrait dire que c'est une construction romane où s'accusent encore des traditions carolingiennes.

Au-delà de la dernière arcade, une poutre de gloire



PLAN DE L'ÉGLISE DE LOCMARIA

traverse la nef en avant des piliers du transept. Elle supporte, au centre, un Christ vêtu d'une longue robe rouge, qui est la reproduction d'une statue de bois du xvi^e siècle. L'usage d'habiller le Christ en croix, abandonné dans le reste de la France au début de la période gothique, se maintint très longtemps en Bretagne, au moins jusqu'au plein épanouissement de l'art de la Renaissance.

C'est aux dernières années du xi^e siècle ou aux premières du xii^e qu'appartient probablement le transept. Au plus tard il peut dater de l'union à Saint-Sulpice (1124). On ne saurait en tout cas le considérer comme contemporain de la nef. Tout y dénonce un art plus avancé, pareil, avec une décoration plus simple, à celui de l'abside de Sainte-Croix de Quimperlé, qui date de vers 1085. Quatre grands arcs à double rang de claveaux délimitent le carré. L'arc septentrional est en tiers-point parce qu'il a été refait, avec la pile nord-ouest, sans doute au xv^e siècle. Les piles, sauf celle du nord-ouest, constituée par un gros massif cylindrique, présentent, aux angles, des ressauts et, sur les faces, une colonne. Les chapiteaux, passablement retaillés pour la plupart, ont des volutes et des feuillages simples.

Le carré du transept, recouvert aujourd'hui d'un plafond de bois, devait être autrefois éclairé d'en haut par la tour-lanterne, comme c'était l'usage en Normandie (1). Au xvii^e

(1) On trouve la même disposition dans beaucoup d'églises bretonnes, à Kernitron près de Lanmeur, à Merlevenez, à Rosporden, à Fouesnant, à Guingamp, au Creisker, à Kerinec (où le clocher prévu n'a pas été bâti), à Tréguier, à Pont-Croix, à Redon. A Plogonnec on détruisit en 1721 quatre gros piliers qui, devant le chœur, « soutenaient autrefois l'ancienne tour » (délibération du général de la paroisse, dans *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXVII, 1900, p. 37). Ces tours centrales n'étaient peut-être pas toutes de véritables tours-lanternes, mais les plus anciennes se trouvent sur des monuments où se manifeste aussi d'autre façon l'influence normande (surtout Kernitron, Merlevenez, Rosporden, le Creisker).

siècle, la tour menaçant ruine, on bâtit pour la soutenir un mur de refend qui boucha l'arcade sud, séparant ainsi le croisillon du reste de l'église. Le croisillon du nord avait été déjà mutilé au xv^e siècle. Tous deux ont été l'objet, à partir de 1866, de restaurations importantes qui leur ont rendu leur aspect primitif. Au fond se superposent deux rangs de deux fenêtres ébrasées sans moulure ; une archivolt nue, reposant sur de hautes colonnes engagées qui partent de fond, encadre chacune des fenêtres supérieures. De fausses arcades, également nues, garnissent le mur ouest.

L'abside, démolie au xvii^e siècle pour faire place à une construction plus vaste, mais sans caractère, a été refaite dans le style du transept. Par un heureux hasard, les substructions romanes, retrouvées avec les arrachements des colonnes, permirent de travailler presque à coup sûr. L'abside sud, restitution moderne elle aussi, a été copiée sur celle du nord (1).

Extérieur. — L'extérieur répond par sa pauvreté à la grande simplicité de l'intérieur. La façade, épaulée par quatre contreforts, reflète l'économie générale de la construction. Le porche, bas et très saillant, s'ouvre, et sur la place et sur l'église, par des portes flamboyantes en plein cintre. La fenêtre percée au-dessus est du même style que lui, c'est-à-dire de la fin du xv^e siècle.

Antérieurement à cette époque, le portail se composait de deux baies romanes en plein cintre, d'un seul rouleau, toutes deux de même largeur et dont, à l'intérieur, on distingue encore les claveaux. Il existait aussi une ouverture à l'extrémité du bas-côté nord et une autre à la troisième travée de ce bas-côté (2).

(1) Archives du Finistère, série T. (Monuments historiques).

(2) Le petit saint Pierre juché à l'angle du bas-côté nord provient d'un calvaire démolé.

Les murs latéraux de la nef et des bas-côtés sont bâtis en petit appareil, avec, par places, quelques fragments de briques. La façade, au contraire, est faite de moyen appareil. Ne doit-on pas la croire plus récente que les murs latéraux, contemporaine, par exemple, du transept et du chœur ? De même pour les contreforts : appartiennent-ils à la même campagne de construction que les murs latéraux ? En réalité rien ne nous impose le doute. La différence d'appareil ne prouve rien, car les régions de l'ouest de la France restèrent parfois fidèles au petit appareil jusqu'assez avant dans le xi^e siècle. C'est ainsi qu'un exemple très net s'en remarque à la façade de la cathédrale du Mans sur des murs qui ne doivent pas être antérieurs à 1060. Aussi bien n'oublions pas qu'il existait à Locmaria des ruines romaines dont les matériaux ont pu être utilisés. Ils furent utilisés parce qu'on les avait sous la main, non systématiquement ; c'est pourquoi les membres de l'édifice qui devaient être les mieux et les plus solidement traités furent construits en moyen appareil, les pierres tirées des ruines ne servant en quelque sorte que de « tissu conjonctif ». D'autre part les contreforts sont de simples pilastres peu saillants, terminés carrément, sans glacis, bref, tels qu'on en peut trouver dans le premier tiers du xi^e siècle. Remarquons les encadrements des fenêtres. Là aussi nous trouvons le moyen appareil, de même, au surplus, qu'à l'intérieur de la nef, dans la maçonnerie des arcades. Refaire après coup toutes les fenêtres, tous les contreforts, toutes les arcades, c'était, en somme, refaire toute l'église. Qu'il y ait eu, postérieurement à la construction, des réparations, des remaniements, des consolidations, c'est trop clair ; de prétendre qu'il y eut davantage, c'est aller trop loin.

La tour, trapue et carrée, est surmontée d'une flèche massive, faite de charpente. L'aspect ancien en a été modifié au xv^e siècle par la réfection des fenêtres sur les faces ouest et nord, mais on le retrouve intact à l'est et au sud : il

comporte deux fenêtres qui se composent de deux petites arcades géminées, séparées par une colonnette et encadrées par un simple arc de décharge ; au-dessous, trois arcs noyés dans la maçonnerie correspondent à des arcatures visibles à l'intérieur au-dessus des arcades du carré du transept ; toutefois il n'est pas probable que la tour lanterne ait jamais pris jour par des baies ouvertes là.

Mobilier. — Annexes. — Dans le bas-côté nord, l'église de Locmaria possède des tombes plates, très usées, d'une facture grossière. La moins détériorée présente sous une arcade trilobée l'effigie d'un prêtre revêtu de ses ornements sacerdotaux. Les armoiries gravées des deux côtés et au-dessous de l'effigie et l'inscription mise en bordure révèlent le nom et la qualité du défunt : *Hic jacet magister Alanus de Penlu, prior de Loco Marie, qui obiit die vicesima VII junii anno Dni MCCCC vicesimo III* (Alain de Pennelé, prieur de Locmaria † 27 juin 1423). Près des fonts baptismaux une autre pierre tombale, qui remonte à 1302, doit être celle d'une prieure : les pieds reposent sur un lévrier ; la tête est encadrée par une arcade trilobée qu'entourent deux anges agenouillés, balançant chacun un encensoir. Le bénitier placé tout à côté paraît être du XVI^e siècle. Les fonts baptismaux sont plus difficiles à dater ; la cuve affecte la forme d'un tronc de pyramide octogonale renversé, posé sur un socle à huit pans très bas.

Vers 1880 on distinguait dans le bas-côté sud, à droite de la porte du jardin, un petit fragment d'ancienne peinture murale de teinte jaune, représentant de la décoration végétale (1). Toutes les parois qui sont à présent recouvertes d'un badigeon blanc devaient être ainsi décorées durant tout le Moyen-âge.

(1) Le Covec, *Quelques observations faites dans l'église de Locmaria*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. X, 1883, p. 328-336.

Dans le jardin subsistent trois arcades à moitié enterrées, restes d'un cloître du début du XIII^e siècle ou plutôt de la salle capitulaire qui s'ouvrait sur la galerie orientale du cloître. Les arcades de style classique, adossées à la muraille même de l'église et sous lesquelles gisent pêle-mêle une vieille croix romane, des fragments de pierres tombales et des statues, datent du XVII^e siècle. Elles appartiennent au même ensemble que les bâtiments du prieuré, reconstruits vers 1630, et qui, vus de la place, font à l'antique sanctuaire un cadre majestueux.

LES VIEILLES MAISONS

L'élégante maison dont la façade à pans de bois est conservée au musée archéologique devait être, par la richesse de ses sculptures, unique à Quimper. Cependant la ville avait très bon air. Dubuisson-Aubenay, qui la visita en 1636, n'hésitait pas à le déclarer : " Les maisons " écrivait-il, " sont toutes de pierre grisonne tirée ès environs, et couvertes d'ardoise, ce qui rend la ville fort agréable " (1). C'était aussi l'avis de Toussaint de Saint-Luc, qui, une trentaine d'années plus tard, avouait qu' " il n'y a que son éloignement de Paris qui la puisse faire servir de peine aux exilés de la cour " (2). Nous pouvons très bien nous figurer ce qu'était Quimper à ce moment, car peu de villes, en France, ont gardé autant de demeures anciennes. Dans l'impossibilité de les décrire toutes, nous allons passer en revue les principales (3).

La place Saint-Corentin était le centre des affaires, le quartier le plus animé. Elle correspond à la plus grande part de l'ancien Tour du Châtel qui, limité à l'est par les remparts et

(1) *Itinéraire de Bretagne*, t. I, p. 116-121

(2) *Recherches de la Bretagne gauloise*, 1664, p. 246.

(3) J.-M. Abgrall, *Autour du vieux Quimper*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXVIII, 1901, p. 79-89.

le ruisseau du Frou, englobait la cathédrale et l'évêché. Dubuisson-Aubenay observe que " cela se peut aussi appeler la cité, car la chapelle joignant icelle place s'appelle Notre-Dame de la Cité ". Et il ajoute : " Du chasteau et cité il y a encor une petite porte du costé de la dite Notre-Dame de la Cité et une autre dans la rue ou passage à la Croix et place Maubert ". Tout autour de la place Saint-Corentin s'élevaient des maisons prébendales, des hôtels de gentilshommes, les hôtelleries et tavernes les mieux renommées. L'hôtel du Lion d'Or qui, en 1594, portait l'enseigne de la Grand'Maison, se distingue encore par sa tour carrée, dont les étages, disposés en encorbellement hardi, sont couverts d'un revêtement d'ardoises, revêtement très usité en Bretagne pour garantir les murs contre l'humidité des vents d'ouest (1). A l'autre extrémité, au coin de la rue du Guéodet, s'élève une ancienne maison prébendale, construite de pierre ; elle a conservé des portes et des fenêtres à moulures piriformes et des lucarnes à meneaux en croix. On y voit au dernier étage, et notamment sous l'avancée d'une des lucarnes, des espèces de mâchicoulis.

Au nord-est de la place, la rue de la Mairie conduit vers l'hospice civil installé dans l'ancien séminaire du xvii^e siècle. La chapelle, de la même époque, renferme trois bonnes statues de bois : un saint Antoine et une sainte Barbe du xvi^e siècle, une Vierge du xviii^e.

Rue du Guéodet, les maisons n^{os} 2 et 4 sont de bois, mais avec un rez-de-chaussée de pierre, ce qui est la règle générale en Bretagne. Les murs mitoyens sont aussi de pierre. Le n^o 2 est revêtu d'ardoises ; le n^o 4, dont les étages sont fâcheusement défigurés par un crépi blanc, montre au rez-de-chaussée une décoration toute spéciale, formée de masques rieurs ou grimaçants, de bustes d'hommes et de femmes sculptés par une main joyeuse sur les piédroits des baies. Les costumes

(1) Il existait alors aussi un Lion d'Or, près de la porte Médard.

de ces personnages sont ceux qui étaient à la mode vers 1550.

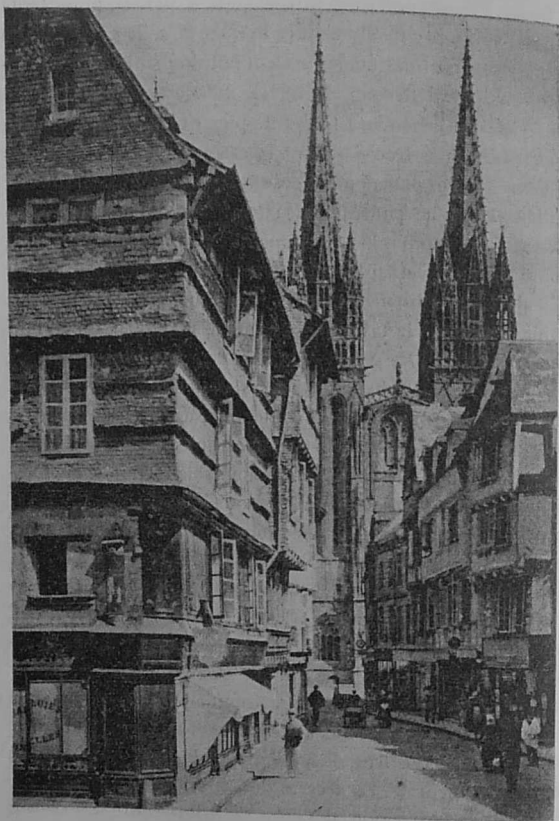
La rue Fréron, ci-devant Royale, puis Nationale, puis encore Royale, suit à peu de chose près le tracé de celle à laquelle les saillies exagérées des étages avaient fait donner le nom d'Obscure (en breton *Demer*). Même au xv^e siècle, plusieurs maisons y étaient cependant bâties de pierre et placées en retrait. Il en subsiste des traces aux n^{os} 19 et 22. Au n^o 26 se voit une belle maison de bois à deux étages sur rez-de-chaussée de pierre. On notera que les pans de bois comportent seulement des traverses et des montants très rapprochés, sans croix de Saint-André. Il en est ainsi très fréquemment à Quimper. C'est au coin de la rue Obscure et du Tour du Châtel que se trouvait établie, en 1551, la taverne à la mode, tenue par un certain Denis Perrault. Des gentilshommes, de riches bourgeois s'y rencontraient. Des chanoines ne craignaient pas d'y paraître. Les buveurs pouvaient de là contempler à l'aise, les jours de fêtes publiques, les ébats du populaire autour des feux de joie, ou bien, lors des fréquentes processions solennelles, le déploiement des somptueuses bannières et des châsses miroitantes. Sans doute y venaient-ils avec moins d'empressement quand les officiers de la justice des Regaires faisaient accrocher quelque pauvre diable à la potence plantée juste en face (1).

Sur la place au Beurre, le n^o 3 présente le type normal des maisons quimpéroises du xvi^e siècle avec rez-de-chaussée de pierre et simples montants sur les étages. A l'entrée de la rue du Collège, à gauche, une maison de pierre a des arcs en accolade, des moulures aux arêtes vives et même, à l'une des fenêtres, une petite frise de feuillage analogue à celles de la nef de la cathédrale. En face, à droite, une petite maison de bois offre, par exception, des croix de Saint-André.

La rue du Collège monte à la place Le Coz où se dresse la

(1) Trévédry, *Promenades dans Quimper*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XII, 1885, p. 285 et 289.

chapelle du Lycée, construite de 1666 à 1768 sur des plans



RUE KERÉON

laissés par Martellange, le plus célèbre architecte de la Compagnie de Jésus.

En redescendant vers le bas de la ville on rencontre, dans la rue du Sallé, deux maisons de bois à pignon sur la rue, et qui ont chacune deux étages en encorbellement, — dans la rue de Kergariou, au n° 26, une maison intéressante qui présente quelques croix de Saint-André.

La rue des Boucheries, qui prolonge la rue de Kergariou, tombe dans la rue Kéréon (*via sutorum* ou des cordonniers) au carrefour dit place Maubert. C'est de là jusqu'à la place Saint-Corentin que subsiste le plus important ensemble de constructions anciennes. Aucune n'est datée. Elles semblent toutes remonter à la fin du xv^e siècle ou à la première moitié du xvi^e. Les n° 12 et 14 ont un rez-de-chaussée et trois étages. Au n° 14, ce n'est pas seulement le rez-de-chaussée, mais aussi le premier étage qui est de pierre. Au-dessus, un revêtement d'ardoises, ajouté peut-être après coup, couvre toute la surface des murs. De l'autre côté, les n° 9, 11 et 13, surtout les 9 et 11, se font remarquer par leurs traverses moulurées et ouvragées et leurs pans sculptés. Au n° 9, les montants du premier étage présentent trois petites statuettes de person-nages, placées comme des cariatides sous l'encorbellement. Au n° 22 de la rue Saint-François, tout contre la rue Kéréon, des pilastres à motifs de la Renaissance décorent les montants.

Les rues des Gentilshommes, Sainte-Catherine, du Chapeau-Rouge gardent aussi plusieurs maisons intéressantes, trop gâtées par des modifications modernes. Sur la place Terre-au-Duc, elles forment un groupe qui maintient à peu près à ce coin sa physionomie du passé. C'est bien là toujours la "place assez grandette" que vit Dubuisson-Aubenay, "bastie de petites maisons ornées de quelque peinturage, de mesme parure et de fort bonne grâce". Dans le même quartier on remarquera les vieux logis des xvi^e et xvii^e siècles qui bordent la rue Saint-Mathieu, jadis rue du Rossignol, et, un peu plus loin, près de l'église, les restes du couvent des Ursulines établi en 1621. Sur la place La Tour d'Auvergne, la maison

des dames de la Retraite, aujourd'hui caserne de la gendarmerie, fournit un beau type des riches demeures bretonnes du xvii^e siècle.

Dubuisson-Aubenay nous apprend que, de son temps, le quai de l'Odet, du côté de la Terre-au-Duc, était déjà " bien revêtu de pierre ". De l'autre côté on n'avait rien fait de pareil, mais, à Locmaria même, il admira fort le " pont de bois tournant sur pivot et se séparant et déjoignant pour laisser passer les vaisseaux... On passe dessus à pié et les plus hardis aussy à cheval, mais ce n'est pas sans qu'il tremble "... Aujourd'hui on passe la rivière en barque, et, en dehors de l'église, on ne voit plus d'ancien qu'un petit nombre de maisons à pans de bois, dans la rue Basse.

LES MONUMENTS DISPARUS

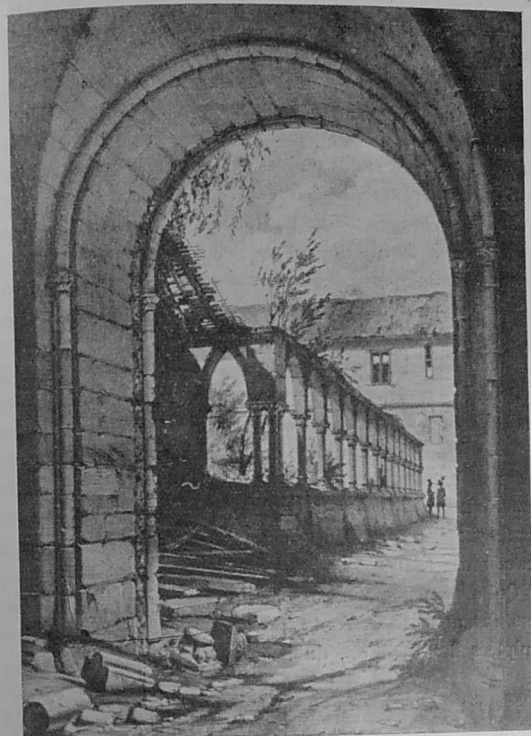
Il faut, en terminant, donner au moins un souvenir aux monuments disparus, dont trois méritaient vraiment qu'on les épargnât : le couvent des Cordeliers, la chapelle du Pénit et celle du Guéodet (1).

Le couvent des Cordeliers, le premier en date des établissements franciscains de Bretagne, avait été fondé en 1232 par ce fameux évêque Rainaud, d'origine française, qui une dizaine d'années après, fit reconstruire le chœur de la cathédrale. Il occupait presque tout l'espace qui s'étend entre les rues du Parc, Saint-François et Astor et le quai du Stéir (2). La rue de La Grandière correspond à l'emplacement de l'église. Cet édifice offrait la particularité, fréquente chez les Cordeliers,

(1) Cambry, *Catalogue des objets échappés au vandalisme...*, éd. Trévédy, p. 22-26.

(2) Bigot, *Notice architectonique sur l'église des Cordeliers*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. X, p. 199-201. — J. Trévédy, *Le Couvent de Saint-François* (*Ibidem* t. XXI, 1894).

de n'avoir qu'un seul bas-côté, au nord, par où pénétraient les fidèles. Il n'était pas voûté. Si l'on en juge d'après une



(D'après Taylor).

CLOÎTRE DES CORDELIERS

ancienne gravure (1), il avait été très remanié au xv^e siècle, et,

(1) *Voyages...* de Taylor, p. 317-320. Cf. *supra*, p. 61.

à partir de cette époque, il ressemblait, en moins grand, à l'église des Carmes de Pont-l'Abbé. Le cloître se composait d'une suite de petites arcades en tiers-point qu'on a reproduites en 1866 dans le jardin de l'évêché-musée. Il remontait certainement au XIII^e siècle.

Malgré les nombreux obits fondés par les évêques et les grands seigneurs du pays, le couvent s'était toujours débattu contre des embarras d'argent. Église, cloître, bâtiments conventuels, vendus comme biens nationaux pendant la Révolution, furent jetés à bas en 1843. Quelques arcades visibles encore dans la cour d'une maison de la rue Saint-François, quelques chapiteaux du XIII^e siècle, provenant du cloître et rangés dans la cour du musée archéologique, quelques pierres tombales déposées dans le même musée, telles sont les dernières épaves de ce Saint-Denis de la Cornouaille.

La chapelle du Pénity, bâtie dans les premières années du XVI^e siècle, à peu près au milieu des allées de Locmaria, renfermait d'intéressants vitraux consacrés à la vie de la Vierge.

Notre-Dame du Guéodet ou de la Cité, dont la rue de ce nom désigne l'emplacement, était la chapelle municipale. La nef remontait au début du XIII^e siècle ; le chœur, refait à l'époque flamboyante, possédait des boiseries de la Renaissance avec des colonnes cannelées. Là se trouvaient les meilleurs vitraux de Quimper, notamment une magnifique Adoration des bergers, datant de 1503. Tout fut détruit en 1817. Les boiseries sculptées firent, dit-on, du bois de chauffage.



II

LA CHAPELLE
Notre-Dame de Kerinec
ET LES HÔPITAUX
des chapelles bretonnes

On visite peu la chapelle Notre-Dame de Kerinec en Poulan. La faute en est à la situation qu'elle occupe, isolée loin des grandes routes et difficilement accessible. Du côté de la route de Douarnenez à Audierne elle est presque inabordable. Ne nous en plaignons pas trop cependant : ce qui l'isole contribue à sa beauté. Elle git dans une légère dépression de terrain, auprès d'une fontaine d'où jaillit une source, sous le couvert d'un épais rideau de châtaigniers et de hêtres, frais asile de repos, presque de joie, dans ce rude pays du Cap, terre de landes et de pins, sur laquelle, même par un clair jour bleu, semble toujours peser la mélancolie de l'immense mer toute proche. Qu'on vienne à Kerinec par Poullan; de petits sentiers assez bien tracés conduisent sans erreur possible à la chapelle; il n'y a de marche que pour quarante minutes.

Origine ; Histoire (1). — Quelle est l'origine de cette chapelle ? Personne n'en saura jamais rien. Une source est là. Il devait s'y rattacher quelque croyance païenne. Une divinité

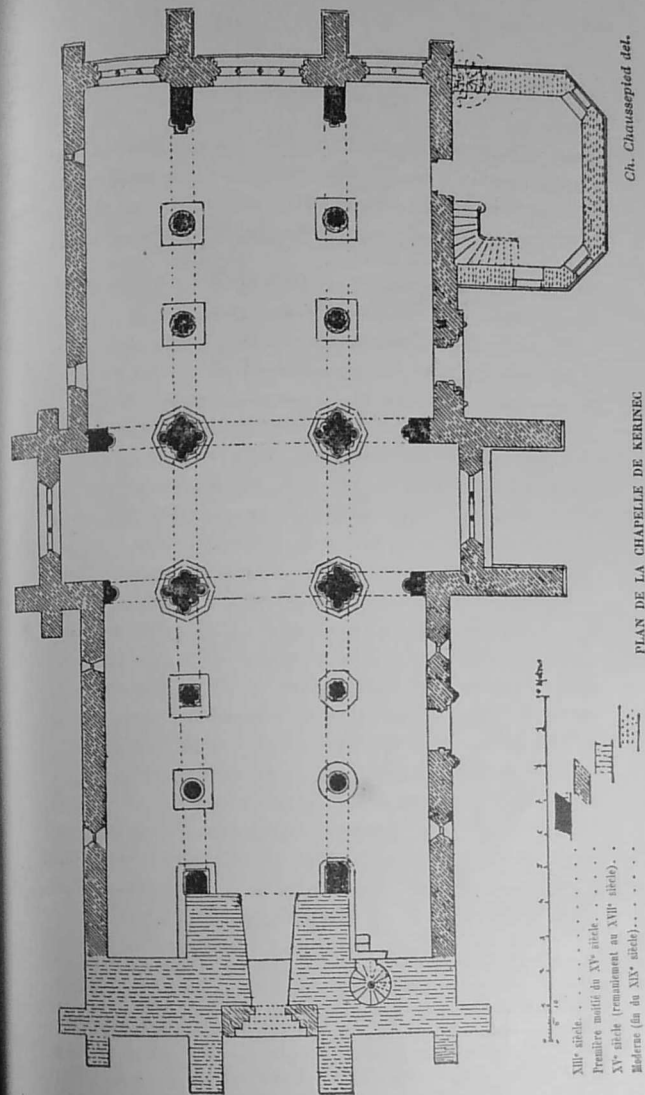
(1) M. le chanoine Abgrall a consacré quelques lignes à la chapelle de Kerinec dans son *Architecture bretonne*, p. 26, et dans le *Livre d'or des églises de Bretagne, Pont-Croix*, p. 8.

présidait au débit et à la pureté des eaux, divinité bienfaisante, puisqu'elle entretenait la fraîcheur et la vie, création spontanée d'un paganisme vraiment immortel puisqu'il n'est autre qu'une forme de l'attache de l'homme à la nature. Le christianisme survenu exorcisa la source. La Sainte Vierge chassa l'ondine et, au XIII^e siècle, une ardente piété lui éleva près de sa fontaine l'un des deux plus beaux sanctuaires qu'elle ait possédés dans la Basse-Bretagne jusqu'à la construction de Notre-Dame du Folgoët. (1)

Telle que cette chapelle se présente à nous aujourd'hui, diverses époques s'y dénoncent, sans, toutefois, que l'harmonie de l'ensemble en soit troublée. Trois siècles surtout y ont laissé leurs empreintes respectives : le XIII^e, le XV^e, le XVII^e ; mais il se trouve qu'à chacun d'eux se rapporte une part bien déterminée de la construction. Au XVII^e siècle appartient la tour posée sur le pignon de la façade occidentale, à la première moitié du XV^e l'enveloppe extérieure de l'église, au XIII^e les arcades de l'intérieur. Au XVII^e siècle, lorsqu'on reconstruisit la tour, vraisemblablement à la suite d'un éroulement causé par la foudre, la maçonnerie de la façade fut un peu remaniée, mais le portail, sans conteste, est ancien.

Plan. — Le plan offre un long rectangle de sept travées, trois pour le chœur, trois pour la nef. Au centre une travée plus vaste forme le carré du transept. À l'extrémité ouest une construction massive, prolongeant la nef, porte la tour. C'est par là, sous le passage voûté s'ouvrant sur la grande porte, qu'il faut se placer pour apprécier l'élégance correcte de ce

(1) L'autre est Notre-Dame de Roscodon, aujourd'hui église paroissiale de Pont-Croix. Les fondateurs de Notre-Dame de Roscodon furent les seigneurs de Pont-Croix. En 1524 le droit de patronage, à Kerinec, appartenait à Alain de Tyvarlen, seigneur de Guilguiffin (Archives du Finistère, 219 G 2, n° 1), représentant une branche cadette de la grande famille de Tyvarlen dont un membre était devenu, au début du XIV^e siècle, seigneur de Pont-Croix.

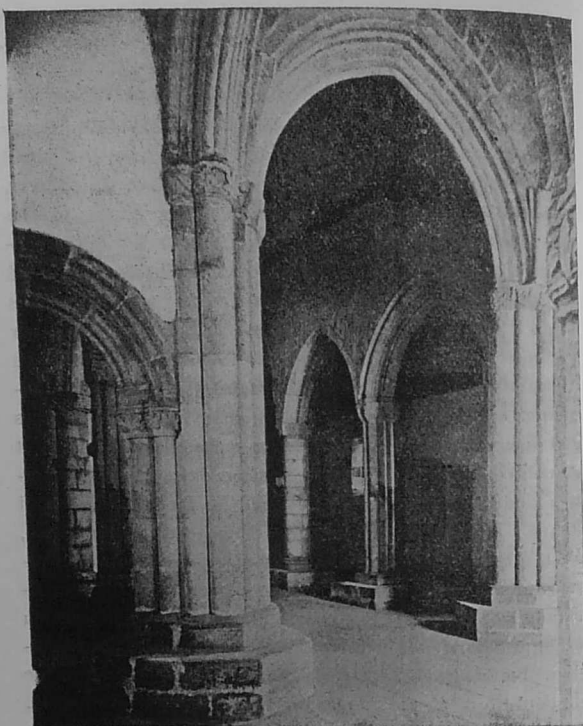


vaisseau aux colonnes sveltes, qui, un peu sombre dans la nef proprement dite, va s'éclairant toujours davantage jusqu'à la belle rose rayonnante du chevet plat. Un toit commun, sauf naturellement pour le transept, couvre la nef et les bas-côtés.

Intérieur. — Les piles de la nef sont, les premières polygonales, d'ailleurs engagées dans le massif de la tour, les suivantes cylindriques, puis polylobées, constituées par un faisceau de huit colonnes. Ce dernier genre de support, où l'architecte, au lieu d'engager les colonnes dans des angles rentrants, les a soudées les unes aux autres, est d'origine et de tradition poitevines, mais, par l'effet d'influences ignorées de nous, a été très pratiqué dans le pays de Pont-Croix à partir d'au moins 1170. Il a été pratiqué en union avec d'autres éléments, par exemple avec ces petites bases sur lesquelles retombent au niveau des sommiers les moulures des arcades, motif ornemental familier aux constructeurs angevins. Du reste, dans certaines églises, concurremment avec les piles polylobées, et dans les mêmes files d'arcades, s'en rencontrent souvent d'autres dont le plan n'a rien de poitevin. En somme, ce qui donne à ces arcades et à ces piles leur physionomie propre, c'est, quel qu'en soit le plan, une recherche évidente de légèreté qui, malgré la petitesse des formes, n'exclut pas la complication. Le plus ancien exemple connu, du moins le plus ancien exemple daté, s'en trouve dans la chapelle en ruines de Languidou, près de Plovan, bâtie vers l'année 1170. L'église paroissiale de Pont-Croix en possède un très remarquable ensemble (1). On peut citer aussi les églises de Mahalon, de Languivoa en Plo-

(1) M. Ch. Chaussepied a, le premier, donné à cette véritable école régionale l'attention qu'elle mérite (*Étude sur l'architecture romane du Finistère. École régionale de Pont-Croix*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, 1909). Puis MM. E. Lefèvre-Pontalis et L. Lécureux ont montré ce que ces églises avaient de commun avec les monuments poitevins (*Les influences poitevines en Bretagne et l'église de Pont-Croix*, dans le *Bulletin monumental*, 1910).

néour-Lanvern, de Lambour en Pont-l'Abbé, de Pluguffan, de Penhors en Pouldreuzic, de Pont-l'Abbé même. Cette dernière



NEF ET TRANSEPT

Ch. Chaussepied, phot.

église est de l'extrême fin du XIV^e siècle, et, cependant, on y trouve encore des piliers analogues à ceux du XIII^e. La raison en est facile à comprendre. Comme on ne prévoyait pas de voûte,

ce plan de pile où rien n'est fait pour recevoir des retombées de nervures n'avait rien de gênant. C'est précisément ce qui est arrivé à Kerinec. La nef et le carré du transept y sont presque certainement de la fin du XIII^e siècle. Le tracé en tiers-point des arcades le révèle, ainsi, surtout, que le profil des tailloirs et l'ornementation des chapiteaux. Plus de culots en forme de cône renversé au-dessus des tailloirs, comme à Pont-Croix et à Languidou. Plus de chapiteaux cubiques: sur les larges corbeilles s'éploient des feuilles lancéolées, traitées d'une main assez ferme, ou bien grimacent des masques humains grossièrement taillés. Les arcades des deux premières travées présentent deux rangs de claveaux aux arêtes biseautées; la troisième a des moulurations toriques sans filet saillant. Cette absence de filet semble autoriser l'attribution de ces arcades non pas au XIV^e siècle, mais à la fin du XIII^e, car cet élément décoratif, existant sur les tores d'intrados dans le chœur de l'église de Pont-Croix, aurait été sans nul doute appliqué aux arcades de la nef de Kerinec si cette nef avait été faite postérieurement aux arcades du chœur de la grande église voisine. Au surplus il est à remarquer que les caractéristiques du style, à tort appelé souvent du XIV^e siècle et qu'il faudrait de préférence qualifier toujours de rayonnant (1), ont été adoptées relativement tôt en Cornouaille: c'est ainsi qu'il y a un filet saillant à l'intrados de deux arcades dans le chœur de la cathédrale de Quimper, arcades bâties vers 1260.

(1) Quelques archéologues, notamment M. de Lasteyrie, disent « rayonnant ou géométrique ». Le second terme, plus exact à certains égards que le premier, est un peu abstrait. Ce n'est pas à dire que le qualificatif « rayonnant » ne prête pas à la critique. Il est seulement meilleur que l'expression: du XIV^e siècle. Dans l'histoire de l'art comme dans celle des idées, la division par siècles, très commode certes, et même, par hasard, assez souvent juste, a quelque chose de trop arrêté qui fait illusion. La Sainte Chapelle de Paris, élevée en 1245-1248, se rattache au style dit du XIV^e siècle. Celle de Riom, élevée vers 1380 pour le duc de Berry, est tout à fait flamboyante....

Les profils des bases ne fournissent aucun élément sûr pour fixer une date : elles sont très aplaties, avec des socles posés eux-mêmes sur des cubes de pierre arrangés pour servir de bancs. Les piles orientales de la première et de la deuxième travée portent vers l'ouest, aux deux tiers de leur hauteur, une sorte de console destinée sans doute à recevoir une statue.

Le carré du transept montre des amorces d'ogives, mais n'a pas été voûté. Il y a apparence que les quatre solides massifs qui le dessinent, composés de douze colonnes, avaient été bâtis pour supporter une tour centrale ; par malheur, cette tour, qui aurait constitué à l'église un couronnement magnifique, n'a jamais existé. Des pierres retrouvées jadis dans la sacristie, et qui venaient d'une ancienne tour, appartenaient certainement à celle du xv^e siècle que le clocher actuel a remplacé. Les arcades du carré du transept sont en tiers-point, tandis que le plein-cintre a été conservé sur les arcades épaulant latéralement les grosses piles et qui font communiquer les bras du transept avec les bas-côtés de la nef et du chœur. Ce sont, en quelque sorte, des arcs-boutants intérieurs.

Les arcades du chœur rappellent davantage celles de Lan-guidou et de la nef de Pont-Croix, parce qu'elles sont en plein-cintre et parce que, sur le mur, à l'intérieur, s'allonge une baguette horizontale dont, au-dessus de chaque support, un appendice vertical descend vers la pile pour se soutenir, un peu au-dessus du tailloir, sur un culot à masque humain, — disposition qui ne se trouve pas dans la nef. Néanmoins, comme, dans les autres détails, le chœur offre les mêmes caractéristiques que la nef, on doit le dater lui aussi du xiii^e siècle, peut-être en lui donnant une antériorité de plusieurs années par rapport à la nef. En tout cas, c'est ici la partie la plus ancienne de l'église actuelle.

Extérieur. — Au xv^e siècle fut reconstruite toute l'enveloppe extérieure, laquelle est, d'ailleurs, moins riche que les

extérieurs de la plupart des chapelles analogues de cette région. Contrairement à l'usage breton, à Notre-Dame de Kerinec c'est l'intérieur qui a été traité avec le plus de soin et de somptuosité (1).

Sur la nef s'ouvrent, du côté sud, une porte correspondant à la deuxième travée (2), des deux côtés, deux petites fenêtres correspondant l'une à la première, l'autre à la troisième travée. Ces petites fenêtres, dessinées en plein-cintre, étroites presque à la façon de meurtrières, ne distribuent que parcimonieusement la lumière à l'intérieur de la chapelle ; cependant, malgré la première apparence, elles ne sont pas le moins du monde romanes : elles ont des encadrements qui, d'après les caractères des chapiteaux et des bases, ne peuvent pas, si l'on se rapporte aux traditions de l'architecture cornouaillaise, remonter plus haut que la première moitié du xv^e siècle. Tous les portails sont de cette même date, ainsi que les grandes fenêtres du transept et du chevet. Parmi les portails, celui de la façade rappelle un peu, par ses voussures biseautées et ses chapiteaux d'allure archaïque, les arcades de la base de la tour de Locronan, qui doivent ne pas être postérieures à 1435 (3). L'ornementation des grandes fenêtres est, il est vrai, purement rayonnante et peu différente de celle que, dès les dernières années du xiii^e siècle, on employait dans beaucoup d'églises, même en Bretagne, par exemple à la cathédrale de Quimper : nulle trace de soufflets ni de mouchettes, partout des quatre-feuilles et des trèfles ; la seule caractéristique notable est l'emboîtement de ces quatre-feuilles et trèfles dans des triangles ou losanges convexes. Toutefois chacun sait que l'art breton, qui s'était assimilé assez vite les principes du style rayonnant, les a longtemps conservés,

(1) La sacristie est presque entièrement une construction moderne.

(2) Au nord n'a été ménagée qu'une toute petite ouverture rectangulaire aujourd'hui murée.

(3) Et qu'à tort on présente encore parfois comme romanes.

surtout dans le dessin des grandes verrières et des balustrades. Il suffit de citer les grandes roses du transept de la cathédrale de Saint-Pol et du chevet de l'église des Jacobins de Morlaix. Du reste, à Kerinec, le style des encadrements, comportant des colonnettes à bases prismatiques, exclut une date plus ancienne que la première moitié du xv^e siècle.

Pour ce qui est des grandes fenêtres et roses, on n'en pourrait pas sans doute citer de rayonnantes après 1450, date où, par l'effet du relèvement du royaume de France, l'art flamboyant français semble s'implanter définitivement en Bretagne ; mais, sur les balustrades, en particulier sur celles des clochers, le quadrilobe s'étale jusqu'à la fin du xvi^e siècle et presque jusqu'au xvii^e (1). C'est ce qui se constate avec une évidence convaincante sur le clocher de Kerinec, reproduction dégénérée, alourdie, des beaux clochetons si hardis, si élancés, de Pleyben et de Penmarc'h. Les corbeaux qui soutiennent l'avancée de la plate-forme indiquent, de même que le plein-cintre et la décoration des baies, la fin de la période de la Renaissance ou plutôt le début de la période dite classique. A tout prendre, le clocher, avec sa flèche, doit être de 1650 environ, sauf la tourelle d'escalier (2). A vrai dire, il est à peu près certain que la balustrade se compose de matériaux réemployés provenant de la tour du xv^e siècle, mais, puisque les motifs d'ornementation de ces matériaux convenaient aux nouveaux architectes, n'est-il pas permis de les considérer comme appartenant de fait au goût donc à l'art de leur temps. Singulier mélange de styles et de formes ! Partout, dans ces églises de la campagne bas bretonne, des pièges attendent ainsi quiconque s'en vient les étudier comme il ferait des monuments de la Bourgogne ou de l'Île-de-France. C'est ce que certains archéologues veulent dire en écrivant que l'art

(1) Le plus bel exemple s'en trouve sur la tour de Ploaré dont la galerie supérieure porte la date de 1586.

(2) La tourelle d'escalier est plus ancienne.

breton est *retardataire*. A d'autres le terme semble, à cause de son ambiguïté, impliquer une nuance de mépris. Disons donc que les maîtres d'œuvre en Basse-Bretagne, surtout en Cornouaille, avait le tempérament conservateur. Lorsqu'une forme leur plaisait, ils y tenaient et ne se croyaient pas forcés, pour se conformer à la mode, de l'abandonner aussi vite qu'on le faisait ailleurs pour en prendre une autre. Dans leur cas il y a, non pas impuissance, mais fidélité. Les grands monuments, comme la cathédrale de Quimper, si, dans certaines parties, ils sont bien accommodés aux nouveautés de leur époque, témoignent eux aussi, en beaucoup de points, de cet attachement au passé qui est un des traits de la race. Chaque peuple construit pour lui-même et c'est de ce point de vue qu'il faut juger ses constructions. Avec des éléments empruntés de divers côtés, et qu'ailleurs on ne trouverait pas ainsi combinés, les Bretons d'autrefois ont élevé le genre d'églises qui satisfaisait les besoins de leurs yeux et de leurs âmes. Cette combinaison n'est-elle pas en elle-même une nouveauté ?

Annexes de l'Eglise. — Et puis, il y a les annexes de l'église, car le sanctuaire ne se suffit pas à lui-même. Il n'est que la pièce principale d'un ensemble, — pour les églises paroissiales : cimetière, arc-de-triomphe, calvaire, ossuaire ; — pour les simples chapelles : fontaine, croix et, particularité peu connue, hôpital (1).

Il existe dans le Finistère des fontaines plus belles que celle de Kerinec ; il n'en existe pas de plus gracieuse dans sa simplicité. C'est, à quatre-vingts mètres environ à l'est de la chapelle, un petit édicule à pignon dont la niche a une arcade dessinée en anse de panier que relèvent deux moulurations anguleuses. Une légère colonne à nids d'abeilles décore

(1) Le mobilier de la chapelle ne contient malheureusement rien d'intéressant.

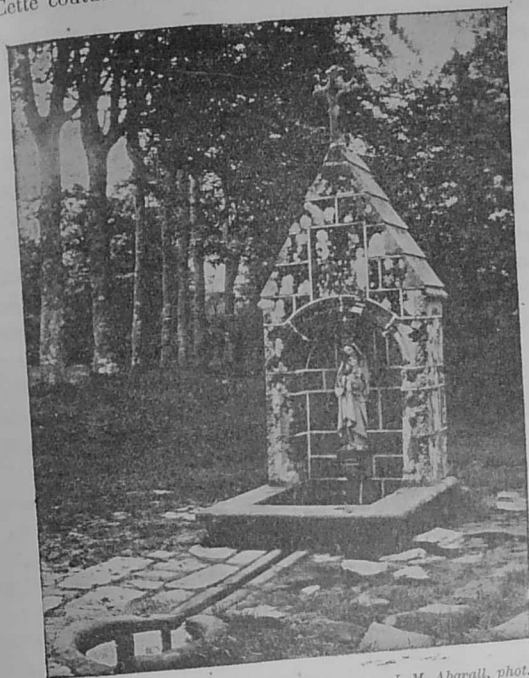
chacun des angles. Il n'est pas possible d'assigner à cet édifice une date antérieure à 1540. Il ne serait pas étonnant que nous dussions même descendre jusqu'à la seconde moitié du XVI^e siècle ; cependant une note de la chronique paroissiale conservée au presbytère de Poullan, et d'après laquelle la fontaine aurait été refaite en 1656 par les soins du recteur N. Caodal, ne peut faire allusion qu'à une réparation. Le nom de ce recteur se lit sur la partie supérieure du pignon, partie qui fut alors refaite, ainsi, vraisemblablement, que la bordure de la fontaine et le canal ménagé pour l'écoulement de l'eau.

Sensiblement plus près de la chapelle, au sud-est, la croix-calvaire, d'une exécution grossière, se fait remarquer surtout par la haute chaire qu'elle domine au centre et sur le rebord de laquelle repose un pupitre de pierre. Sous le pupitre même un buste humain semble représenter un auditeur attentif au sermon ou à la lecture.

L'Hôpital. - L'ensemble se trouve complété par la maison à demi ruinée qui s'élève à droite de la route d'accès, du côté nord, c'est-à-dire au nord-est de l'église. Elle comprend sur une haute cave, un étage qu'éclaire, au sud, une petite fenêtre. Elle devait être jadis un peu plus vaste car, à l'ouest, se voit parmi des ruines une cheminée ancienne, qui pourrait remonter à la fin du XV^e siècle. Ce bâtiment, aujourd'hui inhabité, doit être regardé comme l'hôpital de la chapelle. Dans une liasse de documents relatifs aux droits et possessions de la seigneurie de Kerharo en Poullan, remise aux Archives départementales du Finistère par M. le comte de Saint-Luc, se trouve en effet un acte du 5 juin 1513 passé « en la maison de l'hospital de la chapelle Nostre-Dame de Kerynec » (1). Nous constatons là une des rares traces laissées dans les textes

(1) Arch. du Finistère, E 453²⁸.

par une coutume charitable et touchante, qu'on a trop perdue de vue.
Cette coutume est rapportée dans un mémoire que les



J.-M. Abgrall, phot.

FONTAINE DE KERINEC

Jésuites du collège de Quimper composèrent vers 1670 pour expliquer qu'en dépit d'une tradition alors courante, la chapelle de saint Laurent en Ergué-Armel, dépendant du prieuré de Logamand, n'avait jamais été un hôpital ou maladrerie.

C'est, écrivaient-ils « une simple chapelle bâtie dans le fief du prieuré de Logamand, et il en est de cette chapelle comme de beaucoup d'autres bâties en Bretagne, où, les peuples ayant une dévotion particulière aux chapelles et aux pèlerinages, et anciennement beaucoup plus qu'aujourd'hui, comme on le remarque en ce que la plus grande partie de ces chapelles, qui sont en plus grand nombre dans cette province que dans quatre autres du royaume, ont été bâties il y a plus de deux ou trois cents ans, en ce temps là chacun vouloit avoir sa chapelle et y procuroit des dévotions particulières ; il y en avoit même qui, pour y mieux réussir et qui par un pur motif de piété et de charité, sans aucune obligation, mettoient dans ces chapelles, ou dans quelques autres lieux voisins qui leur appartenoient, qui deux, quatre ou six lits, plus ou moins selon le nombre d'offrandes qui tomboient dans ces chapelles et dont on se servoit, les réparations de ces chapelles préalablement faites, pour l'entretien de ces lits et des pauvres estropiés et pèlerins qu'on y recevoit. Vers l'an 1540 cette dévotion aux chapelles s'étant relâchée, en sorte qu'y ayant beaucoup moins de pèlerins et, conséquemment, y tombant beaucoup moins d'offrandes, cela donna lieu à quelques-uns de n'y plus tenir de lits ni recevoir de pauvres » (1).

La même pièce nous apprend que, justement vers 1540, la commission extraordinaire constituée pour la réformation des hôpitaux de la province, dont les fonds étaient en général mal administrés, fit quelques tentatives pour toucher aussi aux simples chapelles. En vain d'ailleurs ; mais ces prétentions hostiles durent contribuer à hâter l'abandon de

(1) Arch. du Finistère, D 45 (cité par M. le chanoine Peyron dans son travail sur *Les églises et chapelles du diocèse de Quimper*, publié dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXX, 1903, p. 140). Cette chapelle, qui s'élevait sur le mont Frugy, a complètement disparu. — Cf. chanoines Peyron et Abgrall, *Notices sur les paroisses*, t. III, p. 255-257.

la vieille coutume. Toutefois il semble bien que l'hôpital de Notre-Dame de Kerinec était encore très fréquenté au début du XVI^e siècle, puisque non seulement on y hébergeait des pèlerins et des mendiants, mais des notaires, des « passeurs » comme on disait alors en Basse-Bretagne, y recevaient des contrats auxquels ils apposaient leurs seings (1).

Il serait intéressant de rechercher aux alentours de toutes les chapelles rurales s'il ne subsisterait pas des hôpitaux analogues. Peut-être doit-on reconnaître les vestiges d'un hôpital auprès des ruines de Sainte-Barbe en Gouesnac'h. Constatons au moins qu'aux portes mêmes de Quimper nous en rencontrons un presque intact. En effet, quiconque a visité la chapelle de la Mère de Dieu en Kerfeunteun se rappelle qu'au sud-ouest, sur le bord de la route, se dresse une petite maison de plan rectangulaire à laquelle une structure extrêmement fruste donne un air assez étrange. Nul ne saurait la dater. On a pensé (2) que cette annexe de la chapelle, à présent convertie en oratoire, était destinée à rappeler à la piété des fidèles la Santa Casa de Lorette. Mais il faut faire attention qu'elle se trouve hors de l'église principale, ce qui la différencie de la Santa Casa. que, d'autre part, elle ne présente pas l'orientation ouest-est, ce qui interdit de la regarder. — si elle est ancienne, — comme ayant été primitivement une chapelle. Ce qu'il y a de plus probable, disons même de presque certain, c'est que cette maison était l'hôpital de la chapelle. Il est vrai que l'église actuelle a été commencée en 1540, date vers laquelle, suivant le mémoire cité

(1) C'est à cet hôpital, dès lors désaffecté, que doit se rapporter un article du compte de la chapelle en 1791 où figure la mention d'un paiement fait pour « l'ouvrage fait sur et autour de la maison appartenant à la dite chapelle » (Arch. du Finistère, 219 G 2, n° 5). — La présence de cheminées dans certaines églises ne s'expliquerait-elle pas elle aussi par la pratique de l'hospitalité envers les pèlerins et mendiants ?

(2) *Notice sur la chapelle de Ty-Mam-Doué* par l'abbé Peyron, Quimper, Kerangal, 1893, 46 p.

plus haut, se relâcha la dévotion aux chapelles et, partant, la coutume de ménager des hôpitaux soit à l'intérieur, soit dans le voisinage ; mais, pour avoir bâti ce délicat chef-d'œuvre d'architecture rurale qu'on appelle Ty-Mam-Doué, il faut croire que les braves gens de Cuzon, paroisse dont ce terrain dépendait alors, demeuraient attachés aux bonnes traditions de leurs ancêtres. Du reste, rien n'empêche de considérer l'hôpital comme antérieur à 1540 puisqu'avant les travaux du xvi^e siècle, il existait déjà en ce lieu un sanctuaire dédié sous le vocable de la Mère de Dieu. Avec le temps, l'hôpital cessa de servir aux pèlerins mendiants ou estropiés, on en fit une petite chapelle, puis tout le monde en vint au point d'en oublier la destination primitive.



III

LOCRONAN

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

Il n'existe sur le passé le plus lointain de Locronan que des traditions hagiographiques et populaires, matériaux trop fragiles pour l'historien, très précieux pour le poète, nullement négligeables pour l'archéologue (1).

On raconte que, dans les premières années du vi^e siècle, tandis que le puissant roi Grallon régnait en Cornouaille armoricaine, un très saint homme nommé Ronan aborda sur la côte du Léon, venant d'Irlande (2). Il aspirait à pratiquer sans réserves les plus difficiles vertus des anachorètes ; bientôt il se heurta à une difficulté imprévue : la réputation de ses exceptionnels mérites, trop vite répandue dans le voisinage, attirait vers sa retraite une foule importune. Malades et mendiants l'assiégeaient. Résolu à chercher dans une complète solitude la véritable paix et l'oubli du monde, Ronan, poussé par une inspiration céleste, se mit en route vers le sud. Il marcha longtemps. Finalement il s'établit dans une épaisse forêt, au cœur du pays de Névet, non loin de Quimper. S'étant

(1) Voir *Bulletin archéologique de l'Association bretonne* (congrès de 1849) et les deux pages de M. le chanoine Abgrall sur Locronan dans son *Livre d'or des églises de Bretagne*, 1897.

(2) On dit indifféremment Ronan ou Renan. Aux xv^e et xvi^e siècles, et avant aussi sans doute, on désignait Locronan sous le nom de Locronan-Coat-Névet ou de Saint-René-du-Bois pour le distinguer du Saint-Renan léonard, appelé Locronan-ar-Faneq (Saint-Renan-du-Marais).

bâti une modeste demeure, il y vécut dans une austère pénitence. Un jour, accusé de sorcellerie, il fut jeté en prison et, en présence du roi Grallon, se justifia, ressuscitant un jeune enfant, dont une méchante femme appelée Kében, sa mère, lui imputait la mort. A partir de ce moment tout le monde le respecta ; personne n'osa plus troubler l'obstination souvent farouche qu'il montrait à fuir le commerce des autres hommes. Il mourut plein d'années et voilé de mystère.

Ses obsèques ne furent pas moins étranges que ne l'avait été sa vie. Deux bœufs blancs traînaient une charrette de paysan sur laquelle gisait son cadavre. Trois évêques menaient le deuil, mais ne conduisaient pas les bœufs que, seule, mais impérieuse et ferme, guidait une main invisible. Après un assez long parcours, troublé par l'intervention bruyante et violente de la détestable Kében, les bêtes inspirées, revenant à leur point de départ, c'est-à-dire à l'ermitage de Ronan, s'arrêtèrent brusquement. L'ordre était formel ; on enterra le saint en ce lieu, sur le penchant occidental de la montagne où il avait toujours pris plaisir à se promener (1).

Voilà ce que rapporte la légende ; voici ce que l'histoire enseigne.

En 1031, à la suite d'une victoire remportée aux environs

(1) Fr. Albert Le Grand, *La vie des saints de la Bretagne-Armorique*, édit. Thomas, Abgrall et Peyron, p. 205-208. D'après la *Vie inédite* publiée par Dom Plaine dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère* (t. XVI, 1889, p. 273-318), Ronan, poursuivi par la rancune de Kében, abandonna la Cornouaille pour la Domnonée et mourut à Hilion près de Saint-Briec, d'où son corps fut ensuite rapporté à Locronan. M. R. Latouche n'a pas eu de peine à montrer l'impossibilité de se servir de ces textes pour l'histoire (*Mélanges d'histoire de Cornouaille*, 1911). Mais il n'y a aucune raison sérieuse de nier, comme il le fait, l'existence de Ronan. On trouvera reproduite dans l'édition citée d'Albert Le Grand (p. 211-216) une chanson populaire recueillie par La Villemarqué dans son *Barzaz-Breiz*. D'autre part Ernest Renan, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, a écrit sur son saint patron quelques lignes pleines d'une poétique et caressante ironie.

de la forêt de Névet sur son suzerain le duc Alain V, le comte de Cornouaille Alain Caignart fonda près de là un prieuré qui fut rattaché à l'abbaye alors toute récente de Sainte-Croix de Quimperlé. Dès cette époque une certaine vénération pieuse s'attachait à ce coin de terre, car, avant le combat, Alain Caignart avait invoqué saint Ronan à son secours en même temps que la sainte Croix. En tout cas, Locronan était au XIII^e siècle un lieu de pèlerinage bien connu et fréquenté ; Pierre Mauclerc y vint, et plus tard, saint Yves (1). Peu à peu, il se forma autour du prieuré une bourgade que les princes gratifièrent de nombreuses marques de leur faveur, notamment de privilèges financiers. Ainsi, lors de la naissance de son fils, qui devait être Jean V, Jean IV accorda aux habitants, de la paroisse l'exemption de fouages, exemption confirmée par Jean V lui-même, lorsqu'il vint, au mois de juin 1408, porter à « Monsieur saint Renan » son tribut d'« honneur et révérence » (2). En 1643, le corps politique de la « ville de Saint-René-du-Bois » demandait encore au jeune roi Louis XIV la confirmation de ses « privilèges, franchises, libertés, immunités et exemptions concédés par les souverains ducs de Bretagne et roys de France leurs successeurs » (3).

Les routiers qui, sous couvert de religion, désolèrent le pays bas-breton à l'époque de la Ligue, n'épargnèrent pas ces gens heureux. Le chanoine Moreau écrit du fameux bandit La Maignanne que, de Châteaulin à Douarnenez, il « fit un très bon butin, car, par la longue paix qu'avait eue cette contrée, les habitants étoient riches en meubles. Il y avoit peu de

(1) Dom Plaine, *Le tombeau monumental et le pèlerinage de saint Ronan*, p. 12 (extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, II^e série, t. XI, 1879). Le culte de saint Ronan s'était répandu hors de Bretagne, car son nom se lit dans des litanies du XI^e siècle contenues dans un manuscrit de Saint-Martial de Limoges (*Revue celtique*, t. III, p. 449).

(2) *Mandements de Jean V*, publiés par R. Blanchard, nos 1034 et 1723.

(3) Archives du Finistère, 133 G 2, n^o 3.

familles où il n'y eût force hanaps d'argent, cela veut dire des tasses, qui étoient grandes et larges, dont plusieurs étoient dorées » (1). En compensation, après l'orage, une importante source de richesse, connue du reste au moins dès le xv^e siècle, jaillit plus abondante qu'auparavant. Locronan, en effet, fut au xvii^e siècle un des principaux centres de l'industrie de la toile à voiles en Bretagne (2). C'est en ce temps que furent bâtis la plupart des logis à noble figure qui donnent presque de la solennité à la place grise et silencieuse. Leur appareil de pierres de taille, leurs corniches sculptées, leurs lucarnes décorées sobrement à la mode classique, rappellent dans leur mélancolique déchéance les jours bruyants d'une prospérité désormais bien morte.

LA GRANDE ÉGLISE

Historique. — Les derniers métiers se sont tus ; la petite ville demeure toutefois ce qu'elle était tout d'abord : un but de pèlerinage. La Révolution a fait disparaître le prieuré, mais l'église subsiste, avec son annexe du Pénity. Il n'y eut, ce semble, aucun édifice important à cet endroit avant le xi^e siècle ; tout au plus s'y trouvait-il, à l'époque de la bataille, une petite maison, aménagée en oratoire, que la tradition présentait comme l'ermitage de saint Ronan. Quoi qu'il en soit, il ne s'est rien conservé d'antérieur au xv^e siècle. L'église romane elle-même, qui dut être bâtie aussitôt après la création du prieuré, n'a laissé aucun vestige. D'ailleurs elle devait

(1) *Mémoires*, éd. de 1857, p. 165 et 166.

(2) D. Bernard, *Notes sur les fabriques de toiles...* dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XLV, 1918, p. 116-130. Cf. le testament du corsaire et marchand morlaisien Nicolas Coétanlem qui, à la fin du xv^e siècle, faisait avec des anglais le commerce de ces toiles (même *Bulletin*, t. XIII, 1886, p. 273).



E. Lefèvre-Pontalis, phot.

Clocher et chapelle de Locronan.

se trouver un peu plus au sud, là où s'élève maintenant le Pénity. L'église actuelle a été construite, à une place jusqu'alors libre, aux frais des ducs Jean V et François II et avec le concours des seigneurs de Névet dont la baronnie englobait Locronan (1). Aucun document ne nous révèle la date précise à laquelle furent commencés les travaux. Mais nous savons que le 26 juillet 1439, un bourgeois de Quimper, nommé Jean Le Moine, légua par testament une rente annuelle de dix sous de monnaie courante à la fabrique de l'église paroissiale de Locronan (2). D'autre part, en 1444, ou peu auparavant, on enterra dans la même église un certain Hervé, baron de Névet, ce qui donne à supposer que l'édifice avait déjà pris forme (3). Enfin, il nous est parvenu un mandement du duc François II ordonnant, le 4 décembre 1475, à Henri du Juch, capitaine de Quimper-Corentin, et au sénéchal de Cornouaille de faire réserver pour trois ans le produit du devoir de billot, qui était un impôt sur les boissons, à l'achèvement de l'église, « grandement et somptueusement édifiée ». D'après la requête présentée par les habitants il ne restait plus guère à faire que la grande vitre (4). En raison de l'unité de style qui caractérise le monument, on est autorisé à croire qu'il fut construit en une seule campagne, à l'exception d'un petit nombre de détails exécutés seulement à la suite du mandement de

(1) *Histoire de la maison de Névet*, racontée par Jean, baron de Névet en 1644 et publiée par J. Trévédy dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XV, 1888, p. 338-361.

(2) Archives du Finistère, 2 G. 94, n° 17. Le même Jean Le Moine légua aussi deux livres de cire à « l'église neuve de Notre-Dame de Locronan ». Il s'agit ici de la chapelle de Kelou-Mad qui fut presque entièrement refaite au siècle suivant.

(3) J. Trévédy, *Ce qui reste des anciens nécrologes du couvent de Saint-François de Quimper*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XV, 1888, p. 111, n° 97. Le corps fut ensuite réclamé par les Franciscains de Quimper et inhumé chez eux.

(4) Archives du Finistère, H. 181, fonds de Sainte-Croix de Quimperlé, prieuré de Locronan ; copie du 15 mai 1476.

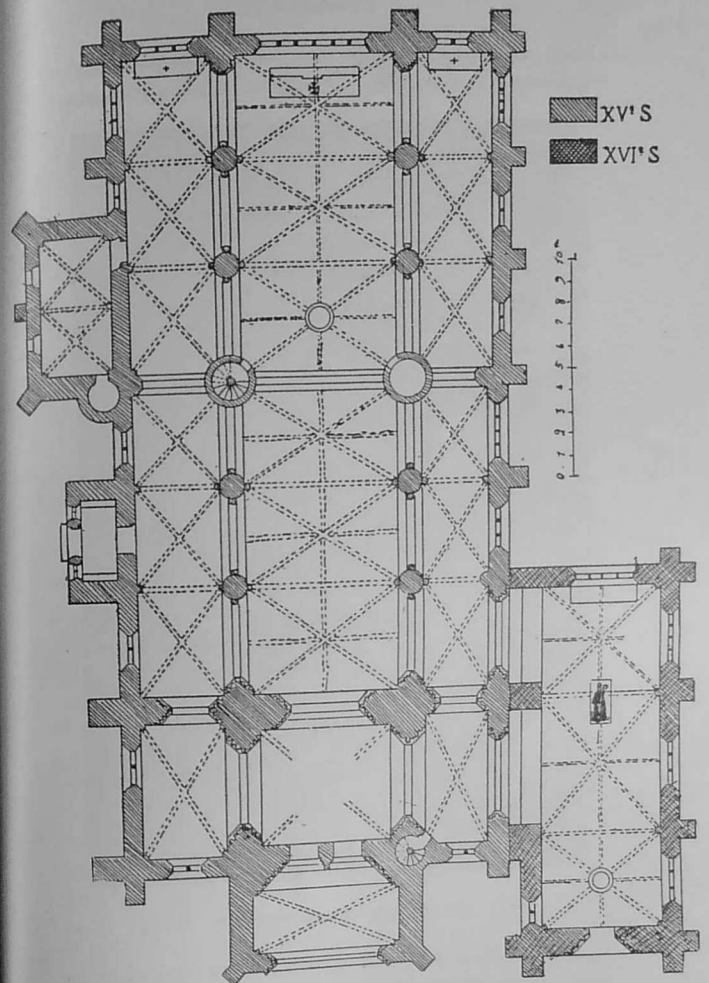
François II, le manque de ressources ayant entraîné une brève suspension des travaux. Nous pouvons donc dire qu'il appartient au deuxième tiers du xv^e siècle.

Description. — Ce n'est par ses dimensions (1) qu'une église rurale, mais qui a été bâtie avec soin et avec un très réel souci d'élégance. C'est ainsi que les profils de la nef y sont plus fins qu'à la cathédrale de Quimper dont la nef est de la même époque. Pourtant nous verrons que l'influence de Quimper se fait sentir à Locronan. Sans doute, quelques ouvriers eurent l'occasion de travailler aux deux églises, tel ce Pierre Le Goaraguer qui, après avoir dirigé la construction du croisillon nord de la cathédrale de 1477 à 1479, apparaît à Locronan en 1485 (2). A cette date la plus grande partie de l'église se trouvait achevée, mais il est très possible que Le Goaraguer y eût travaillé antérieurement.

Le plan présente un simple rectangle, orienté de l'est à l'ouest, et comprenant six travées avec bas-côtés, plus la travée de la tour. En réalité, comme le sol présentait une déclivité assez forte, les architectes, afin de racheter un peu cette disposition désavantageuse, ont divisé leur église en deux parties égales, dans le sens de la longueur, celle de l'est étant légèrement surélevée par rapport à l'autre. Cependant, la ligne joignant les clefs des arcades reste, dans chaque partie, d'une horizontalité parfaite, et la masse des gros piliers cylindriques qui marquent la limite intermédiaire dissimule habilement la différence de niveau pour un visiteur placé au bas de la nef.

(1) Longueur, à l'intérieur : 36 mètres ; largeur : 16 mètres.

(2) R.-F. Le Men, *Monographie de la cathédrale de Quimper*, p. 288. D'après les indications de Le Men, Pierre Le Goaraguer devait être déjà âgé à cette époque. Un Guillaume Le Goaraguer que Le Men regarde comme son fils travailla avec et après lui à Quimper. Le nom de cette famille signifie : faiseur d'arcs.



PLAN DE L'ÉGLISE DE LOCRONAN

L'intérieur frappe par son unité de style et ses formes harmonieusement proportionnées. Suivant une habitude qui



NEF DE L'ÉGLISE DE LOCRONAN

se retrouve dans presque toutes les églises rurales bretonnes, aucune fenêtre haute n'éclaire la nef. La lumière ne vient

guère que d'un seul côté, du sud, où s'ouvrent la chapelle annexe du Pénity et, plus loin, trois fenêtres de dimensions normales. Les ouvertures percées dans les murs du bas-côté nord sont, au contraire, petites et peu nombreuses.

La travée correspondant à la tour est, avec les travées des bas-côtés qui la bordent, la partie la plus ancienne de toute l'église. De fortes piles dont le plan dessine un losange sont reliées entre elles par une arcade en tiers-point formant l'entrée de la nef proprement dite. L'arcade se compose de trois rangs de claveaux, ceux de l'extérieur étant simplement biseautés et celui du centre orné de trois tores correspondant sur les montants à trois colonnettes qui ont de petits chapiteaux renflés. Sur chacun des bas-côtés, à gauche et à droite, s'ouvre une arcade moins haute, mais d'ornementation analogue, sauf sur les montants de l'ouest, où les trois rangs de claveaux reposent sur des chapiteaux constituant une sorte de frise que surmonte un tailloir continu. Cette disposition semble imitée de celle qu'on observe sur certaines piles du chœur dans la cathédrale de Quimper. La travée de la tour était jadis couverte d'une croisée d'ogives dont les colonnettes subsistant aujourd'hui dans les angles recevaient les nervures. Elle a été crevée par la chute de la flèche en 1808.

Les piles de la nef sont toutes semblables entre elles, à l'exception des grosses colonnes rondes qui s'élèvent à la limite des deux parties. Chacune est un massif cylindrique cantonné de quatre colonnettes à filet, recevant en pénétration directe, celles de l'intérieur les moulurations centrales des archivolttes, celles des côtés les doubleaux et ogives de la nef et des bas-côtés. Il n'apparaît plus de chapiteaux nulle part. Les bases sont très simples et peu élevées, sans rien de caractéristique. Chaque arcade se compose de trois rangs de claveaux, découpés en rainures anguleuses qui vont se perdre dans le fût des piles. Une seule différence entre les travées de la seconde partie et celles de la première : c'est que dans la

seconde, les bases des colonnettes ont un aspect plus franchement prismatique, ce qui confirme l'hypothèse que l'église a été construite dans le sens de l'ouest à l'est. Une autre preuve en est que la face orientale des grandes piles de délimitation présente une amorce abandonnée de moulures qui devaient être le point de départ des archivolttes qu'on se décida ensuite à monter un peu plus haut.

La voûte d'ogives est du type flamboyant ordinaire, avec une lierne longitudinale commune et des liernes transversales à chaque travée. Le profil des nervures offre des arêtes vives. Les compartiments sont de blocage. Ainsi qu'à la cathédrale de Quimper et dans beaucoup d'églises bretonnes, toutes les clefs, même celles des doubleaux, portent un écu. La clef centrale de la première travée de la deuxième partie est percée d'un large trou de cloche en relation avec le petit clocher qui surmonte le toit en ce point.

La vaste fenêtre qui ajoure le chevet plat comprend six divisions, surmontées de soufflets et mouchettes de pur style flamboyant. On peut noter que le formeret n'épouse pas la forme de cette fenêtre, mais décrit un arc en plein-cintre.

Les bas-côtés ne donnent lieu à aucune observation importante. Un banc de pierre y règne d'un bout à l'autre le long des murs. Les croisées d'ogives, toutes pareilles à celles de la nef, mais dépourvues de liernes, présentent elles aussi des écus martelés. Le bas-côté sud prend jour par cinq fenêtres correspondant aux cinq dernières travées. Sous la troisième se trouve un enfeu dont l'arcade est en plein-cintre ; il ne renferme que de simples pierres tombales du xvii^e siècle sans sculptures, mais ces pierres portent les noms de deux personnages de la famille de Névet (1) et c'est peut-être là que fut

(1) Henri-Anne de Névet, colonel du ban et de l'arrière-ban de l'évêché de Cornouaille, mort en 1622, et René de Névet, également colonel du même ban, mort au mois d'avril 1676.

enterré en 1444 le baron Hervé de Névet dont il a été fait mention plus haut ; conjecture intéressante pour l'histoire de la construction de l'édifice. Sous le montant oriental de la cinquième fenêtre est creusé dans la muraille un petit lavabo décoré d'une arcade triflée. Le bas-côté nord a, dans sa première partie, des formerets dont le tracé en plein-cintre irrégulier ne marque pas réellement la limite du compartiment d'ogives, lequel s'appuie un peu plus haut sur le mur. Il n'en est pas ainsi dans la seconde partie, mais on y remarque une amorce d'ogives et de formerets annonçant une construction moins élevée que celle qui a été faite : on se rappelle que nous avons relevé dans la nef une amorce analogue. Tout ce bas-côté n'est éclairé que par quatre fenêtres. La deuxième travée est percée d'une porte communiquant avec un petit porche latéral. A la quatrième est adossée la sacristie, voûtée d'ogives et où se voient quelques marques de tâcherons.

La travée qui, dans le prolongement du bas-côté, flanque la tour au nord, communique avec le bas-côté proprement dit par une arcade en plein-cintre composée de trois rangs de claveaux biseautés, retombant sur un groupe de chapiteaux que couronne un tailloir continu. La décoration se compose de simples feuilles d'eau. Nous avons déjà remarqué cette disposition dans la travée voisine, sous la tour même. On la retrouve également au sud. Cet ensemble est la plus ancienne partie de l'église, sans que rien cependant y soit antérieur au xv^e siècle.

L'extérieur a beaucoup perdu de sa beauté par la chute de la flèche (1). Le clocher n'avait pas été réparé depuis longtemps lorsque, le 3 janvier 1808, la foudre y ouvrit une immense brèche ; il fallut abattre les restes pantelants. Pour comble de malheur, la démolition fut accomplie sans aucune des précautions nécessaires. Les toitures de l'église et de la

(1) Bigot, *Mémoires sur les clochers du Finistère*, dans le *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXI, 1894, p. 375.

chapelle voisine furent défoncées, beaucoup d'ornements de détail brisés. C'est ainsi que les balustrades qui ornent les rampants du gâble sur le porche sont modernes.

Ce porche, placé en avant du clocher, se distingue par sa grâce bizarre et un peu massive. Son arcade en plein-cintre surbaissé s'ouvre béante, presque aussi large que la tour. L'intérieur est voûté d'ogives dont la clef porte un écu aux armes de Bretagne. Sur les parois, à gauche et à droite, au-dessus du banc de pierre traditionnel, font saillie des niches vides, décorées de motifs triflés. On pénètre dans l'église par deux portes jumelles en plein-cintre, encadrées dans un grand arc également en plein-cintre. Dans le tympan, un dais recouvre une assez mauvaise statue de saint Ronan. Les voussures des arcs renferment des rangs de feuillage ; les colonnettes des montants ont de petits chapiteaux renflés.

La tour (1) dépasse en élévation le porche de deux étages à peu près égaux, dont le premier est orné, sur la façade, d'une fenêtre en tiers-point, le second, sur les quatre faces, de deux longues baies amorties en plein-cintre, couronnées par une accolade et recoupées par des meneaux transversaux. Ces meneaux ont une décoration triflée, comme ceux qu'on voit sur les tours de Quimper. Dans les angles il y a, comme à Quimper aussi, de fausses arcades en mitre reliées aux accolades des baies. D'ailleurs le clocher de Locronan n'est qu'une réplique paysanne de ceux de la cathédrale cornouaillaise. Les colonnettes qui, à Quimper, garnissent les montants, sont remplacées ici par des gorges simplement moulurées. Ce type de clocher, inspiré de l'architecture normande, mais traité avec un caractère très personnel, a fait vraiment fortune, car il fut conservé jusqu'en plein xvr^e siècle, légèrement déformé ou simplifié, pour l'église de Ploaré près de Locronan et pour Saint-Trémeur de Carhaix. Toutefois, à

(1) Elle est haute de 30^m 50, large de 9^m 30.

Locronan il n'y a pas de galerie couverte comme sur beaucoup de tours de cette catégorie. Une balustrade quadrilobée borde la plate-forme, que domine un petit tambour polygonal, coiffé d'un toit d'ardoises. Sur les côtés de la tour, on aperçoit des amorces d'arcs-boutants ; mais il n'était pas utile d'en prévoir pour la nef puisqu'elle est assez contrebutée par ses bas-côtés dont les toits continuent le sien presque suivant une même inclinaison.

La division de l'église en deux parties dans le sens de la longueur se trouve marquée très nettement à l'extérieur. Aux deux grosses piles que nous avons signalées en décrivant la nef correspond un pignon que domine un petit clocher conçu tout à fait comme la plupart des clochers ruraux de la région : une tourelle carrée avec, sur chaque face, une baie si large qu'au lieu de murs il ne reste plus que les supports d'angle ; au-dessus, une mince flèche octogonale, ornée de crochets sur les arêtes et reposant sur la base carrée par le moyen de quatre gâbles ajourées correspondant à chacune des faces de la base. Il y a là un parti architectural très particulier au pays de Quimper, et qui, plus ou moins développé, surchargé de détails, y est demeuré longtemps en usage. Les gâbles furent d'abord divisés, comme ici, par un seul meneau vertical. Puis, à partir de 1515 ou 1520, on fit des meneaux en Y. Le type se maintint dans ses grandes lignes jusque vers 1640 ; on n'en finirait pas à vouloir énumérer toutes les chapelles où il se présente. Si le clocher central de Locronan remonte, comme rien n'empêche de le croire, au dernier quart du xv^e siècle, il serait le premier en date et peut-être aurait-il servi de modèle à tous les autres.

En commençant par le nord le tour de l'église, on remarquera d'abord le joli porche latéral aménagé entre les contreforts de la deuxième travée. La porte en tiers point festonnée est flanquée de deux petites fenêtres rectangulaires jumelles. Plus loin, le bâtiment de la sacristie n'est pas moins pitto-

resque avec sa lucarne luxueusement parée de choux frisés et d'un remplage aux découpures fantaisistes. Quant aux fenêtres du bas-côté, elles ne témoignent, elles, d'aucune recherche. La dernière, à l'est, la plus grande, a un remplage de tradition normande.

Au-dessus des contreforts à glacis s'élancent des pinacles à crochets. Les murs des bas-côtés et ceux de la nef sont couronnés par une balustrade formée d'ornements en cœur dont un pinacle interrompt la file à chaque travée. Les rampants du pignon central portent, dans la partie correspondant aux bas-côtés, des marches d'escalier, au second étage une suite de choux frisés ; une tourelle en poivrière, abritant un escalier, se voit, sur la face nord, au niveau de la balustrade supérieure. Passant au chevet et à la face sud, il ne reste à considérer que les fenêtres qui, sur la face sud, sont plus larges dans la partie de l'est que dans celle de l'ouest. Nous avons vu, d'ailleurs, que c'est justement la partie de l'est qui fut construite la dernière.

Après avoir achevé ainsi l'analyse des détails on peut alors embrasser le tout d'un coup d'œil. L'enclos de l'ancien cimetière y invite et une telle église ne révélerait pas autrement toute sa beauté. Sous la tenace parure du lichen qui, s'accrochant par plaques aux murailles, ajoute à l'œuvre des hommes le prestige naturel de sa couleur vivante, la robuste masse de pierre semble incorporée au sol, produit nécessaire et comme efflorescence fantastique du sol dur dont elle est sortie.

Mobilier. — Le mobilier de l'église principale ne comprend aucune œuvre d'art d'intérêt exceptionnel. Cependant on y voit quelques intéressantes statues des xvi^e et xvii^e siècles, un vitrail du xv^e, une chaire à prêcher du xviii^e. Parmi les nombreuses statues de bois, on s'arrêtera surtout devant celles de saint Ronan et de saint Corentin placées des deux côtés du

maître autel, celle de saint Roch, signée par un certain R. Guilimin et datée de 1509, et, dans le bas-côté de gauche, une Piété. Cette dernière statue, contemporaine, semble-t-il, de la précédente, est un exemplaire achevé de l'art rural breton. La vérité oblige à dire qu'elle témoigne de plus d'ardeur originale et sincère dans l'émotion religieuse que de science du modelé.

Au chevet, à gauche, l'autel du Rosaire a un retable du XVII^e siècle, à colonnes torsées de bois sur lesquelles s'entrelacent des pampres de vigne. Au centre, la grande fenêtre est occupée par un vitrail de la fin du XV^e siècle, malheureusement très endommagé, présentant sur trois rangées superposées dix-sept scènes de la Passion, à commencer par le second compartiment à gauche (à droite pour le visiteur) de la rangée inférieure. Le premier compartiment contient un chevalier portant l'armure complète de l'époque et arborant sa bannière. C'est un seigneur de la maison de Névet, la plus puissante du voisinage, qui, pour avoir contribué à l'érection de l'église, y possédait les prééminences après les ducs. Ses armes sont figurées dans les soufflets du grand vitrail, en alliance avec celles de diverses autres familles bretonnes.

La chaire à prêcher est un ouvrage de bois sculpté et peint, datant de 1707, dont les médaillons aux couleurs trop rafraîchies et criardes racontent avec beaucoup de fidélité les plus importants épisodes de la vie de saint Ronan (1).

(1) Voici l'explication de la série : 1^o Un ange conduit saint Ronan dans la solitude ; — 2^o saint Ronan s'entretient avec un paysan près de son ermitage ; colère de Kében qui les surprend ; — 3^o saint Ronan délivre une brebis qu'un loup emportait ; Kében lui tend le poing ; — 4^o guérison d'un boiteux et d'une femme paralytique ; — 5^o saint Ronan fait reculer deux chiens sauvages qu'on avait lancés sur lui. Ce panneau montre deux paysans vêtus de la veste bleue encore en usage qui a fait surnommer les paysans des environs de Quimper les " glazic " et de l'antique " bragou braz " ; — 6^o saint Ronan est conduit à Quimper ; — 7^o il ressuscite la fille de Kében ; — 8^o mort de saint Ronan ; — 9^o Son convoi funèbre ; — 10^o saint Ronan bénit un seigneur et une dame agnouillés.



M. J. Abignall, phot.

Tombeau de saint Ronan.

Le trésor possède encore, malgré les déprédations révolutionnaires, trois belles pièces : un petit ostensor du temps de Louis XIII, un reliquaire de saint Eutrope, en forme de coffret, du xvi^e siècle, un calice de 0^m 25 de hauteur, don de Marguerite de Foix, femme du dernier duc, François II. Il ne faut pas négliger non plus une cloche très singulière, haute d'environ 0^m 20 et constituée par deux feuilles de laiton. On la vénère comme la cloche du saint patron de l'endroit et on la porte dans les processions suivant les prescriptions d'un antique rituel. Or, les plus anciennes cloches connues sont irlandaises, portatives, du moins pour la plupart, précisément comme celle-ci, et faites, comme elle, de deux pièces de tôle ployées et fixées par des rivets. Qui peut dire si la vénération populaire n'aurait pas raison (1) ?

CHAPELLE DU PÉNITY

Au sud de l'église et orientée de même façon s'élève la chapelle du Pénity, abritant le tombeau de saint Ronan. Le plan en est très simple : un rectangle de trois travées dont la deuxième et la troisième communiquent avec le bas-côté de l'église principale, la première faisant en avant, sur la place, une saillie à peu près égale à celle du porche voisin.

Historique. — Cette chapelle, qui succéda à une petite église romane du xi^e siècle, occupe, selon toute vraisemblance, l'emplacement qui passait pour avoir été celui de l'ermitage du saint. On en attribue généralement la construction à Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. De fait, aucun argument solide n'autorise cette attribution que plu-

(1) H.-B. Wallers, *Church bells of England*, compte rendu par M. Aubert dans le *Journal des Savants*, 1913, p. 376.

sieurs excellentes raisons rendent impossible. D'abord, Renée mariée à dix-huit ans, en 1528, à Hercule d'Este, marquis de Ferrare, peu curieuse d'art et de littérature, devait fort peu s'intéresser à ce sanctuaire perdu dans les brumes armoricaines et qu'elle n'avait jamais visité. Bien plus, elle se trouvait en coquetterie avec le parti huguenot : on sait qu'elle reçut Marot et qu'elle protégea Calvin (1). Evidemment, le culte de saint Ronan ne pouvait lui faire l'effet que d'une superstition tout à fait méprisable. D'autre part, il existe aux Archives du Finistère un document qu'il ne serait pas trop téméraire de qualifier de décisif (2). C'est le procès-verbal d'une enquête que le sénéchal et le procureur royal de Châteaulin firent le 15 mai 1618 sur les droits et revenus du prieuré. Le prêtre chargé du service de l'église en qualité de vicaire perpétuel pour le prieur déclara, ainsi que le marguillier, après avoir signalé la dévotion de la reine Anne pour Locronan, que le Pénity avait été bâti sur l'ordre de " la dite dame rennée Anne de Bretagne " qui, pour l'entretien d'une fondation perpétuelle en cette chapelle, avait constitué une rente de cinq cents livres sur les devoirs du sel au pays de Guérande. Le mot " rennée " a trompé certains lecteurs, trop attentifs à une fantaisie graphique. En réalité il n'est question dans les phrases précédentes que de la reine Anne. Renée, sa fille, n'est même nommée nulle part dans tout le texte du procès-verbal (3). Au surplus, comment la marquise d'Este eût-elle pu constituer une rente sur les devoirs du pays de

(1) Voir sur elle Emm. Rodocanachi, *Renée de France, duchesse de Ferrare*, Paris, 1896, in-8°. Elle revint sur le tard au bercaïl, mais à une époque où le Pénity de Locronan était achevé.

(2) Série et fonds indiqués *supra*.

(3) Les titulaires de la chapellenie de " Monsieur saint René " fournissant aveu à la Chambre des comptes en 1548 et 1574 pour les marais salants qu'ils tiennent en Mesquer et Saint-Molf ne parlent que d' " Anne de bonne mémoire " (Archives de la Loire-Inférieure, B 744).

Guérande ? Ce n'est pas à dire toutefois que le Pénity ne conserve en rien son souvenir. Il commémore peut-être sa naissance. Le " benoit et glorieux confesseur " Monsieur saint Ronan ou René était traditionnellement invoqué par les ducs et duchesses désireux de postérité. Nous avons le droit de supposer qu'Anne de Bretagne, lors de la venue au monde de sa fille, voulut témoigner sa reconnaissance au saint dont, aussi bien, elle lui donnait le nom. La naissance de Renée étant survenue en 1510 et la mort d'Anne en 1514, la construction du Pénity devrait donc être placée dans l'intervalle (1).

Description. — Examinons maintenant l'édifice même ; tout y justifie cette date.

L'intérieur est voûté d'ogives avec liernes ; en outre, des écus aujourd'hui martelés décorent les clefs des croisées et des doubleaux. Le style est, dans l'ensemble, assez semblable à celui de l'église principale, avec, dans les remplages des fenêtres, une certaine mollesse de formes qui annonce l'art de la Renaissance. La seule particularité qu'il faille signaler est la forme angulaire du formeret de l'ouest qui fait songer à l'architecture anglaise. Le portail en tiers-point, sans tympan, est encadré par des colonnettes, des moulures piriformes et par un rang de feuilles frisées : le gâble, rehaussé de crochets, s'appuie sur deux lions. Il faut observer que les colonnettes, qui portent toutes un petit chapiteau, n'ont pas toutes de filet. Or après 1515 on ne trouve plus guère en Cornouaille que des portails à mouluration prismatique et continue. La petite fenêtre qui se trouve au-dessus de la porte a un remplage normand à deux divisions, ce qui devient de plus en plus rare à mesure qu'on avance dans le xvi^e siècle. Quant au clocher posé sur le pignon, il est, à très peu de chose près, l'exacte

(1) Tenons pour assuré qu'Anne connaissait Locronan. Elle avait dû s'y arrêter durant le voyage triomphal qu'elle fit dans sa chère Bretagne en 1505 pour se consoler de ses déboires diplomatiques.

réplique de celui qu'on voit au pignon central de la grande église. Nulle part, ni à l'intérieur ni à l'extérieur, n'apparaît la moindre trace de la Renaissance, même pas une colonne à torsades comme celles du portail occidental de Saint-Herbot, daté de 1516.

Mobilier. — Ce qui fait le principal intérêt de cette chapelle, c'est le mobilier qu'elle renferme. Il n'y a pas à s'attarder sur les fragments trop mutilés de vitraux qui subsistent dans la fenêtre du chevet. L'attention est accaparée tout de suite par la sculpture. A l'angle nord-est, adossée au pilier, une statue de bois représente le Christ attendant le supplice. Ce motif iconographique, étudié par M. Mâle, a été très en faveur auprès des sculpteurs sur bois de la campagne bretonne. L'exemplaire de Locronan est un des plus beaux du pays. A côté, dans la chapelle même, une Mise au tombeau de pierre se distingue, en dépit de la gaucherie des formes, par une réelle beauté dans l'expression pathétique des visages. Un vieillard, aux pieds du Christ, tient une couronne; un autre, à la tête, étale un suaire pour y recevoir le précieux corps du Supplicié. Celui-ci n'est pas couché, mais assis, le haut du torse légèrement incliné en arrière, la tête retombant sur les épaules avec un air d'indicible douleur. Au centre, la Vierge se penche vers lui, entourée de saint Jean et de la Madeleine. Il est impossible d'assigner une date précise à cette Mise au tombeau qui paraît avoir été exécutée lors de la construction de la chapelle. Les deux petits bas-reliefs mal rapportés au soubassement racontent deux scènes postérieures à la Résurrection : celle des pèlerins d'Emmaüs et celle du *Noli me tangere*, ou rencontre du Christ et de sainte Madeleine.

La grande statue de pierre figurant saint Michel et placée entre les deux arcades paraît être aussi du début du XVI^e siècle. Elle montre l'archange nu-tête, vêtu d'un long manteau jeté sur son armure; de la main droite, il tient son épée dont la

pointe s'engage dans le corps d'un dragon; à la main gauche pend une balance dont les plateaux contiennent de petits personnages. Du point de vue de l'art, l'œuvre est quelconque, mais elle rappelle une antique dévotion subsistant en Basse-Bretagne. Saint Michel est balanceur d'âmes "balancer an ankou". Durant les veillées mortuaires, les paysans l'invoquent: ils lui demandent que dans ses mains la balance penche du côté droit en faveur de la pauvre âme du trépassé (1).

Cependant, dès l'entrée dans la chapelle, le tombeau de saint Ronan s'est imposé aux yeux (2). Placé au centre de l'édifice, il en est à lui seul toute la raison d'être. Le but auquel aspire l'âme ardente et passionnée des pieux pèlerins n'est-ce pas en effet de venir s'agenouiller près de ce bloc de pierre et, après en avoir fait trois fois le tour, de poser leurs lèvres sur la face rigide du saint? Six anges, moins grands de moitié que le gisant, portent sur leurs ailes massives une dalle funéraire où Ronan, revêtu de ses ornements, repose couché. Deux autres petits anges soutiennent le coussin placé sous la tête. La tête elle-même est coiffée de la mitre, souvenir des fonctions épiscopales qu'avant de passer en Bretagne-Armorique Ronan exerçait sur la terre d'Irlande. De la main gauche, il tient une crosse; la main droite esquisse le signe de la bénédiction. L'extrémité inférieure de la crosse pénètre dans la gueule d'un lion allongé et qui tient dans ses griffes un écu. Onze autres écus se trouvent répartis en divers points du tombeau, dont six sur les bras des anges. L'aspect de l'ensemble est rude et massif; le sculpteur n'a pas su animer sa matière, ce granit de Kersanton qui pourtant se prêtait mieux qu'aucune autre pierre bretonne aux fantaisies du ciseau. Le visage

(1) Chanoine Peyron, *Recherches sur le culte de Saint-Michel au diocèse de Quimper et de Léon*, Rennes, 1900, in-8°, 30 p.

(2) Il est vide. Des restes humains considérés comme reliques du saint sont conservés à Locronan même, d'autres à la cathédrale de Quimper.

aplatis de saint Ronan, le parallélisme maladroit et monotone des plis, la raideur du modelé donnent au tombeau un caractère archaïque qui, au premier abord, étonne l'observateur, le dérouté. Toutefois, il n'y a pas de doute possible. Nous sommes là en présence d'une œuvre du début du XVI^e siècle. Un double courant d'idées s'y reconnaît. Le saint a les yeux ouverts, conformément à la noble tradition de la pensée médiévale : il n'est mort qu'en apparence ; soustrait aux agitations de ce monde qui passe, s'il ne contemple plus les choses vaines de la terre, ses yeux se sont ouverts à une clarté nouvelle et plus pure : il participe déjà à la vie éternelle. D'autre part, la présence des anges placés en manière de cariatides sous la dalle témoigne d'un esprit jusqu'alors inconnu dans la région, d'une influence italienne. Tout nous porte donc à considérer ce tombeau comme contemporain de la chapelle. La reine Anne, qui entretenait des relations suivies avec les artistes d'Italie, exprima sans doute le désir de voir les humbles artisans cornouaillais s'inspirer de leurs principes. La chapelle du Pénity de Locronan posséderait donc l'œuvre où se serait pour la première fois manifestée en Basse-Bretagne la sculpture de la Renaissance (1).

LA CHAPELLE DE BONNE-NOUVELLE

Au nord de la grande place s'ouvre une ruelle aux pavés bosselés qui, descendant le flanc du coteau, longe l'emplacement, aujourd'hui marqué seulement par quelques vestiges

(1) Ce tombeau a été étudié avec force détails et comparaisons de toute espèce par M. Conrad Escher (*Le tombeau de Saint-Ronan à Locronan dans le Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, t. XXXIX, 1912, pp. 123-154, traduction de l'allemand par M. l'abbé Philippon). Le baron de Nevet qui en 1644 écrivit l'histoire de sa famille attribue bien lui aussi le tombeau à la munificence reconnaissante de " la dite duchesse et reine " (*Ibidem*, t. XV, 1888, p. 351).

de maçonnerie, d'un hôpital du XV^e siècle, dit de Saint-Eutrope (1). On accède par ce chemin à la chapelle de Bonne-Nouvelle (Kélou-Mad), dont le petit dôme émerge du feuillage au premier plan d'un paysage profond que ferment dans les lointains les lignes onduleuses et douces de la baie de Douarnenez. Comme la plupart des innombrables sanctuaires enfouis dans les massifs bocagers des petites vallées bretonnes, c'est une construction rectangulaire, du XVI^e siècle, antérieure de très peu d'années sans doute à 1560. Une fontaine datée de 1698 l'avoisine au sud-ouest ; à l'est se dresse une modeste croix-calvaire. Un clocheton du XVII^e siècle qu'amortit un dôme domine, au centre du toit, la masse grise et moussue. L'ornementation en est du style classique. Ailleurs s'étalent, très sommairement traités, des motifs de la dernière période flamboyante. Les fenêtres rares et petites ont des remplages à soufflets. L'intérieur, couvert d'une charpente apparente, est d'une nudité mélancolique et les reliefs du soleil, en se jouant sur les salpêtres qui rongent les murs, y entretiennent une mystérieuse lumière. On y voit des fragments de vitraux et une Mise au tombeau qui reproduit avec une maladresse touchante celle du Pénity.

Ainsi il subsiste dans cette toute petite ville déchuée de Locronan quelques monuments, nullement grandioses certes, mais éminemment bretons. Quel qu'en soit l'intérêt permanent, il semble néanmoins que, pour en bien goûter la beauté originale, il faudrait voir Locronan dans son animation des

(1) L'apôtre de la Saintonge est, on le sait, honoré comme le protecteur spécial des hôpitaux. L'hôpital de Quimperlé se trouve encore sous son patronage. Il y a même aux environs de Morlaix, dans la paroisse de Plougouven (canton de Plouigneau) une chapelle, remontant à 1422, et placée sous son vocable. Son culte a été beaucoup développé en Basse-Bretagne par une dame de Rosampoul, qui était fille du seigneur des Landes en Saintonge. C'est elle qui, avec son mari, fit édifier la chapelle de Plougouven.

jours de fête, lors de cette fameuse cérémonie de la grande Troménie (Tro-Minihy, tour de l'asile), dont la célébration séculaire explique la présence en ce lieu d'une église rurale exceptionnellement belle, "en forme de cathédrale", écrivait-on au xvii^e siècle. Alors, de tous les cantons de Cornouaille accourt une foule aux costumes bariolés qui, à eux seuls, suffiraient à piquer et à retenir l'attention. En Bretagne les choses ne se transforment que lentement. Ces solennités religieuses, ces costumes reportent la pensée à des âges qui, pour le reste de la France, sont abolis depuis longtemps. Contempler les monuments vénérables d'autrefois dans un cadre qui a gardé lui aussi un peu de son caractère d'autrefois, n'est-ce pas là une des plus vives séductions que réserve aux pèlerins de l'histoire et de l'art la "Terre du Passé" ?



IV

LES MONUMENTS HISTORIQUES DU FINISTÈRE

L'expression "Monument historique" est prise ici dans un sens large. Il ne s'agit pas seulement des monuments classés : le classement dépend de trop de circonstances fortuites. Un monument est proprement un *souvenir*. Tout ce qui, meuble ou immeuble, peut aider à reconstituer le décor où vécurent les générations disparues, doit être considéré comme monument historique. Si en outre il nous charme par sa beauté, il sera doublement précieux. En tels "monuments" le Finistère est d'une si merveilleuse richesse qu'il faut, dans un tableau comme celui qui suit, se borner aux plus importants. Voici donc, non pas un répertoire archéologique complet, mais un état où figure ce qu'il y a de plus beau et de plus frappant. La préhistoire en a été exclue. Elle offre un terrain trop vaste, trop mouvant, et, on peut le dire, malgré quelques remarquables travaux, encore trop peu méthodiquement exploré.

Outre de nombreuses notes et observations personnelles, ont été utilisés les ouvrages suivants : *Inscriptions gravées et sculptées sur les églises et monuments du Finistère* recueillies par M. le chanoine J.-M. Abgrall dans le *Bulletin de la Société archéologique*, t. XLII (1915) et XLIII (1916); le *Livre d'or des Églises de Bretagne* et l'*Architecture bretonne* par le même; les *Notices sur les paroisses* du diocèse de Quimper et de Léon par MM. les chanoines Peyron et Abgrall; l'*Essai sur l'histoire*

de l'architecture religieuse en Bretagne pendant la durée des XI^e et XII^e siècles composé par Charles de La Monneraye pour le congrès de 1846 de l'Association bretonne; le volume du Congrès archéologique de France tenu en 1914 à Brest et à Vannes.

Argol. — Église (xvi^e s.). Porte monumentale du cimetière, (1659); ossuaire, (1665); croix du cimetière, (1593).

Bannalec. — Chapelle de la Véronique : vitraux de 1605. — A l'église paroissiale : statue ouvrante de la Vierge (début du xvii^e siècle).

Batz (île de). — Ruines d'une église romane ensablée (xi^e s. ?), à la place où, peut-être, s'élevait le monastère de Saint-Pol-Aurélien. A l'église paroissiale : étoile dite de saint Pol, tissu de soie du ix^e siècle.

Bénodet. — Église paroissiale (autrefois prieuré) : chœur de 1230 environ. — Chapelle de Perguet (ancienne paroisse) : nef de la fin du xi^e siècle; le petit clocher porte la date de 1595; le reste de la construction gothique semble remonter aux années 1500 à 1510.

Berrien. — Église du xvi^e siècle avec un clocher refait en 1650; croix-calvaire de 1515.

Beuzec-Cap-Sizun. — Clocher gothique à galerie couverte, imité de celui de Pont-Croix et daté à la base de 1552; le porche méridional est de 1655.

Bodilis. — Clocher du xv^e siècle. L'église même est, pour la plus grande part, de 1570 environ, le porche méridional de 1631. A l'intérieur : retable du maître-autel (1701).

Braspars. — Église commencée vers 1540; le clocher, qui est du xvii^e siècle, porte à la base la date 1551, le porche méridional celles de 1581 et 1592; l'abside a été remaniée en 1724; vitrail de la Passion (1545 ?); diverses statues du xvii^e siècle, notamment à l'autel du Rosaire (1668).

Brennilis. — Église commencée en 1485 : clôture des bas-côtés et des fonts baptismaux (bois sculpté dans le style de la Renaissance); retable du maître autel et vitraux du chevet (début du xvi^e s.); croix processionnelle en argent (1650).

Brest. — Château : substructions gallo-romaines; tours et bastions des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles. — Sur le cours d'Ajot : Neptune, la Seine, groupes de marbre par Coysevox († 1720). — Sur l'esplanade du port de guerre : Triomphe d'Amphitrite par le même. — Église Saint-Louis, commencée en 1688. — Au musée paroissial diverses statues des xvi^e et xvii^e siècles, entre autres statue tombale de Gilles de Texüe, capitaine de Brest, † 1514.

Briec. — Dans la chapelle Sainte-Cécile, du début du xvi^e siècle : fragments de vitraux de vers 1560.

Camaret. — Tour Vauban, fortin de 1689 (le combat de Camaret est du 18 juin 1694). — Chapelle ruinée de Notre-Dame de Rocamadour, fondée en 1527.

Carantec. — Chapelle de l'île Callot (xvii^e s.; le clocher est de 1672). — A l'église paroissiale : croix processionnelle en argent (1652).

Carhaix. — Restes d'un aqueduc romain. — Église moderne de Saint-Trémeur : tour du xvi^e siècle, dont la base est de 1529-1535. — Couvent des Augustins : deux galeries du cloître du xv^e siècle. — Vieilles maisons du xvi^e siècle. — Voir Plouguer.

Cast. — Église gothique du xvi^e siècle avec clocher à flèche du xvii^e et petit calvaire de la même date. — Sur le mur du presbytère, groupes de pierre du xvi^e siècle, figurant la chasse de saint Hubert. — Chapelle Notre-Dame de Quillidoaré (xvi^e et xvii^e s.), possédant un ancien vitrail de la Passion.

Châteaulin. — Au flanc de la colline de l'ancien château, chapelle de Notre-Dame, des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, avec quelques fragments de piles et chapiteaux du xiii^e siècle et un arc de triomphe de la fin du xv^e.

Cléden-Cap-Sizun. — Église du xviii^e siècle, conservant deux piles romanes de la fin du xi^e, un porche méridional du xvi^e et un clocher également du xvi^e, copié sur celui de Pont-Croix. — Chapelle de Saint-They (sur la pointe du Van), reconstruite en 1636 : statue d'albâtre de saint Sébastien.

Cléden-Poher. — A l'église paroissiale : retable de la Passion au maître autel (xvi^e s.). Calvaire de 1575 et petit ossuaire de la même époque.

Clohars-Carnoët. — Salle capitulaire de l'abbaye cistercienne de Saint-Maurice (xiii^e s.).

Clohars-Fouesnant. — Église de la fin du xv^e siècle et du début du xvi^e. — Fontaine de Notre-Dame du Drenec ou du Roncier (début du xvi^e s.).

Commana. — Église du xvii^e siècle (le porche monumental est de 1645-1653), avec clocher à flèche commencé en 1622. A l'intérieur : grand retable de l'autel Sainte-Anne en bois sculpté (1682). Dans le cimetière : croix de pierre de 1583, ossuaire et arc de triomphe de la fin du xvi^e siècle.

Concarneau. — Enceinte fortifiée de la ville close (fin du xv^e).

Conquet (Le). — Sur la façade de l'église, statues de saints provenant de l'église démolie de Lochrist. A l'intérieur,



FONTAINE DU DRENEC A CLOHARS-FOUESNANT

vitrail de la Passion (1600 environ) et tombeau de Michel Le Nobletz (vers 1701).

Crozon. — A l'église : petite châsse de cuivre doré (xv^e siècle) et grand retable à volets dit des Dix Mille Martyrs (1602 ?), de bois sculpté, peint et doré.

Daoulas. — Église abbatiale des chanoines réguliers de saint Augustin : nef et cloître de 1167-1173 ; porche du xvi^e s., (1550 environ). — Oratoire de bois et fontaine (1550).

Dirinon. — Église paroissiale : clocher de la Renaissance à flèche allongée, (1588-1593) ; porche méridional de 1618. Peintures sur la voûte (xvii^e s.). Près du porche, chapelle de Sainte-Nonne (1577) avec tombeau en pierre de Kersanton.

Douarnenez. — Chapelle Sainte-Hélène : restes de vitraux de la fin du xvi^e siècle. — Chapelle Saint-Michel : peintures murales sur les lambris (1667-1675).

Ergué-Armel. — Église des xvi^e et xvii^e siècles avec petit ossuaire du début du xvi^e accolé à l'église même.

Ergué-Gabéric. — A l'église paroissiale : vitrail de la Passion (1516 ou 1541 ?). — Chapelle de Kerdévot (1500 environ ; clocher refait en 1702) : retable flamand représentant la vie du Christ (fin du xv^e s.) ; calvaire (xvi^e s.). — Chapelle Saint-Guérolé (xvi^e s.) renfermant quelques curieuses statues anciennes.

Esquibien. — Église du xvi^e siècle, remaniée au xvii^e. Le porche méridional est de 1611-1628. Le clocher pignon, imité de celui de Pleyben, ne doit pas remonter au delà de 1525. L'arc de triomphe du cimetière pourrait être un peu antérieur.

Faou (Le). — Église gothique de la fin du xvi^e siècle et du début du xvii^e, avec chevet à trois pans et pignons ornés à la mode de la Renaissance (Cf. Gouesnou, Gouézec, Guimiliau,

Le Juch, Lampaul-Guimiliau, Pleyben, Ploaré, etc.). Le porche est de 1593-1613, la tour fut commencée en 1629. Fonts baptismaux de pierre (xvi^e s.).

Folgoët (Le). — Église collégiale fondée par Jean V en 1423. La tour nord appartient au type de celles de la cathédrale de Quimper. Jubé de pierre et statues du xv^e siècle. — Maison ancienne dite le Doyenné (début du xvi^e s.).

Forêt-Fouesnant (La). — Église de la première moitié du xvi^e siècle ; le porche occidental paraît dater de vers 1510, le clocher de vers 1525. A l'intérieur : sculptures sur bois du xvii^e siècle. Dans le trésor : calice et patène en argent doré (xvi^e s.). Calvaire du début du xvi^e siècle.

Fouesnant. — Église romane du xii^e siècle, défigurée à l'extérieur au xviii^e. L'influence normande s'y mêle à l'influence poitevine (Cf. Loctudy). — Chapelle Saint-Anne (1685).

Gouesnac'h. — A l'église paroissiale : stèle romaine transformée en bénitier ; croix processionnelle d'argent doré (1691).

Gouesnou. — Église du début du xvii^e siècle conservant une structure gothique sous la parure de la Renaissance. Le chevet à trois pans et pignons que flanquent des contreforts à lanternons fut entrepris en 1607, le porche principal, placé du côté nord, en 1642. Le clocher est de la même école que celui de La Roche. — Fontaine de saint Gouesnou (xvii^e s.).

Gouézec. — Église gothique du xvi^e siècle avec clocher de 1747. A l'intérieur : vitrail de la Passion (1550 ?). Petit arc de triomphe et croix du xviii^e siècle. — Chapelle Notre-Dame des Fontaines des xvi^e-xviii^e siècles, conservant des parties de la fin du xv^e et quelques fragments de vitraux du xvi^e ; le chevet est à trois pans. Calvaire mutilé portant les dates de 1584 et 1593.

Goulven. — Église paroissiale : clocher de la Renaissance à haute flèche, commencé en 1593 ; petit porche méridional accolé au clocher (1505). A l'intérieur : autel du XVI^e siècle à panneaux sculptés.

Guengat. — Église du début du XVI^e siècle. A l'intérieur : vitraux, dont un panneau porte la date de 1571, mais dont la plupart remontent au temps de la construction de l'église. Dans le trésor : calice en argent doré, don d'Alain de Guengat, vice-amiral de Bretagne et capitaine de Brest († 1532) ; croix processionnelle en argent doré (1584). — Du côté sud, est attenant à l'église un petit ossuaire de 1557, qui contient deux statues tombales du XV^e siècle.

Guerlesquin. — Ancienne prison de la juridiction seigneuriale, transformée en mairie (début du XVII^e s.). — Clocher de l'église (1^{re} moitié du XVI^e s. Cf. celui de Plougouven).

Guélan. — Retable de l'autel de saint Sébastien (fin du XVII^e s.).

Guimaëc. — Église paroissiale : clocher de 1655. — Chapelle de Christ (1550 environ) : clôture du chœur en bois sculpté (début du XVII^e s.) ; retable de la Passion sur le maître-autel ; statues anciennes dont un Christ en robe ; table d'autel de 1556. — Chapelle de Notre-Dame de la Joie : chœur du XVI^e siècle avec une clôture de la Renaissance en bois sculpté ; sur le maître-autel, sculptures en haut-relief figurant six épisodes de la Passion ; statue de la Vierge dans une niche ornée de quatre scènes peintes par P. Barazer, de Morlaix (1593).

Guimiliau. — Églises des XVI^e et XVII^e siècles. Les arcades méridionales de l'intérieur et le clocher en paraissent les parties les plus anciennes (1550 environ). Le porche est de 1606-1617. Le transept et le chevet ne sont pas antérieurs à 1660. A l'intérieur : fragments d'un vitrail et retables du XVII^e siècle ;

chaire en bois sculpté de 1677 ; baldaquin des fonts baptismaux, tribune et buffet d'orgues de la même époque. Dans le cimetière : calvaire de 1581-1588 ; chapelle-ossuaire de 1648 ; arc de triomphe (XVII^e s.).

Guipavas. — Chapelle Notre-Dame du Run (XVI^e et XVII^e s.).

Henvic. — Ancienne église paroissiale : clocher du début du XVII^e siècle et porche sans doute un peu plus ancien.

Hôpital-Camfrout (L'). — Clocher et façade occidentale de l'église (2^e moitié du XVI^e s.).

Huelgoat (Lé). — Chapelle Notre-Dame des Cieux : restes de vitraux du XVI^e siècle et sculptures sur bois du XVII^e.

Juch (Le). — Église des XVI^e et XVII^e siècles. Le chevet à trois pans est imité de celui de Ploaré, paroisse dont Le Juch était une trêve. A l'intérieur : vitrail du Crucifiement (XVI^e s.), autel en pierre sculptée (XVII^e s.), et statues de bois, entre autres la Vierge et l'ange Gabriel dans des niches à volets peints (fin du XVI^e s.). Dans le cimetière : petite croix-calvaire.

Kerfeunteun. — Église paroissiale commencée probablement vers 1520, où n'apparaît aucune décoration de la Renaissance. A l'intérieur : vitrail figurant l'arbre de Jessé (2^e moitié du XVI^e s.) et croix processionnelle en argent (1638). — Chapelle de Ty-Mam-Doué, commencée en 1541 et retouchée en 1605 et 1621. — Manoirs de Coat-Bily (1557), de Keramaner (près de Ty-Mam-Doué) et de La Forêt (XVI^e s.).

Kerlaz. — Voir Plonévez-Porzay.

Kernével. — Chapelle Saint-Maurice au Moustoir (1538), analogue à celle de la Trinité en Melgven. Le portail occidental reproduit presque exactement celui de Saint-Herbot en Plonévez-du-Faou.

Lampaul-Guimiliau. — Église des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. Le porche méridional est de 1533 ; le clocher-porche occidental, surmonté d'une flèche, de 1573 ; le chevet à pans coupés et pignons, de 1627. A l'intérieur : fonts baptismaux de pierre avec baldaquin de bois sculpté (1650) ; tribune et buffet d'orgues en bois sculpté (1650) ; Mise au tombeau, groupe de pierre (1676) signé *Anthoine*, poutre de gloire en bois sculpté et peint, portant le Crucifix et douze sibylles (début du *xvii^e* s.). Dans le cimetière : croix et chapelle-ossuaire (1667) ; arc de triomphe (1669).

Lampaul-Ploudalmézeau. — Tour de l'église (1629-1652) dans le style de celle de Saint-Thégonnec.

Landéda. — Ruines du couvent des Cordeliers de l'Aberwrac'h (abbaye des Anges, fondée en 1507). — Chapelle Saint-Laurent ou de Troménec (*xv^e* et *xvii^e* s.), avec deux tombeaux du début du *xvii^e* s.

Landerneau. — Tour (début du *xvii^e* s.) et porche sud (1604) de l'église Saint-Houardon. — Église Saint-Thomas de Cantorbéry (fin du *xvi^e* s.), avec tour fondée en 1607. Près de Saint-Thomas : ancienne chapelle funéraire (1635). — Pont de 1510 très défiguré. — Près de la tour de l'église ruinée de l'ancienne paroisse de Beuzit-Conogan, tombeau de Troilus de Montdragon (1540 environ).

Landivisiau. — Église paroissiale : clocher à flèche commencé en 1590 (Cf. Goulven) et porche de 1554-1559 où se mêlent étroitement le style gothique finissant et celui de la Renaissance. — Chapelle du cimetière (1620 environ). — Fontaine de saint Thivisiau, possédant des panneaux de pierre sculptés de la fin du *xv^e* siècle.

Landrévarzec. — Chapelle Notre-Dame de Quilinen (fin du *xv^e* siècle), de plan rectangulaire avec une aile en équerre

sur le chœur du côté nord. Le chœur et cette aile sont voûtés d'ogives. La nef, à l'exception du portail méridional, n'est probablement que du *xvi^e* siècle. Elle n'a qu'un seul bas-côté, au nord. A l'intérieur : statues de bois peint, notamment une Descente de croix et un groupe de saint Yves entre le riche et le pauvre. Calvaire du début du *xvi^e* siècle, remarquable par son élégance. — Chapelle de Saint-Vennec bâtie vers 1500 et retouchée vers 1550. A l'intérieur : statues de bois peint (début du *xvi^e* s.). Calvaire de 1556 et fontaine de 1550 environ (1).

Landudal. — Chapelle Notre-Dame de Populo (1539-1548), avec une abside à trois pans et pignons ; clocher refait au *xvii^e* siècle.

Landunvez. — Ruines du château de Trémazan, chef lieu de l'ancienne seigneurie du Châtel. Le donjon carré, de style normand, se divise en 4 étages sur rez-de-chaussée (haut. 30^m). Il doit remonter au *xii^e* siècle ; au *xiii^e* on perça une ouverture au rez-de-chaussée et on refit le dernier étage où se voient les marques des hourds. Les autres tours et l'enceinte extérieure sont plus récentes (*xiii^e*, *xiv^e* et même *xv^e* s.).

Lanmeur. — Crypte de l'église paroissiale (*xi^e* s. ?). — Chapelle Notre-Dame de Kernitron (surtout des *xii^e*, *xiii^e* et *xv^e* s.). L'influence normande y est très sensible dans le plan, qui comporte une tour au carré du transept, dans l'ornementation du portail méridional et dans les remplages du chevet.

Lannédern. — Église des *xvi^e* et surtout *xvii^e* siècles. Le porche méridional porte la date de 1662. A l'intérieur : vitrail de la Passion (*xvi^e* s.) ; tableau du Rosaire (1660) ; tombeau de saint Édern (*xv^e* s.) ; croix processionnelle en argent (1620).

(1) Saint-Vennec est en Brie, mais à la limite de cette commune et de Landrévarzec ; de plus son calvaire est imité de celui de Quilinen.

Lampaul-Guimiliau. — Église des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. Le porche méridional est de 1533 ; le clocher-porche occidental, surmonté d'une flèche, de 1573 ; le chevet à pans coupés et pignons, de 1627. A l'intérieur : fonts baptismaux de pierre avec baldaquin de bois sculpté (1650) ; tribune et buffet d'orgues en bois sculpté (1650) ; Mise au tombeau, groupe de pierre (1676) signé *Anthoine*, poutre de gloire en bois sculpté et peint, portant le Crucifix et douze sibylles (début du *xvii^e* s.). Dans le cimetière : croix et chapelle-ossuaire (1667) ; arc de triomphe (1669).

Lampaul-Ploudalmézeau. — Tour de l'église (1629-1652) dans le style de celle de Saint-Thégonnec.

Landéda. — Ruines du couvent des Cordeliers de l'Aberwrac'h (abbaye des Anges, fondée en 1507). — Chapelle Saint-Laurent ou de Troménec (*xv^e* et *xvii^e* s.), avec deux tombeaux du début du *xvii^e* s.

Landerneau. — Tour (début du *xvii^e* s.) et porche sud (1604) de l'église Saint-Houardon. — Église Saint-Thomas de Cantorbéry (fin du *xvi^e* s.), avec tour fondée en 1607. Près de Saint-Thomas : ancienne chapelle funéraire (1635). — Pont de 1510 très défiguré. — Près de la tour de l'église ruinée de l'ancienne paroisse de Beuzit-Conogan, tombeau de Troilus de Montdragon (1540 environ).

Landivisiau. — Église paroissiale : clocher à flèche commencé en 1590 (Cf. Goulven) et porche de 1554-1559 où se mêlent étroitement le style gothique finissant et celui de la Renaissance. — Chapelle du cimetière (1620 environ). — Fontaine de saint Thivisiau, possédant des panneaux de pierre sculptés de la fin du *xv^e* siècle.

Landrévarzec. — Chapelle Notre-Dame de Quilinen (fin du *xv^e* siècle), de plan rectangulaire avec une aile en équerre

sur le chœur du côté nord. Le chœur et cette aile sont voûtés d'ogives. La nef, à l'exception du portail méridional, n'est probablement que du *xvi^e* siècle. Elle n'a qu'un seul bas-côté, au nord. A l'intérieur : statues de bois peint, notamment une Descente de croix et un groupe de saint Yves entre le riche et le pauvre. Calvaire du début du *xvi^e* siècle, remarquable par son élégance. — Chapelle de Saint-Vennec bâtie vers 1500 et retouchée vers 1550. A l'intérieur : statues de bois peint (début du *xvi^e* s.). Calvaire de 1556 et fontaine de 1550 environ (1).

Landudal. — Chapelle Notre-Dame de Populo (1539-1548), avec une abside à trois pans et pignons ; clocher refait au *xvii^e* siècle.

Landunvez. — Ruines du château de Trémazan, chef lieu de l'ancienne seigneurie du Châtel. Le donjon carré, de style normand, se divise en 4 étages sur rez-de-chaussée (haut. 30^m). Il doit remonter au *xii^e* siècle ; au *xiii^e* on perça une ouverture au rez-de-chaussée et on refit le dernier étage où se voient les marques des hourds. Les autres tours et l'enceinte extérieure sont plus récentes (*xiii^e*, *xiv^e* et même *xv^e* s.).

Lanmeur. — Crypte de l'église paroissiale (*xv^e* s. ?). — Chapelle Notre-Dame de Kernitron (surtout des *xii^e*, *xiii^e* et *xv^e* s.). L'influence normande y est très sensible dans le plan, qui comporte une tour au carré du transept, dans l'ornementation du portail méridional et dans les remplages du chevet.

Lannédern. — Église des *xvi^e* et surtout *xvii^e* siècles. Le porche méridional porte la date de 1662. A l'intérieur : vitrail de la Passion (*xvi^e* s.) ; tableau du Rosaire (1660) ; tombeau de saint Édern (*xv^e* s.) ; croix processionnelle en argent (1620).

(1) Saint-Vennec est en Brie, mais à la limite de cette commune et de Landrévarzec ; de plus son calvaire est imité de celui de Quilinen.

La chapelle-ossuaire, contemporaine du porche, contient un grand panneau de bois peint racontant en six bas-reliefs la vie de saint Édern.

Lannilis. — Château de Kerouartz (1602).

Lanrivoaré. — Dans le cimetière, enclos dallé, dit des 7777 martyrs, renfermant au pied d'une croix sept pierres rondes qu'il est impossible de dater. — Château de Roque-laure ou Kergroadès (début du xvii^e s.).

Locmélar. — Église de la seconde moitié du xvi^e siècle avec reprises et adjonctions faites aux xvii^e et xviii^e. Le clocher à flèche porte la date de 1577. Petit calvaire du xvi^e siècle.

Locquéololé. — Église de 1670-1680 qui a conservé des arcades romanes du début du xi^e siècle avec de curieux chapiteaux à l'entrée du chœur.

Loquirec. — A l'église (xvi^e et xvii^e s. ; le clocher est de 1691) : retable du maître autel, comprenant deux panneaux en haut-relief, de bois peint, racontant la Passion (xvi^e s.) ; statue de la Vierge dans une niche à volets (bois peint, xvi^e s.).

Locronan. — Voir *supra* p. 97.

Loctudy. — Église romane du xii^e siècle, dont l'extérieur a été défiguré au xviii^e. Le plan et l'aspect du chœur rappellent l'église de Saint-Gildas de Rhuis.

Logonna-Daoulas. — Menhir sculpté présentant au sommet le Christ bénissant, vêtu d'une longue robe, au-dessous douze petites niches en plein-cintre dont chacune abrite un apôtre (xvi^e s.).

Loqueffret. — Église du xvi^e siècle possédant de belles sculptures sur bois, particulièrement un triptyque de la Trinité qui paraît être du xvi^e siècle.

Martyre (La). — La nef et le porche méridional de l'église doivent remonter au xv^e siècle, le clocher au début du xiv^e. Le chevet a été refait au xvi^e. A l'intérieur : vitraux dont l'un est daté de 1562 ; reliquaire dit de saint Salomon (châsse en argent de 1570 ou 1580). Dans le cimetière, arc de triomphe (1530 environ) et ossuaire de 1619.

Meilars. — Église paroissiale conservant quelques arcades du xii^e siècle. — Chapelle Notre-Dame de Confors, commencée vers 1510. Le chevet à trois pans porte la date de 1528. Le clocher a été refait au xvii^e siècle. — A l'intérieur : vitraux du xvi^e siècle dont l'un représente l'arbre de Jessé ; roue à carillon (xvii^e s. ?). Calvaire dont il ne reste plus d'ancien que la base (milieu du xvi^e s.).

Melgven. — A l'église paroissiale : autel de pierre de 1489 ; vitrail du début du xvi^e siècle. — Chapelle de Coët-an-Pouldou (début du xvi^e s.). — Chapelle de la Trinité, bâtie vers 1530-1540 (Cf. Kernével, chapelle du Moustoir) et dont le chevet est à trois pans et pignons : fragments d'un vitrail.

Mellac. — Petit calvaire (1^{re} moitié du xvi^e s.).

Mespaul. — A l'église : croix processionnelle en argent (1675).

Morlaix. — Église Saint-Mathieu : tour de la Renaissance qui est la plus ancienne de la région (1548-1582) ; grand crucifix de bois sculpté (xvi^e s.) ; Vierge ouvrante de Notre-Dame du Mur (statue de bois de la fin du xv^e siècle ou début du xvi^e). — Église Saint-Melaine commencée en 1489 ; le clocher ne fut entrepris qu'en 1511 par Philippe Beaumanoir. A l'intérieur : tribune des orgues, bois sculpté (1500 environ) ; baldaquin des fonts baptismaux, bois sculpté (1660) ; Mise au tombeau (début du xvi^e s.). — Église des Jacobins. La muraille

sud remonte au XIII^e siècle, les piles de la nef et la partie occidentale du mur de l'unique bas-côté au XIV^e. La partie orientale du bas-côté, ainsi que la rose du chevet, sont de la première moitié du XV^e. — Restes de la chapelle Notre-Dame de la Fontaine (début du XV^e s.). — Vieilles maisons, entre autres maison dite de la Reine Anne (fin du XV^e s.).

Névez. — Château très restauré et remanié du Hénan (XV^e et XVI^e s.).

Nizon. — Ruines du château de Rustéphan (XV^e s.).

Pencran. — Église refaite pour la plus grande part à partir de 1553, mais dont le chevet est certainement plus ancien, sans doute du XV^e siècle. Le clocher n'est que de 1696 et 1718. A l'intérieur : descente de croix, haut-relief de bois peint (1517) ; cloche flamande (1365). Dans le cimetière : croix-calvaire de 1521 et ossuaire de 1594 renfermant de belles sablières sculptées.

Penhars. — A l'église : stèle romaine transformée en bénitier.

Penmarc'h. — Église de Tréoultré commencée le 1^{er} Juin 1508 (la tour en 1509). A l'intérieur : fragments de vitraux du XVI^e siècle ; foyer de cheminée au bas du bas-côté sud ; fonts baptismaux en pierre de Kersanton (début du XVI^e s.). — L'église de Saint-Guénoles, aujourd'hui détruite, était antérieure de vingt ans à celle de Tréoultré. Cependant la tour qui subsiste est identique à la tour de Tréoultré. — Ruines de l'église de Kerity (gothique du XVI^e s.). — Sur la pointe, la chapelle Saint-Pierre a une tour carrée et fortifiée dont la plate-forme servait peut-être de phare (début du XVI^e s.). — La chapelle Notre Dame de la Joie et son petit calvaire sont aussi du XVI^e siècle.

Peumerit. — Église des XIII^e et XVI^e siècles : Vitrail des quatre docteurs d'Occident (1539).

Pleuven. — A l'église : croix processionnelle en argent doré (XVI^e s.).

Pleyben. — Église paroissiale : le clocher Sainte-Catherine et la nef ne paraissent pas antérieurs à 1520 ; l'abside à pans coupés amortis en pignons, est, ainsi que le transept, de 1564-1571 ; la tour méridionale, de 1588-1591 ; la sacristie, de 1719. A l'intérieur de l'église : charpente sculptée, vitrail de la Passion (1570 ?), retables du maître-autel (1667) et du Rosaire (1698), buffet d'orgues (1688). Dans l'enclos de l'ancien cimetière : arc de triomphe (1725), calvaire, œuvre d'Ozanne de Brest (1632-1640), chapelle-ossuaire (XVI^e s.). — Chapelle Notre-Dame de Lannélec, fondée en 1490 et retouchée aux XVII^e et XVIII^e siècles : statues anciennes dont une Sainte-Barbe de 1578.

Pleyber-Christ. — Église de la seconde moitié du XVI^e siècle (date de 1551 sur la façade occidentale). Le porche méridional n'est que de 1666. Le chevet a été refait en 1678. Dans le trésor : croix processionnelle en argent doré (fin du XVI^e s.).

Ploaré. — Église commencée vers 1545 et terminée au XVII^e siècle. Le chevet à trois pans en pignons avec lanternons sur les contreforts doit dater de 1620 environ. La tour à galerie couverte a, dans les parties supérieures, des motifs de la Renaissance. On y lit en montant les dates de 1550, 1557, 1583 (à la 2^e galerie), 1586 (à la base de la flèche). — Chapelle Sainte-Croix (XVII^e s.).

Ploéven. — A l'église paroissiale : peintures sur les lambris du chœur (huit panneaux figurant la Passion et la Résurrection, XVII^e s.) et du porche (les quatre grands docteurs

d'Occident, 1660). — Chapelle Sainte-Barbe : fragments de vitraux du XVI^e siècle.

Plogastel-Saint-Germain. — Chapelle de Saint-Germain (XVI^e s.), long rectangle ne comprenant qu'un bas-côté, au nord. La moitié orientale peut être attribuée à la période 1500-1510 ; la moitié occidentale n'est pas antérieure à 1525 ou même 1530. A l'intérieur : petite chaire à prêcher à panneaux sculptés (fin du XVI^e s.). Sur le bord de la route : petit calvaire contemporain de la chapelle. — Château du Hilguy : porte monumentale du XVII^e siècle.

Plogonnec. — Église du premier tiers du XVI^e siècle, remaniée postérieurement : clocher de 1660-1688. A l'intérieur : remarquables vitraux de la seconde moitié du XVI^e siècle. L'arc de triomphe gothique a été modifié en 1730. — Chapelle de Saint-Théleau (début du XVI^e s.).

Plomelin. — Ruines romaines du Pérennou : restes d'une vaste maison d'habitation et, près de la rivière, des thermes qui en dépendaient.

Plomeur. — Chapelle Notre-Dame de Tréminou (début du XVI^e s.) conservant quelques piles du XIII^e siècle. A l'intérieur : vitrail du Crucifix et de Notre-Dame.

Plomodiern. — Chapelle Sainte-Marie du Menez-Hom (dates à l'intérieur : 1574 et 1591), rebâtie presque complètement vers 1660-1670. A l'intérieur : autels, retables et boiseries du début du XVIII^e siècle. Petit calvaire de 1543. Arc de triomphe de 1739.

Plonéour-Lanvern. — Chapelle Saint-Philibert, ancien prieuré de Landévennec dans la paroisse supprimée de Lanvern : chœur du début du XV^e siècle, nef du XVI^e. — Chapelle

Notre-Dame de Languivoa, fondée vers 1300, restaurée en 1634-1636.

Plonévez-du-Faou. — A l'église paroissiale : croix processionnelle en argent (XVII^e s.). — Chapelle Saint-Herbot. Les arcades de l'intérieur et la rose du chevet paraissent être des premières années du XV^e siècle. Le porche méridional porte la date de 1498. La tour, imitée de celles de Quimper, n'a été commencée qu'en 1516, date inscrite sur le portail occidental ; c'est alors que furent aussi bâties les chapelles voisines au sud. Le porche occidental est, dans le Finistère, le plus ancien monument daté où apparaissent des ornements de la Renaissance. Le grand vitrail est daté de 1556. Le tombeau de saint Herbot peut être attribué au XV^e siècle, la clôture du chœur en bois sculpté, ainsi que les stalles, au début du XVII^e. A la même époque appartient le petit ossuaire attenant au porche méridional. En 1618 enfin on consolida le chevet. Auprès de la chapelle : croix-calvaire de 1571.

Plonévez-Porzay. — Église de Kerlaz (XVI^e et XVII^e s.) : clocher remanié en 1660. Dans le cimetière : petit arc de triomphe de 1558 et croix de 1645.

Ploudiry. — Église : chevet conservant des vitraux du XVI^e siècle ; porche de 1665. A l'intérieur : retables de bois sculpté de la fin du XVII^e siècle. L'ossuaire est daté de 1635.

Plouénan. — Église : croix processionnelle en argent doré (fin du XVI^e s.).

Plouëscat. — Anciennes halles (XVII^e s.). — Ruines romaines de Gorré-Bloué : importants vestiges de thermes.

Plouézoc'h. — Château du Taureau, bâti en 1542-1544, complètement modifié au XVIII^e siècle. — Église : porche et clocher (1627).

Plougastel. — Église paroissiale dédiée le 2 mai 1574, mais conservant quelques piles et arcades du XI^e siècle. et un chœur à chevet plat de la fin du XV^e. Le clocher commencé en 1582, par Jean Le Taillanter (Cf. la tour de Ploubezre dans les Côtes-du-Nord par le même), fut achevé vers 1610. Le porche est de 1616. A l'intérieur : retable de l'autel du Rosaire en bois sculpté (1668) ; calice en argent doré, croix processionnelle en argent et ostensor en argent doré (XVII^e s.). — Chapelle du cimetière (XVII^e s.). — Oratoire de Notre-Dame de Lorette (1611).

Plougastel-Daoulas. — Calvaire (1602). Dans le croisillon sud du transept de l'église moderne : retables de bois sculpté (fin du XVII^e s.).

Plougouzel. — Ruines de l'abbaye de Saint-Mathieu (XIII^e et XV^e s.).

Plougouven. — Église refaite de 1507 à 1523 sur les plans de Philippe Beaumanoir (Cf. Saint-Melaine de Morlaix). Le porche méridional est daté de 1518, celui de l'ouest remonte à 1481. Le chevet subit des retouches en 1706. Dans le cimetière, calvaire de 1554 et chapelle funéraire du début du XVI^e siècle.

Plougoum. — A l'église : croix processionnelle en argent doré (1640).

Plouguer. — Église du XVI^e siècle, postérieure à 1515 ; quatre arcades remontent au XI^e siècle. A l'autel latéral nord : panneaux de bois sculpté peint et doré figurant des scènes de la Passion (fin du XVI^e s. ?). Au-dessus des stalles du chœur : dix bas-reliefs des apôtres (XVI^e s.).

Plouguerneau. — A la sacristie de l'église paroissiale : statuettes de bois peint, portées dans les processions (XVII^e s. ?) ;

croix d'argent (XVI^e s.). — Chapelle Notre-Dame du Grouanec (1503).

Plouhinec. — Clocher de l'église commencé vers 1540. La balustrade supérieure de la galerie, analogue à celle de Pont-Croix, porte la date de 1582. — Chapelle en ruines de Saint-Jean de Locquéran (XIII^e s.).

Plouigneau. — A l'église : croix processionnelle en argent (XVII^e s.).

Ploujean. — Église paroissiale en partie reconstruite de nos jours : nef du XI^e siècle (?), chœur du XV^e. Chapelle-ossuaire du XVII^e.

Plounéour-Ménez. — Église de l'ancienne abbaye cistercienne du Relec : arcades du début du XIII^e siècle. Le transept a été remanié au XVI^e siècle, la façade au XVIII^e.

Plounévez-Lochrist. — Chapelle de l'ancien prieuré de Lochrist : clocher du XIII^e siècle.

Plouvien. — A l'église paroissiale : tombeau du chanoine Laurent Richard de Tarec († 1555). — Chapelle Saint-Jaoua (début du XVI^e s.) avec petit ossuaire faisant corps avec l'église à l'ouest du porche méridional. A l'intérieur : statue tombale de saint Jaoua (premier successeur de saint Paul Aurélien sur le siège de Léon ?) sur un soubassement percé de bout en bout (début du XVI^e s.). Fontaine de saint Jaoua (XVII^e s.). — Chapelle Saint-Jean-Balanant, établissement de l'ordre de Malte, rectangle ne comportant qu'un seul bas-côté, au sud (XV^e s.).

Plouvorn. — Chapelle Notre-Dame de Lambader, édifice du XV^e siècle maladroitement reconstruit en 1882 : jubé de

bois de 1481, un peu remanié peut-être au XVI^e siècle. — Château de Keruzoret, en partie du XVI^e siècle.

Plouzévéde. — Chapelle Notre-Dame de Berven, Ilis an Itron Varia an derven (du chêne), bâtie en exécution d'une délibération des paroissiens de Plouzévéde du 21 juin 1573. Le clocher à dôme et double galerie appartient pleinement à la Renaissance. A l'intérieur : clôture du chœur (1601) avec stalles ; dans une niche à volets ornés de panneaux sculptés, statue de la Vierge et arbre de Jessé, le tout de bois peint (XVI^e s.). Arc de triomphe (vers 1600). Petit oratoire dit Penity renfermant sur ses boiseries des peintures signées de Jean Le Gac (1673).

Plovan. — Église paroissiale. Le clocher, de type cornouaillais, est au plus tôt de 1520 ou 1525. A l'intérieur subsistent quelques piles d'une construction de la fin du XII^e siècle, analogues à celles de Languidou. Petit calvaire du cimetière (XVII^e s.). — Chapelle de Languidou (en ruines). Les arcades et piles de l'intérieur remontent à 1170 environ ; le chevet est de la première moitié du XV^e siècle. (Cf. la nef de l'église de Pont-Croix).

Plozévet. — Église paroissiale (XVI^e et XVII^e siècles) avec des arcades de la fin du XII^e où se reconnaît l'influence de Pont-Croix. A l'intérieur : statue de saint Alar ou Éloy (bois peint, début du XVI^e s.). — Chapelle de la Trinité, de plan en T avec un seul bas-côté, au nord, séparé de la nef par une file d'arcades imitées de celles du chœur de la cathédrale de Quimper et qui peuvent être de la fin du XIII^e siècle. Le chœur a été reconstruit vers 1550.

Pluguffan. — Église paroissiale du début du XVI^e siècle. Le chœur a des parties plus anciennes : piles de la fin du XII^e siècle dans le style de Pont-Croix et Languidou et chevet

de la première moitié du XV^e. Arc de triomphe et petit calvaire du début du XVI^e.

Pont-l'Abbé. — Restes du château (XV^e s.). — Église de l'ancien couvent des Carmes, fondé en 1383, de plan rectangulaire à unique bas-côté, au nord. — Église de Lambour (ancienne trêve de Combrit), aujourd'hui en ruines : intérieur du XIII^e siècle rappelant le chœur de Pont-Croix ; murailles et clocher du début du XVI^e siècle. Tombeau de 1566. — Chapelle de la Madeleine : peintures de la vie de sainte Madeleine sur les lambris (fin du XVII^e s.).

Pont-Croix. — Église Notre-Dame de Roscudon (ancienne trêve de Beuzec). La nef, où se marque une influence poitevine dans le plan des piles, doit remonter comme les arcades de Languidou (Cf. Plovan) à la période 1160-1170. Les arcades du chœur sont, à l'exception du bas-côté, sensiblement plus récentes et pourraient n'être que du début du XIV^e siècle. Les murs d'enveloppe, ainsi que le clocher central et les piles qui le portent, ont été refaits au XV^e siècle, sans doute entre 1425 et 1450. Le chevet à trois pans et pignons, un des plus anciens de ce plan, doit être contemporain de celui de Confors (Cf. Meilars), daté de 1528. A l'intérieur : fragments de vitraux et petite tribune d'orgues du XVI^e siècle ; nombreuses œuvres de sculpture sur bois de la fin du XVII^e siècle, principalement l'autel du Saint-Sacrement renfermant une représentation de la Cène en haut-relief, le retable de l'autel de saint Pierre, le bas-relief du baptême du Sauveur et le baldaquin au-dessus des fonts baptismaux.

Pouldavid. — Peintures sur les lambris du chœur : scènes de la Passion et diverses (XVII^e s.).

Pouldreuzic. — Chapelle de Lababan, du XVI^e siècle, avec quelques morceaux plus anciens et un vitrail de la Passion du

xvi^e siècle. — Chapelle Notre-Dame de Penhors. Les quatre arcades du chœur appartiennent au type de Pont-Croix. Dans la nef les bases semblent indiquer la fin du xiii^e siècle. Le reste de l'édifice, très endommagé, date de la fin du xv^e siècle, et des xvi^e et xvii^e.

Poullan. — Église paroissiale restaurée de 1685 à 1702, mais dont les arcades et les piles de la nef paraissent remonter au début du xiv^e siècle. Le porche méridional ne doit pas être antérieur à 1530. A la base de la tour, qui a été refaite en 1717, se lisent les dates de 1591 et 1593. — Chapelle de Kerinec (xiii^e, xv^e et xvii^e s.). Voir *supra* p. 81.

Primelin. — Église paroissiale : porche méridional du milieu du xvi^e siècle. — Chapelle de Saint-Tujean (ancienne trêve de Primelin), commencée vers 1530, achevée vers 1570 puis agrandie au xvii^e siècle. La tour est imitée de celles de la cathédrale de Quimper. A l'intérieur : autels et statues de bois peint du xvii^e siècle ; foyer de cheminée. Sur les panneaux de la clôture des fonts baptismaux, peintures de 1679 à l'intérieur, 1705 à l'extérieur. Fontaine de saint Tujean (2^e moitié du xvi^e s.). — Restes du manoir de Lézurec (xv^e et xvi^e s.).

Quéménéven. — Église paroissiale : porche méridional et vitrail de la Passion (xvi^e s.). — Chapelle Notre-Dame de Kergoat (fin du xvi^e s. et 1^{re} moitié du xvii^e) : vitraux représentant le jugement dernier, des apôtres et prophètes (les plus anciens) et l'histoire de Joseph (début du xvii^e s.) ; bénitier de bronze (1529).

Quimper. — Voir *supra* p. 1 à 80. Les caractères généraux de la cathédrale peuvent se résumer ainsi. Dans le chœur, commencé en 1240 et achevé dans l'ensemble vers 1300, le plan primitif paraît avoir été abandonné au bout de quelques

années ; les quatre piles de l'abside, différentes de celles qui avaient été probablement prévues d'abord, la mouluration et l'ornementation des arcades, l'existence d'un passage de circulation témoignent d'une forte influence normande. Les tours la nef et le transept (1424-1493) ont des traits plus personnels : arcs en plein cintre ou tiers-point peu marqué, persistance des chapiteaux, rareté des filets sur les colonnettes, galerie couverte à la base des flèches.

Quimperlé. — Église de l'ancienne abbaye de Sainte-Croix, de la fin du xi^e siècle, mais reconstruite en grande partie après 1862. L'abside et la crypte sont restées intactes. A l'intérieur : tombeau de saint Gurloës, premier abbé, et de l'abbé Henri de Lespervez, tous deux du xv^e siècle (dans la crypte) ; ancien jubé de pierre de 1541, œuvre non bretonne dont les statues d'évangélistes ne sont que du xviii^e siècle (appliqué à l'intérieur du portail ouest) ; Christ en croix habillé (bois peint du xvii^e s.). — Église Notre-Dame de l'Assomption (paroisse Saint-Michel). La nef remonte peut-être à la fin du xiii^e siècle ou au début du xiv^e. Le chœur et la tour imitée de celles de Quimper sont du xv^e. Statues anciennes (xv^e et xvi^e s.). — Ruines de Saint-Colomban (xiii^e et xv^e s.).

Rédené. — Chapelle du château de Rosgrand : clôture du chœur, ouvrage de bois sculpté du début du xvii^e siècle.

Roche-Maurice (La). — Ruines de l'ancien château des Rohan, vicomtes de Léon : constructions du xiii^e siècle, réparées et développées un peu après 1420. Pris d'assaut le 24 octobre 1490 par les troupes royales que commandait Jean II de Rohan lui-même, puis abandonné, le château semble avoir été démoli sur l'ordre de Henri IV. — Église paroissiale (1525 à 1560) : clocher de la Renaissance à double galerie et flèche allongée, commencé en 1589 (Cf. Dirinon). A l'intérieur : vitrail de la Passion (1529) ; reliquaire de saint Yves (début

du xvi^e s.) ; jubé en chêne sculpté (fin du xvi^e s.) ; calice en argent doré (xvi^e s.). Ossuaire de 1639-1640. — Ruines de l'église de Pont-Christ (1533). Moulin féodal de Brezal (début du xvi^e s.).

Roscoff. — Église paroissiale commencée vers 1550. A l'intérieur : retable du maître-autel (xvii^e s.) ; bas-reliefs d'albâtre montés en retable et figurant des scènes du Nouveau Testament (fin du xv^e s.). A la sacristie : chapelet dit de Marie Stuart, d'ambre et d'argent (xvi^e s.). Ossuaire du xvii^e siècle. — Ruines de la chapelle Saint-Ninien du début du xvi^e siècle.

Rosporden. — De l'ancienne église subsistent seuls le chœur, le porche méridional et la tour centrale. Les parties les plus anciennes sont au plus tôt de la fin du xiii^e siècle, mais plus probablement de 1334 environ, date à laquelle la châtellenie de Rosporden fut donnée par le duc Jean III à son frère Jean de Montfort. Le clocher fut achevé ou au moins remanié au xv^e siècle. A l'intérieur : petite Mise au tombeau, haut-relief de bois peint (xvii^e s.) ; statue de pierre de la Vierge (xvi^e s.) ; retable du maître-autel (xvii^e s.) ; l'Assomption, toile de Nicolas Loir (xvii^e s.).

Rumengol. — Église commencée en 1537, refaite partiellement en 1718.

Saint-Divy. — Église du xvi^e siècle, très défigurée : vitrail du Couronnement de la Vierge (1531) ; peintures des lambris du chœur (1676).

Saint-Frégant. — Château de Penmarc'h des xv^e et xvi^e siècles (sur la porte principale, inscription de 1546).

Saint-Herbot. — Voir Plonévez-du-Faou.

Saint-Jean-du-Doigt. — Église dédiée en 1513. La tour, les deux premières travées de la nef et du bas-côté sud, ainsi

que le bas-côté nord presque entier, remontent au xv^e siècle, après 1440. La flèche de plomb est de 1566-1571. A l'intérieur : fonts baptismaux de pierre (1500 environ) ; retable du maître-autel, marbre et bois, œuvre d'Olivier Martinet (1670-1672) pour l'ensemble et du sculpteur Jean Bertouloux pour les bas-reliefs de bois (1646) ; statues de bois et de pierre du xvi^e siècle ; peintures du roi David et de sainte Cécile sur le buffet d'orgues (1650 environ). Dans le trésor : trois reliquaires en argent et argent doré ; un grand calice de vermeil avec sa patène ; une croix processionnelle en vermeil, un calice à émaux, le tout du xvi^e siècle. Dans le cimetière : ossuaire de 1618 à la base ouest du clocher ; arc de triomphe contemporain de l'église ; oratoire de 1576-1577. Fontaine de 1691, décorée par Jacques Lespagnol, sculpteur morlaisien. — Maison du « gouvernement » de la chapelle (xvi^e s.).

Saint-Jean-Trollimon. — Chapelle Notre-Dame de Tro-noën (xv^e s.) commencée probablement vers 1450, de plan rectangulaire avec bas-côté unique au nord, comportant deux parties de deux travées chacune, séparées par un grand arc diaphragme qu'un clocheton surmonte à l'extérieur sur un pignon. Toutes les travées sont voûtées d'ogives, celles de la nef avec liernes. Calvaire racontant toute la vie du Sauveur, malheureusement rongé par le vent et la pluie (fin du xv^e s. ou début du xvi^e).

Saint-Martin-des-Champs. — Chapelle de l'ancien couvent des récollets de Cuburien, commencée en 1523 : grand vitrail de la vie de la Vierge et de saint François (xvi^e s.)

Saint-Nic. — Église gothique du milieu du xv^e siècle, (porche de 1561) avec petit ossuaire accolé au flanc du porche méridional ; le clocher, du type cornouaillais, a des meneaux en Y et des colonnettes à torsades (1540 environ). A l'intérieur : vitraux du jugement dernier et de la Passion (xvi^e s.). Dans le

trésor : châsse en forme de chapelle, argent en partie doré (début du xvi^e siècle).

Saint-Pol-de-Léon. — Cathédrale conservant des maçonneries romanes à l'extérieur du croisillon nord du transept ; la nef, de style normand, fut commencée dans la seconde moitié du xiii^e siècle, mais achevée, semble-t-il, seulement au xiv^e ; le chœur et le transept ont été refaits à partir de 1430 ; les bas-côtés du chœur et la chapelle d'axe paraissent un peu postérieurs à 1500. A l'intérieur : vitraux du jugement dernier et des œuvres de miséricorde (xvi^e s.) ; stalles (1510 à 1515 environ) ; lutrin (xvi^e s.) ; sarcophage roman ; cloche dite de saint Pol (xvi^e s. ?) ; tombeaux des évêques Rolland de Neufville († 1613), René de Rieux († 1651) et François de Visdelou († 1661) de 1711 ; autels et retables des xvii^e et xviii^e s. — Chapelle Notre-Dame du Creisker ; les arcades de la nef, dont les piles, semblables à celles de la cathédrale de Tréguier, dénoncent une influence anglaise, sont, ainsi que le chœur et ses bas-côtés, du xiv^e siècle (après 1375) ; la tour et les bas-côtés de la nef ne sont que du début du xv^e. A l'intérieur : retable de l'autel de la Vierge (fin du xvii^e s.). — Vasque de Kerliviry, granit (xvi^e s.). — Hôtel Keroulas (xvi^e s.). — Fontaine dite Lenn-ar-chloar (xv^e s.).

Saint-Ségal. — Chapelle Saint-Sébastien (xvi^e et xvii^e s.) : statues de bois et retables du xvii^e siècle.

Saint-Servais. — Église du xvii^e siècle avec clocher à flèche et double galerie ; l'abside porte la date de 1688. Dans le trésor : croix d'argent (xvii^e s.).

Saint-Thégonnec. — Église des xvii^e et xviii^e siècles, conservant quelques parties du xvi^e, postérieures à 1530. La grande tour, imitée de celle de Pleyben, fut commencée en 1599 ; le petit clocher occidental date de 1563. A l'intérieur

de l'église : chaire à prêcher (1683), sculptée par François et Guillaume Lerrel de Landivisiau ; boiseries sculptées du chœur (début du xv^e s.). Dans le trésor : croix processionale en



CATHÉDRALE DE SAINT-POL — ACCOUDOIR D'UNE STALLE

argent doré (xvi^e s.). Dans le cimetière : arc de triomphe (1587) ; calvaire (1610) ; ossuaire construit en 1676-1682 par Jean Le Bescont de Carhaix et contenant une Mise au tombeau due à Jacques Lespagnol, de Morlaix (1699-1702).

Saint-Tujean. — Voir Primelin.

Saint-Vennec. — Voir Landrévarzec.

Saint-Vougay. — Château de Kerjean, bâti entre 1575 et 1593.

Saint-Yvi. — Ossuaire de l'église paroissiale (vers 1500). Dans le trésor : deux croix processionnelles en argent (xvii^e s.). — Chapelle de Locmaria-an-hent (xvi^e et xvii^e s.) ; statues de bois peint du début du xvi^e siècle. Ossuaire analogue à celui de Saint-Yvi.

Sibiril. — Château de Kerouzéré (xv^e et xviii^e s.). A l'église paroissiale ; tombeau de Jean de Kerouzéré († 1460).

Sizun. — Église du xvii^e siècle. De l'édifice du xvi^e (1520 à 1550) ne restent que les deux premières travées de la nef et le porche méridional. Le transept est de 1638-1643, le chevet de 1665, la tour de 1723-1735. Ossuaire (1585-1588). Arc de triomphe peut-être contemporain de l'ossuaire.

Spézet. — Au bourg : ossuaire (xvi^e s.). — Chapelle Notre-Dame du Cran (xvi^e et xvii^e s.), commencée vers 1530 (date de 1532 sur un contrefort) : Vitraux de la vie du Sauveur, de la Vierge, de saint Laurent et de saint Éloy (1550). Fontaine du Cran (xvi^e s.).

Taulé. — Clocher de l'ancienne église (xv^e s.).

Tourec'h. — A l'église paroissiale (en partie du début du xvi^e s.) : vitrail de la Passion (1550 environ).

Tréflaouéan. — Sur les lambris de l'église paroissiale : la Passion (peintures de 1663). — Près de la mairie : tombeau d'Alain de Tournemine, seigneur de Kermilin (début du xvi^e s.).

Trégunc. — Dans le trésor de l'église paroissiale : croix processionnelle en argent doré (1610) et crosse abbatiale (1611).

Tréguron (en Gouézec). — Chapelle Notre-Dame (xvi^e et xvii^e s.) ; abside à trois pans de 1653 : restes de vitraux ; statues de bois (xvi^e et xvii^e s.).

Trémaouézan. — Église paroissiale. La nef remonte au xv^e siècle ; le croisillon méridional porte la date de 1577 ; le porche est de 1610-1623, sauf la muraille du fond, contemporaine de la nef et ornée au trumeau d'une statue de la Vierge couronnée portant l'Enfant Jésus ; l'un des apôtres est daté de 1610. Le clocher fut commencé vers 1715. A l'intérieur de l'église ; catafalque en chêne sculpté, orné de statuettes (xvii^e s.). — Ossuaire du début du xvi^e siècle.

Tronoën. — Voir Saint-Jean-Trolimon.



TABLE DES MATIÈRES

I. — QUIMPER	1 à 80
<i>Un coup d'œil sur l'histoire de la ville.</i>	1
<i>Les remparts.</i>	5
<i>La cathédrale.</i>	8
<i>Palais épiscopal. — Musée.</i>	48
<i>L'église Saint-Mathieu.</i>	62
<i>L'église de Locmaria.</i>	64
<i>Les vieilles maisons.</i>	73
<i>Les monuments disparus.</i>	78
II. — LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE KERINEC ET LES HÔPITAUX DES CHAPELLES BRETONNES.	81 à 96
III. — LOCRONAN	97 à 120
<i>La légende et l'histoire.</i>	97
<i>La grande église.</i>	100
<i>La chapelle du Pénity.</i>	113
<i>Le chapelle de Bonne-Nouvelle.</i>	118
IV. — LES MONUMENTS HISTORIQUES DU FINISTÈRE	121 à 149

Errata :

Page 6, l. 15 et page 17, l. 12, au lieu de aval, lire amont.
Page 119, l. 9, au lieu de 1560, lire 1520.

TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE ⁽¹⁾

PLAN DE LA CATHÉDRALE DE QUIMPER	IV
CATHÉDRALE DE QUIMPER. NEF	16
— DÉAMBULATOIRE	20
— TRIFORIUM ET VITRAIL DE LA NEF (2).	28
— ABSIDE	32
ÉGLISE DE LOCMARIA A QUIMPER	64
CHAPELLE NOTRE-DAME DE KERINEC	80
CLOCHER ET CHAPELLE DE LOCRONAN	100
TOMBEAU DE SAINT RONAN	112
CHAPELLE DE LOCRONAN. MISE AU TOMBEAU	128
ÉGLISE DE LA ROCHE-MAURICE. VITRAIL	144

(1) La page indiquée est celle qui précède la planche.

(2) En réalité la vue est prise dans le croisillon sud, dont le style est identique à celui de la nef.